

A woman in a purple dress is seen from behind, holding a globe of the Earth on a stand. She is looking up at a crescent moon in a dark blue night sky. The background features dark evergreen trees and a rocky landscape. The overall mood is contemplative and dreamlike.

Arnaud Collette

# L'Onironaute

**Roman**

*Les songes contiennent infiniment moins de mystères que le vulgaire ne l'imagine, mais un peu plus que ne le croient les esprits forts.*

Pierre Bayle

*Aux femmes qui ont fait de mon rêve une réalité, et particulièrement à ma femme, Agathe, pour son soutien sans faille.*

## Chapitre 1

Il y a deux naissances dans la vie : le jour où tu nais et celui où tu ouvres les yeux. Je suis mort le jour où les miens se sont fermés.

Je perds la vue lentement, comme le sable s'écoule d'un sablier.

Je suis obligé de meubler par l'esprit tous ces moments où je ne faisais que regarder. Un jour peut-être ce sera le grand vide, le trou noir, le début du tunnel.

La nuit progresse dans mon esprit comme l'encre se diffuse lentement dans l'eau. Chaque jour se produit en moi un cataclysme : des milliers de récepteurs de lumière dégénèrent et meurent en silence. Je les entends claquer dans ma tête. Ils soufflent des milliers de bougies. Un jour ils éteindront la dernière, je m'y prépare. J'attends comme le condamné guette les pas du bourreau. Je fais mon stock de beautés pour les jours d'hiver, je les range dans ma tête comme on classe des livres dans une bibliothèque. Je colle une étiquette sur chacun et je regarde tout avec passion, comme si c'était la dernière fois.

Je perds la vision périphérique et mon champ visuel rétrécit. Je vois le jour à travers un tunnel. Demain, je le sais, l'issue se refermera et je serai seul, je vivrai dans ma tête. Je serai dans un monde, ils seront dans un autre. Que verrai-je d'ailleurs ? Peut-être l'intérieur de moi-même, un monde imaginaire et chimérique, fabriqué à partir d'images du passé.

La folie est peut-être préférable à ces visions.

On dit du rêve que c'est une folie et de la folie que c'est un long rêve.

La nouvelle m'est venue juste après l'*Accident* : je souffre d'une rétinopathie pigmentaire.

Bien qu'il s'agisse d'une maladie génétique, je persiste à croire qu'elle est liée à l'*Accident*.

J'ai reçu la nouvelle sans ménagements. La souffrance a été immédiate et m'a assommé. D'habitude je ne retiens pas un mot du discours des médecins, mais cette fois chaque syllabe s'est imprimée dans mon crâne. La mémoire est une question d'intérêt.

Une rétine humaine est composée de deux types de photorécepteurs, de capteurs de lumière : les cônes et les bâtonnets. Ils se comptent en centaines de milliers. Les bâtonnets sont les plus nombreux, ils peuvent amplifier un signal lumineux des millions de fois mais ne donnent qu'une image floue et incolore. Ils sont principalement responsables de la vision nocturne. C'est de leur faute si, la nuit, tous les chats sont gris. Les cônes, quant à eux, s'activent en pleine lumière et donnent une vision très précise des formes et des couleurs.

Toutes ces données sont faussées chez moi. Mes bâtonnets dégénèrent, c'est irrémédiable. Mes cônes sont sains, mais les bâtonnets fabriquent les substances qui les protègent, ils mourront donc eux aussi. Tout mon système visuel est dans le couloir de la mort.

Les bâtonnets sont plus abondants autour de la rétine et les cônes au centre, je commence donc à perdre la vision périphérique. Mon champ visuel se rétrécit progressivement.

Je dois en sortir avant d'être écrasé.

Je ne tiens plus qu'à un espoir : voir de nouveau.

Depuis plusieurs années, le laboratoire de physiopathologie de la rétine de Strasbourg mène des expériences de greffes sur des souris. On a transplanté sur leur rétine malade un fragment de rétine saine et le processus de dégénérescence s'est stabilisé. Les cônes de la souris malade ont été protégés par une protéine inconnue. Il existe donc un moyen de retarder, voire d'empêcher la cécité. Je suis sur liste d'attente pour un greffon. J'ai en permanence un avertisseur sur moi. S'il sonne, j'ai vingt-quatre heures pour me rendre sur place.

Ma vie a changé depuis l'*Accident*. Etre malvoyant m'a mis à l'écart de mes activités et de mes relations. J'ai dû renoncer à mon travail et à mes loisirs.

J'avais pourtant une belle situation, je dirigeais l'un des salons de coiffure parisiens les plus en vue, *Vincent Coiffure*. Ce salon porte mon nom. Je l'ai créé de mes mains dans un ancien hôtel particulier sur les Champs-Élysées. Le pari était risqué, il m'a fallu plus de neuf mois de travaux et de tractations avec les banques pour en venir à bout. Rien ni personne ne pouvait me faire douter de moi. Comme je dis toujours, l'action crée plus de richesse que la prudence.

La réussite de *Vincent Coiffure* s'est bâtie sur mon nom, mon carnet d'adresses et une idée géniale : concentrer en un seul endroit le nec plus ultra en matière de beauté. *Vincent Coiffure*, ce sont trois étages luxueux dédiés à l'hédonisme : soins capillaires, massages, atelier de manucure, mais aussi stands d'épilation et de maquillage, cours de gymnastique, d'aquagym, de diététique et de morphologisme.

Vincent Boulogne : un nom qui sonne comme une marque, des produits cosmétiques griffés vendus au salon, sur notre site Internet et en distribution spécialisée comme en grande surface. Ma tête sur des affiches, des silhouettes en carton, des présentoirs en tête de gondole et dans des spots télévisés. Des produits à ma tête et ma tête comme un produit.

Ma réussite éclatante m'a valu les honneurs de la presse, j'en revois encore les gros titres : *Vincent décoiffe la capitale*. On croisait chez moi le Tout-Paris : femmes politiques, DJ's, chanteurs, mannequins. Cela donnait du cachet à l'endroit et une légitimité à l'addition.

J'étais sous pression maximale, toujours en ébullition, sermonnant un apprenti sur la température d'un sèche-cheveux, soignant un blush par-ci, donnant des conseils, pomponnant une cliente par-là. Une paire de ciseaux d'argent à la main, agile et flamboyant comme un torero, je domptais les chevelures de clientes aux physiques aussi vertigineux que leur compte en banque et mon corps frôlait le leur dans des salons privés. Le désir naissait souvent de ce corps à corps et se concrétisait parfois.

Je ne m'appartenais plus. Je n'étais plus moi-même.

J'étais partout et tout le monde me voulait.

Enfin, jusqu'à ce que ma vue baisse...

Au début, je n'ai pas voulu y faire attention. J'étais pourtant fatigué, en fin de journée, à force de compenser. Je le gardais pour moi, je cachais mes efforts. Le mal de crâne me tenaillait

et j'en devenais irritable, intransigeant. Tony m'en parlait, mais je n'y prenais garde. Le succès m'aveuglait et je ne voyais dans ces sautes d'humeur qu'un gage supplémentaire de mon exigence et de mon perfectionnisme, qualités qui m'avaient porté au pinacle.

Pourquoi aurais-je changé ?

J'avais de plus en plus de mal à lire et à être précis. J'ai dû porter des lunettes longues et effilées, en cristal de roche, griffées d'un grand couturier et j'ai lancé la mode dans Paris. Il n'était pas rare que mes clientes et moi arborions la même paire, comme la marque de reconnaissance d'un club de happy-few.

Les mois passant, l'obscurité gagnait du terrain et les lunettes n'y pouvaient rien. Mes gestes devenaient malhabiles, mes mains tremblaient. Ces marques de faiblesse m' alarmaient autant qu'elles mettaient les clients mal à l'aise.

Mes employés le sentaient. Le troupeau est inquiet quand le vieux lion est malade. D'autres se voyaient calife à la place du calife, j'entendais pousser leurs dents. On me traitait avec moins d'égards, ma place était convoitée. De mon côté, j'avais conscience, sans vouloir me l'avouer, d'être moins performant. J'étais faible.

Tout s'est mal terminé. J'ai connu mon Gloomy Sunday, mon dimanche sanglant, j'ai coupé un client avec mon rasoir. Il saignait. Je revois encore le liquide écarlate et sirupeux couler lentement sur sa nuque.

J'ai passé la main à Tony et je me suis excusé...

J'ai passé quinze jours chez moi, sans parler à personne, sans me lever, sans presque manger, dans une quasi-obscurité.

Tony, le premier, s'est inquiété de mon absence, il a dû forcer la porte de mon appartement, avec les pompiers, et m'a trouvé allongé sur le lit, le corps creusé, les yeux mangeant mon visage. Ils m'ont emmené de force à l'hôpital, nourri et hydraté, et je me suis remis, comme une fleur qui s'ouvre à nouveau sous l'eau de l'arrosoir.

Ma vue n'est jamais revenue.

Je vis dans une obscurité floue à défaut d'une cécité totale.

Je n'ai plus travaillé depuis. Je ne sais pas si quelqu'un peut imaginer ce que cela veut dire pour moi. J'ai touché le pactole des assurances mais j'ai été mis en invalidité définitive.

Pire que d'être mort !

Des images pathétiques et obsolètes de moi, éternellement jeune, figé comme Oncle Ben's sur ses paquets, souriant, les cheveux tirés en arrière dans un catogan, continuent à faire vendre pour l'éternité des coupes de cheveux, des crèmes de soin, des exfoliants, des gels minceur à la caféine et d'autres conneries.

J'ai gagné des millions.

L'argent ne me rendra pas mes yeux.

Tout cela est passé depuis de nombreuses années, mais je n'ai rien accepté.

La maladie m'a fauché en pleine gloire et mon ascension était loin d'être terminée. Je traîne un sentiment d'inachevé, d'injustice. Je rêve encore toutes les nuits que je suis à la tête du salon, que rien n'a changé, que Sonia me regarde de ses yeux de braise et que Dieu seul se place au dessus de moi.

Je le maudis souvent et je crache au ciel pour salir ce voleur.

Que personne ne s'avise de me dire que j'ai quand même eu de la chance, que j'ai maintenant le temps de faire ci ou ça ou de comprendre certaines choses, car le temps je m'en fous et je n'ai rien appris, ni rien voulu apprendre.

« Et maintenant, que vais-je faire, de tout ce temps que sera ma vie ? Toutes ces nuits, pour quoi, pour qui ? Et ce matin, qui revient pour rien... ». Ces vers de Bécaud trouvent trop d'écho en moi et en perdant l'amour de ma vie, j'ai perdu l'amour de la vie.

Sans la vue, j'ai été forcé d'écouter davantage.

Si l'un de vous ouvre la fenêtre et écoute la rue, il n'entendra certainement qu'un brouhaha confus. J'y entends maintenant des oiseaux, des voitures, des motos, des conversations, des cris, la vie. J'aime les récréations de l'école d'en face et les bruits des enfants. Je n'en aurai jamais, mon heure est passée. C'est terriblement indiscret et vivant la rue. Je m'y plonge pour faire le plein d'énergie. Je préfère quand il fait beau, les gens sont joyeux, tout est calme, les bruits se propagent.

Je ferme la fenêtre quand il pleut, le son de la pluie pollue tout. La vie de la rue est soluble dans l'eau.

Mes journées alternent entre les visites que l'on me rend et la revue de différents médias, dont certains contrôlés vocalement. J'arrive à me déplacer chez moi sans tendre les bras, même si je me suis beaucoup cogné. Sortir dans la rue sans aide reste



toujours un problème, malgré ma canne et mes cours de motricité. J'ai appris à suivre les trottoirs guidé par le son des voitures. Mais tout se déplace trop vite et d'une manière incontrôlable. Les gens me bousculent ou me suivent pour me protéger et cela m'angoisse. Il se trouve toujours quelqu'un pour me faire traverser sans mon accord, me demander si je vais bien dès lors que je m'arrête pour écouter. Les passants me parlent en continu, comme si un malvoyant devait sans cesse être rassuré ou distrait de sa maladie. Souvent, mes proches chuchotent en ma présence, oubliant que j'entends parfaitement, ou me hissent dans les voitures, sans se soucier de mes jambes valides.

De manière générale, mon handicap rend tout le monde idiot. « Entend-il ? Ressent-il ? Est-il un homme ou un enfant ? Un être humain ou un animal ? » La seule chose amusante est que personne n'ose utiliser le verbe « voir » en ma présence. Me décrire quelque chose fait bégayer les plus assurés.

Je « vois » pourtant, à ma façon.

J'utilise le verbe « voir » tous les jours. Je ne vois pas comme les autres voient, mais je vois. Voir fait juste appel à d'autres sens. Je vois avec ce que je perçois de lumière, avec mes mains, mon nez et les images fabriquées par mon esprit.

J'ai développé mon sens du toucher, mes doigts m'envoient une foule d'informations que je dois apprendre à traiter et je passe des journées entières à y travailler. J'aimerais lire en braille, mais cette faculté semble réservée aux personnes l'ayant appris dès le primaire ou aux aveugles de naissance ; de toute manière, je n'ai pas la patience. Je me surprends à aimer toucher le cuir, la laine, la moquette, tout ce qui est en relief. La palme revenant au Corian, cette matière lisse, chaude et satinée avec un grain proche de la peau.

Depuis combien d'années n'ai-je pas caressé celle d'une femme ?

Du côté des sentiments amoureux, et du sexe aussi, soyons franc, c'est le calme plat. On ne se précipite pas pour me courtiser. Qui tomberait amoureux d'une taupe ? Il me faudrait sans doute une « madame taupe », encore que je ne recherche pas particulièrement la compagnie des malvoyants. J'imagine sans envie l'enlacement de nos cannes blanches dans la rue, nos heurts fortuits dans l'appartement et je nous vois mal (sans mauvais jeu de mots) tous deux, à quatre pattes, tâtonnant à la

recherche de la télécommande. J'ai recours à la littérature du cœur pour les sentiments et aux plaisirs solitaires pour le reste. Pour les autres inconvénients, pas la peine de faire un dessin. Quiconque a des yeux peut imaginer ce qu'il coûterait d'en être privé. La cécité supprime d'abord l'autonomie, il faut survivre au sentiment dégradant d'être dépendant. Les jours de déprime alternent avec de courtes périodes d'euphorie où l'énergie qui m'habite reprend le dessus. L'humour est mon arme défensive. J'en manque de plus en plus.

En perdant la vue, je n'ai pas perdu que mon travail, j'ai aussi vu fondre mes relations comme neige au soleil. L'isolement vient avec la maladie, c'est une amie qui vous veut du mal. J'ai jeté toutes mes forces dans la bataille. Je me suis montré gai, brillant, pétillant, j'ai téléphoné, envoyé des SMS, posté des messages en ligne ; j'ai même reçu chez moi. Le temps a passé et, en dépit de mes efforts, j'ai perdu tous mes amis.

J'ai l'impression qu'on peut ranger les gens en deux groupes (j'appelle ça la théorie de l'évaporation des proches). Je nommerai le premier groupe les « *Professionnels* ». Tu entretiens avec eux une relation forte, mais sans affectif. La connexion repose sur la position professionnelle de chacun et l'intensité des échanges. Supprime l'un des facteurs (par exemple, je ne suis plus Vincent le coiffeur du tout Paris mais Vincent un quadragénaire malade) et la relation s'autodétruit. Ce groupe a la faculté de se dissiper à la vitesse de la lumière. Propriété physique intéressante, notez bien.

Le deuxième groupe, que je nommerai les « *Affectifs* » est le plus résistant. Il survit au changement de statut professionnel car la relation est plus profonde, basée sur l'amour. Malheureusement, la connivence disparaît dès lors que l'on n'est plus certain de ce que l'autre ressent, de la manière dont il va réagir. Comme je perds la vue, on va me radier d'une foule d'événements joyeux qui font la cohésion d'un groupe : un cinéma, un théâtre, une semaine de ski. On va penser, de bonne foi, que ce serait blessant pour moi que d'y être convié puisque je ne vois pas. On ne va plus m'inviter à rien de gai puisque ma vie est triste. Je ne parle même pas de me plaindre parce que là, c'est la débandade.

Le groupe des « *Affectifs* » se dissout lentement dans le temps. J'ai fini par me fixer une ligne de conduite : je n'attends plus rien des autres. Je me débrouille seul et chaque marque

d'attention est un cadeau. Ma maladie ne présente aucun intérêt, je n'attends pas des gens qu'elle les motive à me voir. En tous cas, je sais maintenant quelles sont les personnes qui comptent vraiment pour moi. La première sur la liste, c'est Tony.

## Chapitre 2

Tony a été mon premier apprenti.

Mon salon s'appelait alors *Le Barbier*. Il se tenait fièrement rue Barbette dans le quartier du Marais. J'adorais cette adresse, parce que le nom de la rue était de bon augure pour un coiffeur et parce qu'elle était au cœur du gay Paris. Je louais le pas-de-porte pour une bouchée de pain au propriétaire de mon appartement. C'était une sorte de long couloir sans fenêtres meublé du matériel obsolète d'un coiffeur en faillite. J'y travaillais douze à quatorze heures par jour. Je m'occupais des coupes, du nettoyage et des comptes.

J'ai embauché Tony pour tenir l'agenda et me décharger du reste. Je n'ai pas eu beaucoup de mal à le trouver. Un matin, j'ai remonté le rideau de fer du magasin. Il était derrière. Je l'entends encore me parler :

– Je voudrais être coiffeur !

C'était la providence qui me l'envoyait. Je suis allé au fond du magasin et je lui ai ramené un balai.

– Tu passes quinze jours à l'œil à balayer et, si tu as encore la vocation, je t'engage comme homme à tout faire. Si tu veux devenir coiffeur par la suite, il te faudra plus que de la volonté, il te faudra du talent.

De ce côté-là, il ne m'a pas déçu.

Pendant un an, il a tenu fidèlement les seconds rôles, toujours disponible et souriant. Chaque instant qu'il avait de libre, il venait me voir couper. Il bavait d'envie, le balai dans les mains sans lâcher les miennes des yeux. Un matin de printemps, une nouvelle cliente s'est présentée. Elle était jolie. J'ai simplement dit à Tony :

– Tu peux t'occuper de madame ?

Tu aurais vu sa tête ! Il m'a regardé avec les yeux d'un chien à qui on jette un os.

Il me l'a relookée, cet imbécile !

Sa première cliente, vous vous rendez compte ?

Elle n'avait rien demandé. D'habitude une cliente vous parle, elle dit une foule de choses sur la manière dont il faut la couper, elle vous met en garde et quand elle est vraiment résolue à changer, elle dit quelque chose du genre : « Je voudrais une coupe de ce style... Qu'est-ce que vous me conseillez ? ».

Elle, elle n'a rien dit.

Tony a d'abord caressé doucement ses cheveux, timidement, comme un garçon qui touche une fille pour la première fois - et si ça tombe c'était le cas - puis il a commencé à couper en silence. Elle s'est laissé faire.

Il y a quelque chose de magique qui émane de Tony, un calme posé, une assurance tranquille. Elle n'était pas inquiète. Il a coupé au travers de ses longs cheveux - ça avait dû lui prendre un sacré bout de temps de les faire pousser. Ils tombaient autour d'elle en pluie brune, comme au ralenti. Avec des gestes très rapides, Tony tortillait ses mèches pour les accrocher avec des pinces, effilait, dégradait et tirait sur les pointes avec douceur. En relevant le menton de la cliente d'un doigt, il a travaillé la pointe de ses mèches au fer à friser dans tous les sens pour leur donner du mouvement. Enfin, il a plaqué une crème de définition dans sa paume et s'est mis à virevolter sur ses ondulations. L'affaire s'est conclue en apothéose par la pulvérisation d'un halo de laque. Tony a baissé les bras d'un coup comme un chef d'orchestre épuisé à la fin d'un morceau grandiose.

La cliente souriait.

Elle est devenue sa première fidèle, et son premier fan.

J'ai lâché un sifflement d'admiration.

Ce jour-là, j'ai su que nous irions beaucoup plus loin que notre petit salon de quartier.

Tony n'était pas uniquement mon premier apprenti, je peux bien l'avouer, il a aussi été mon premier amant.

Il m'a initié, mais il n'a pas eu beaucoup de mal à se donner. Son corps me magnétisait autant que son génie capillaire. Les mouvements de son torse velu découvert sous ses chemises blanches ouvertes me fascinaient autant que la finesse de ses muscles ou la longueur de ses mains. Des mains de pianiste composant des coiffures comme des symphonies. Je rêvais de lui bien avant de me l'avouer. Ce qui devait arriver arriva. A la

faveur d'un soir d'été, il est passé derrière la caisse où je comptais les billets et a posé ses mains sur les miennes. Je me suis tourné et mon nez a touché son visage, sa bouche a pris la mienne. Un baiser de femme, rond et sucré.

Je suis choquant ? Pour réussir dans la coiffure, il est bon de pouvoir allier l'assurance d'un homme et la sensibilité d'une femme.

Je couchais à l'époque d'ailleurs indifféremment avec les deux. J'ai connu Tony bien avant que mon cœur ne bascule pour Sonia. Combien de scènes de ménage ai-je dû endurer dont elle était l'objet ? Rien n'y faisait. Le corps de Sonia était électrique et je ne m'en suis jamais vraiment remis. La maladie qui m'a volé mes yeux a aussi volé l'intérêt qu'elle me portait. Tony, lui, m'est resté fidèle.

Tiens, quand je te parle du loup !

Il sonne à l'interphone de la lourde porte de bois qui donne sur le hall de l'immeuble et je reprends mes esprits, loin de ces images cruelles. Je n'habite plus chez *Vincent Coiffure*, je réside à présent dans le quartier du Canal Saint Martin. Sans doute pour la présence rassurante de l'école primaire et maternelle d'en face ou celle de coiffure du rez-de-chaussée.

J'appuie sur le bouton qui déverrouille la porte d'en bas. Quelques minutes plus tard, Tony se tient face à mon appartement, un bouquet de mimosas en mains.

Je lui ouvre avec joie.

– Je te ramène un cadeau odorant pour que tu penses à moi les yeux fermés, dit-il.

– Viens t'asseoir Tony !

Il fait plaisir à entendre, il rayonne depuis mon départ. Un homme tombe, un autre prend sa place. C'est fascinant comme le fait d'être soudain à la tête de *Vincent Coiffure* a décuplé son enthousiasme, je devais le brider. Il s'assied face à moi. Il parle d'une voix chaude et profonde.

– Comment vas-tu, Tony ?

– Je m'éclate, je n'ai plus une minute à moi, mais je m'éclate !

– Je suis content pour toi.

– Pardon, je ne voulais pas te blesser !

– Je vais être clair avec toi, Tony. Premièrement, nous avons construit *Vincent Coiffure* ensemble, il est donc légitime que tu en récoltes les fruits. Deuxièmement, je suis sincèrement heureux pour toi. Connaissant ton talent, je préfère te voir

prendre la première place chez nous qu'à la concurrence. Troisièmement, je ne veux pas inspirer la pitié. Garde ta spontanéité, tu es le pied qu'il me reste dans la réalité.

– Devine qui est venu hier au salon ? La première dame de France ! Elle s'est brouillée avec sa coiffeuse particulière. Il y avait des gardes du corps et des flics dès le matin. Tout le monde était au garde-à-vous, staff et clients compris. Elle est arrivée avec son aréopage : conseillers, attachés de presse et je ne sais encore quoi d'autre. Je suis malade de savoir qu'on paye pour tous ces gens. En la coiffant, j'ai eu l'impression de donner un cours magistral. Il y aura des retombées dans la presse, tu peux me faire confiance. Il y avait un gars de Sygma. Tiens, tu vas être content, le commerce est en hausse sur les trois derniers mois, j'ai ramené les chiffres.

– Je préfère ne pas parler de tout ça, Tony. Je fais une coupure. Comment va Sonia ?

– Comment peux-tu encore me parler d'elle ? Tourne la page, mon vieux ! C'est de l'histoire ancienne ! Tu as quelque chose à boire ?

– Tu trouveras du Porto dans le bar. Hé, ne siffle pas toute la bouteille ! Je vois mal, mais j'ai encore une bonne oreille.

– Du vingt-ans d'âge ? Mon cochon ! Tu n'as plus tes yeux, mais tu soignes ta bouche. Au fait, Marge m'a dit que tu ne sortais plus beaucoup ces temps-ci. Si tu veux, ce week-end je vais en Normandie avec Tom et...

– Je ne le sens pas, Tony.

– Vincent, si tu fermes trop souvent la porte, un jour il n'y aura plus personne pour la pousser. Les gens vont s'habituer à vivre sans toi. L'amitié c'est comme une cheminée, il faut y mettre du bois.

Tony a raison mais, bon sang, j'y ai mis tellement de bois ces derniers temps que j'ai l'impression que la chaudière va lâcher.

– Au fait, j'ai eu ta mère au téléphone hier, ajoute Tony. Elle voulait savoir comment tu allais.

– Je l'ai eue au téléphone avant-hier, Tony ! Bon Dieu, quand perdra-t-elle l'habitude de t'appeler pour te demander de mes nouvelles ?

– C'est une habitude qu'elle a prise quand tu travaillais trop, il ne faut pas lui en vouloir. Elle est toujours inquiète pour toi. Je crois qu'elle te soupçonne de tout minimiser.

– C'est dingue, elle me croit uniquement quand je dis que je vais mal. On dirait que le monde entier est rassuré de savoir

que je ne vais pas bien. On se dit : il est malade, il devient aveugle et il est malheureux, c'est normal !

Tony s'approche et me prend par l'épaule.

– Je ne vois rien de rassurant dans le fait que tu sois malheureux. Comment te sens-tu ?

– Je déprime un peu, mais j'ai eu pas mal de visites ces derniers jours. Alors l'un dans l'autre c'est une bonne semaine.

– Je repasse te voir demain soir, si tu veux.

– Je t'aime, Tony.

– Te revoilà capable d'aimer. Ce n'est plus une rémission, c'est un miracle !

On sonne de nouveau à la porte.

C'est Marge cette fois.

– Entre Marge ! dit Tony. Je te laisse la place, mais je te préviens : il n'est pas à prendre avec des pincettes aujourd'hui.

– J'ai l'habitude, dit Marge en l'embrassant. C'est un salaud.

Marge est la deuxième personne que j'aime le plus au monde.

Elle est la mère que j'aurais voulue, la femme que je n'ai pas eue.

Elle est tombée dans ma vie comme un rayon de soleil, envoyée par l'association *Des Yeux Dans la Nuit*. Elle vient chez moi trois après-midi par semaine pour mes courses, mon ménage et pour tout ce qu'il m'est difficile d'accomplir. Nous traitons généralement les questions matérielles au plus vite afin de bavarder ou de lire.

Fermez les yeux et écoutez une femme faire la lecture, vous aurez une infime idée des émois qui m'agitent quand ses récits allument des images derrière mes yeux malades. Marge et moi écumons les auteurs de la Pléiade de René Char à André Gide, Eugène Ionesco, Claude Lévi-Strauss, Saint-John Perse ou Marguerite Yourcenar. Nous sortons d'une longue polémique sur l'*Amant* de Duras que je prierai chacun de ne pas soulever à nouveau. Marge et moi ne sommes pas d'accord sur le rôle de la mère de l'héroïne. J'y vois une femme de son temps, prise entre les postures du colonialisme et les besoins d'argent, n'ayant d'autre choix que d'aider sa fille à séduire. Une fille consentante et follement libérée. Marge y voit une mère maquerelle, jetant son enfant dans la prostitution pour sauver un lustre familial en décrépitude. En tous cas, nous n'évoquons plus le sujet. Marge me soupçonne, je le sens, de projeter dans ce récit mes fantasmes de vieil homme quand je



pressens que ce récit cristallise, mais, chut, je n'oserai pas le formuler à haute voix, ses frustrations de vieille fille.

Marge doit frôler la soixantaine. On pourrait lui prêter une vie tranquille et bien rangée, ce serait méconnaître son action pendant les cinq années qu'elle a passées comme infirmière pour Médecins Sans Frontières. Je pourrais raconter comment elle a organisé l'évacuation d'un abri lors d'un bombardement à Kaboul, donné à boire à des enfants écrasés par les bombes, piloté des avions-hôpitaux dans la brousse, soutenu des mourants. Ses récits m'ont mis les larmes aux yeux. Pourtant, je n'ai pas connu la guerre. J'espère qu'en de pareilles circonstances je me serais montré à sa hauteur. Je n'ai que le bénéfice du doute. Marge excelle dans les situations de crise. Ivana Trump disait (même si je vous permets de sourire de cette source) : « *Une femme, c'est comme un sachet de thé, on ne connaît pas sa force avant de l'avoir jetée dans l'eau bouillante* ».

J'aime Marge pour ça : souriante et douce, mais forte et tenace. Ne vous mettez pas en travers de son chemin, c'est une lionne ! J'aurais tellement aimé l'avoir comme directrice du personnel, elle a l'étoffe d'une grande. Avoir pu la connaître est, jusqu'à présent, la seule chose pour laquelle je rends grâce à Dieu d'avoir eu cet *Accident*.

Pour le reste, il peut aller se faire voir !

Marge s'assoit en face de moi.

– Comment vas-tu, vieille taupe ? demande-t-elle.

Marge m'appelle « la taupe », ce n'est pas très respectueux, mais rire de son mal c'est déjà prendre ses distances.

– C'est un jour faste, je n'ai pensé que deux fois au suicide.

– Deux, c'est tout ? Je ne te servirai bientôt plus à rien.

Elle se lève et se dirige vers la cuisine.

– Je crois qu'il est temps de passer aux choses sérieuses. Je vais voir ce qui reste dans tes placards.

– Marge, tu as mis de la farine dans ma boîte de sucre en poudre ! Ce matin, j'ai bu un café farineux. C'est dégueulasse. C'est pour cette raison qu'on y met plutôt du sucre.

– Désolée, je me trompe toujours.

– Les boîtes n'ont pas le même motif en relief, c'est comme ça que je les reconnais.

– C'est bien, tu travailles la sensibilité des doigts.

- Tu jettes quelque chose ? C'est mon jambon ? Tu sais bien que ça ne me dérange pas quand il est périmé.
- Je ne te laisserai pas manger du jambon pourri. Comment fais-tu pour m'entendre ? Ce ne sont plus des oreilles que tu as, ce sont des radars.
- Elle revient s'asseoir près de moi.
- C'est une bonne journée ?
- Finalement oui, avec ta visite et celle de Tony, ça me fait de l'animation.
- Tu veux de la lecture ?
- Pas aujourd'hui, j'ai mal au crâne.
- J'ai des livres qui ne portent pas à la polémique, si c'est ce qui te fait peur depuis que nous avons lu l'*Amant*. J'avais pensé au *Voyage du roi Babar* ou à *Oui-Oui et le chaudron magique*. Aucune crainte de nous écharper sur le passé sulfureux de Laurent de Brunhoff ou d'Enid Blyton.
- Très drôle.
- Bon, je vois que la taupe est d'humeur à rester dans sa taupinière. De toutes manières, je ne vais pas te distraire beaucoup cet après-midi, je dois faire tes courses. Nous continuerons nos recherches mercredi ? Je m'y investis beaucoup, tu sais. J'espère pouvoir t'apporter une solution. Je passe des nuits entières à lire des ouvrages sur les rêves ou à tapoter sur Internet, mais je n'ai encore rien trouvé qui puisse te sauver.
- Je te remercie. Je ne sais pas si nous trouverons un jour.
- Je ne serai pas la première à baisser les bras. Je chercherai tant que l'espoir de trouver te tiendra debout.
- Je suis peut-être fou. C'est sans doute ça, la réponse.
- Regarde-moi, Vincent Boulogne ! Ai-je une tête à faire des heures de recherche pour un fou ? Mon association s'appelle *Des Yeux dans la Nuit*, pas *Divertissons les Simples d'Esprit*. Nous continuerons à chercher sérieusement, à nous documenter, à confronter nos expériences. Nous finirons forcément par trouver.
- Je n'en dors plus, Marge. Je revois cet homme toutes les nuits depuis l'*Accident*. Il s'avance vers moi avec son regard torve et me balance son venin avant de disparaître. Je cours derrière lui à m'en user les jambes et je tombe à genou en l'implorant.
- Le rêve est la réponse à une question que nous n'avons pas encore posée.

- Alors je te la pose : qui m'a rendu aveugle ?
- La maladie est parfois une réponse, une pauvre réponse que l'on invente à une souffrance.
- Je n'y crois pas, Marge, quelqu'un est responsable de tout ce gâchis comme de l'*Accident*. Il a volé ma gloire, mon talent, l'amour de ma vie et devra en répondre.
- Marge se lève, m'embrasse sur la joue, prend le grand cabas à roulette et sort. J'ai toujours un pincement quand elle me quitte pour faire les courses. Elle travaille pour moi, mais n'est pas avec moi. En général, je pleure ou je bois, c'est selon.
- En tout cas, je fume. Je me suis mis à fumer beaucoup après l'*Accident*. Avant, je me restreignais par peur de tomber malade, mais maintenant...
- J'oubliais, dis Marge, j'ai peut-être trouvé quelque chose. Le blog d'une jeune fille sur Kazéo. Elle prétendait que l'on pouvait se rendre dans le rêve d'un autre pour y agir à sa guise, voire provoquer un accident.
- Je me dresse d'un bond
- Que disait le reste de l'article ?
- Rien, malheureusement, le lien était brisé, je ne l'ai pas retrouvé. Sans doute un plaisantin, tu sais. Mais je continuerai à chercher. La chance sourit à ceux qui persévèrent.
- Ton énergie m'aide à espérer, Marge.
- C'est réciproque, mon gros lapin. Bon, on s'embrasse en pleurant ou tu me dis ce qu'il faut te ramener du supermarché ?

### Chapitre 3

Je dois aborder ce sujet, même s'il me fait mal.  
Et puis je viens d'en parler avec Marge, je ne vais pas pouvoir le cacher éternellement.  
Tout a commencé le jour de l'*Accident*.  
Et tout a fini aussi.  
Ma vie s'est arrêtée.  
Je ne suis pas le seul à avoir des problèmes, j'en suis conscient, le monde est rempli de destins brisés. J'ai lu tant de témoignages sur ces vies en morceau que mon drame n'a même pas le bon goût d'être original.  
Une chose cependant n'appartient qu'à mon histoire : je n'ai jamais entendu personne perdre la vue *comme moi*.

Un soir, par un beau mois de juin, il y a plus d'un an, après avoir fermé et contrôlé la caisse de *Vincent Coiffure*, je me suis baissé pour passer sous le rideau de fer et j'ai fumé une cigarette sur le perron.  
La cigarette du condamné.  
Je suis rentré, j'ai tiré le volet, j'ai éteint le lustre de cristal dans le grand hall de marbre et je suis rentré dans mon appartement. J'avais la chance et la malchance de résider sur mon lieu de travail : je n'en étais jamais loin mais je ne m'en éloignais jamais non plus.  
J'ai mis longtemps à m'endormir. J'ai dû prendre deux Valiums. Je crois avoir dormi une heure, deux, tout au plus. Si j'avais su, j'aurais pris ma voiture et roulé le plus loin possible...  
Peut-être que ça n'aurait rien changé.  
Je me suis réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, les cheveux et le corps mouillés de sueur, avec dans la tête le souvenir d'un cri atroce, semblable à celui d'un homme que l'on torture.  
Ce cri faisait-il partie d'un rêve ou m'avait-il tiré du sommeil ?

Le réveil marquait quatre heures du matin. Il m'a semblé entendre du bruit à l'étage du dessous. Par sécurité, j'ai ouvert le tiroir de la liseuse et saisi mon revolver. J'ai basculé le bloc vers l'arrière et une balle s'est logée dans le canon. Ce n'était pas la première nuit qu'une bande de jeunes fêtards gravitait autour du magasin. Du moins c'est ce que j'ai pensé. J'ai enfilé un pantalon et une chemise. J'ai descendu l'escalier pieds nus sur la moquette rouge. De la lumière filtrait sous la porte qui donne sur le salon de coiffure. Je suis entré, le cœur battant. Le grand hall était illuminé. Mon T-shirt mouillé me collait au corps et j'ai claqué des dents. Du bruit semblait venir du premier étage. Je suis monté, la main crispée sur le revolver. L'escalier de marbre glaçait mes orteils.

Arrivé à la caisse principale, j'ai vu une paire de gants inconnue sur le comptoir et je me suis tourné vers l'immense baie vitrée qui donne sur les Champs. Dehors, les arbres de l'avenue scintillaient de milliers de guirlandes et l'avenue explosait de lumières sur l'Arc de Triomphe.

J'ai pris un grand coup à l'estomac.

Un homme, de dos, regardait dehors. Il portait un imperméable de cuir ceinturé et des bottes de moto à la manière des officiers nazis. Il fumait sans un bruit un cigare. J'ai frissonné, il émanait de lui comme une cruauté froide. Un serpent jaune, une sorte de long boa, glissait sur ses bottes. J'ai pointé mon arme vers son dos, à deux mains, et j'ai tenté de maîtriser ma voix.

– Je ne sais pas qui vous êtes, ni pourquoi vous êtes là, mais je ne vous conseille de sortir d'ici avant que je n'appelle le service de sécurité de l'immeuble !

L'homme n'a d'abord pas réagi, puis s'est tourné vers moi. J'ai failli crier en découvrant son visage et mon doigt a glissé sur la détente. Cet homme me ressemblait trait pour trait, comme si je me rencontrais dix ans plus tard. Il était comme une caricature de moi avec plus de rides, plus de graisse, les cheveux secs, cassants et sans reflets. Il a montré son cigare d'un air mauvais.

– Cet immeuble n'a pas de service de sécurité, nous le savons bien toi et moi. Car nous nous connaissons, pas vrai ?

– Je ne tiens pas à savoir qui vous êtes.

– Je ne peux pas te laisser faire ça, Vincent.

– Faire quoi ?

– Devenir ce que je suis. Tu veux du sang des Lampa sur la conscience ? Et Tony ? Tu veux jouir d'un argent qui sent la

mort ? Je me vomis, Vincent. Je ne peux plus me regarder dans la glace et c'est ta faute.

– Je ne connais pas de Lampa ! Qui êtes-vous ?

– J'ai le visage de la pieuvre. L'organisation m'a lobotomisé, je tuerais ma mère sur ordre.

Il a ouvert son manteau, il avait un long couteau de boucher fiché dans la ceinture. Il l'a saisi et s'est avancé vers moi, menaçant.

– Ce ne sera pas long, Vincent, je fais ça pour nous deux. De toutes manières, je ne te demande pas ton consentement.

L'adrénaline me rongait le cœur, respirer me perçait la poitrine. J'ai complètement pété les plombs, j'ai fait feu sur lui à deux reprises. Une balle a traversé la baie vitrée et l'alarme s'est déclenchée, pressant mes tympons avec une force inouïe. Je ne l'avais pas touché, il marchait dans ma direction. J'ai tiré une dernière fois, presque à bout portant, visiblement sans l'atteindre. Il a fondu sur moi, sa main a agrippé mon poignet et l'a serré de toutes ses forces en le tordant. J'ai lâché l'arme.

De sa main libre, il a planté son couteau dans ma cuisse. La douleur m'a déchiré, baignant mes yeux de larmes. Je l'ai poussé de toutes mes forces en avant dans un réflexe désespéré. Il est tombé, bousculant un tabouret, éparpillant des accessoires et brisant un miroir.

Je voulais me cacher, je voulais disparaître, j'avais mal. J'ai tiré ma jambe jusque dans un recoin, derrière la grande vitrine de produits de beauté.

Je suis resté là un instant, à quatre pattes, pour reprendre mon souffle. Le bruit de ma respiration couvrait mes pensées. Tout ce que je voulais, c'était rester en vie. Je l'ai entendu se relever et hurler.

– Je ne te laisserai pas foutre ma vie en l'air, Vincent. Je ne peux pas te laisser devenir un meurtrier.

Je tenais toujours ma cuisse, un liquide chaud et lourd coulait entre mes doigts. J'ai voulu me relever en m'appuyant sur un fauteuil à roulettes. J'ai senti que ça n'allait pas, ma jambe ne portait plus. La sirène de l'alarme semblait baisser en intensité à mesure que les battements de mon cœur envahissaient mon corps. Tout bougeait au ralenti. En glissant sur le sol, le fauteuil sur lequel je prenais appui m'a entraîné lentement vers l'avant et mon corps s'est effondré. Le coin d'une table s'est jeté sur mon crane. La rencontre fût dure et douloureuse. Noire et sanglante.

Quand je suis revenu à moi, l'homme était assis à mes côtés, se curant les ongles avec la pointe de son couteau.

– J'ai bien cru que tu ne reviendrais jamais à toi, Vincent. Je te croyais plus costaud. Voilà ce qui arrive quand on se débat. Ne bouge plus cette fois-ci, nous avons une affaire à terminer.

Il a mis sa lame sous mon menton. Je sentais la pression dure et froide du métal.

J'ai gémi d'angoisse, puis j'ai laissé éclater ma rage et mon effroi. Mon cri s'est confondu avec la sirène de l'alarme. Je me suis mis à sangloter. Je ne savais pas ce qu'il me voulait, je n'avais rien à me reprocher. Je ne savais qu'une chose : l'homme était fou et déterminé.

Je me suis relevé, bloquant sa main armée, en m'agrippant à son col et je lui envoyé mon genou dans la figure. Il s'est écroulé en roulant sur lui-même. J'ai parcouru une bonne moitié de l'étage, traînant ma jambe derrière moi comme un corps mort.

– Je n'aurai aucun mal à te rattraper, Vincent, criait-il.

L'escalier me semblait proche, j'allais descendre, appeler du secours, m'échapper, ce n'était qu'une question de minutes.

Je ne l'ai pas entendu venir. Il devait s'être tapi de l'autre côté du présentoir devant lequel je passais. La vitrine a basculé brutalement vers l'avant et s'est abattue sur moi. Ma tête est passée à travers.

Le sang me coulait sur les yeux.

L'homme a crié et son cri s'est imprimé en moi.

– Il est trop tard à présent, Vincent. Tu vas devenir aveugle. J'ai tenté de t'avertir. Mais comme je m'y attendais, tu ne veux rien entendre ni voir. Tant mieux, il te sera moins dur de vivre dans l'obscurité.

J'ai tenté de rejoindre le rez-de-chaussée pour appeler à l'aide. Je crois qu'il s'est coulé derrière moi et qu'il m'a poussé de toutes ses forces dans l'escalier.

Mon corps a rebondi quatre fois sur le marbre avant de s'immobiliser au bas des marches.

De rouge, tout était devenu blanc.

Blanc et silencieux...

Je me suis réveillé.

En hurlant.

J'étais assis dans mon lit, les mains appuyées contre le visage. La tête me brûlait. Du sang chaud coulait de mes yeux entre mes doigts, rougissant mes draps.

Tout était calme autour de moi.

Je n'entendais que le bruit de ma respiration, je ne sentais que la sueur froide collant mes vêtements. J'ai mis de longues minutes à me calmer, sans comprendre où je me trouvais. Le souvenir de cette bataille dans le salon était si fort et proche qu'il occupait encore toute ma tête. L'adrénaline tétanisait mes muscles.

Je me suis redressé et levé.

J'ai tâté mes jambes avec incrédulité.

Qui avait enlevé ma chemise et mon pantalon pour remettre mon pyjama ? Qui m'avait transporté dans ma chambre au lieu de me secourir et dans quel but ? Comment étais-je passé en quelques secondes des marches du grand escalier au fond de mon lit ?

Et le pire de tout, ce qui me faisait le plus peur : pourquoi n'avais-je rien à la jambe ? Une lame de couteau venait de me transpercer la cuisse et mon pantalon était sec autant que ma jambe vaillante.

Mon esprit n'a pu gérer toutes ces contradictions. Je suis tombé évanoui, de peur autant que de frustration et d'incompréhension.

Tony a encore une fois été le premier à me secourir. Il a hurlé quand il m'a découvert inanimé, allongé en travers du lit, le sang coulant de mes yeux imprégnant ma veste de pyjama.

Une fois revenu à moi, je ne parvenais pas à voir son visage, les yeux collés. L'angoisse me faisait pleurer, comme un bébé. Je divaguais, je l'appelais maman. Il parlait doucement, pour me calmer. Je serrais sa main comme un enfant apeuré.

Je lui ai raconté mon agression, en détails. Tout était très brouillon, au début, mais j'ai repris mes esprits au fur et à mesure. A la fin du récit, j'ai recouvré toute ma conscience.

Tony m'écoutait, mais répondait presque machinalement, comme on discute avec un enfant ou, c'était presque ça, comme on parle à un fou, avec une gentillesse excessive.

C'est vrai que tout était loin d'être clair, que je ne savais pas ce que je faisais dans ma chambre ni qui m'avait mis au lit, certainement pas mon agresseur. J'avais bien conscience qu'une jambe ne se répare pas en quelques heures mais,



merde, il y avait quand même tout le reste, le home-jacking, le salon dévasté, les serrures forcées. J'ai tenté de me lever pour donner à Tony les coordonnées de l'assureur qui étaient dans mon portefeuille. Il fallait le prévenir dans les vingt quatre heures en cas de sinistre et...

Tony m'a repoussé fermement dans mon lit.

– Vincent, personne ne s'est introduit dans le salon cette nuit. Tout est intact. Tu n'as rien à la jambe. Tu continues à me servir cette histoire invraisemblable ou tu reviens à la raison ? Il est trop tôt pour te perdre.

Cette phrase m'a tué.

J'ai mis des mois à m'en remettre. Des mois de discussion et de thérapie. J'ai plongé dans une déprime carabinée. J'ai touché le fond, là où aucune lumière ne parvient. J'étais mort vivant. Il m'a fallu longtemps avant de mettre les bons mots sur cette histoire avec mon psy.

Rien de tout cela ne s'était passé.

Tout cela n'avait été qu'un rêve.

Voilà, le mot est lâché. Il me faut l'accepter.

Un film mental.

Il y avait pourtant du sang qui coulait de mes yeux. Personne, pas même mon médecin, n'a su me dire d'où venait cette hémoglobine. Je n'étais pas blessé, il n'y avait pas de plaie.

J'ai commencé à perdre la vue très peu de temps après. Les dernières paroles de l'homme de mon rêve : « Tu vas devenir aveugle » se sont avérées cruellement prémonitoires.

Mon docteur m'a diagnostiqué une rétinopathie.

Il n'a rien voulu savoir de mon rêve.

Je souffre pour lui d'une maladie génétique, il est hors de question qu'un songe puisse en être l'origine.

Chacun est libre de penser comme mon psy que ce rêve n'était que « l'extériorisation imagée d'une situation que je sentais en moi », une mise en scène de la maladie que mon corps avait sentie et dont mon esprit ne voulait rien savoir. Pour me faire ouvrir les yeux, mon inconscient aurait inventé ce rêve violent. Peu orthodoxe, il est vrai, mais l'esprit humain est insondable.

Tout serait dit.

Je suis persuadé du contraire.

Mon rêve est, pour moi, l'origine du mal, personnifié par l'homme qui avait mon visage. Je dis « l'homme qui avait mon visage » car c'est bien cela. Je n'ai plus le loisir de me voir

dans un miroir aujourd'hui mais je suis persuadé que je lui ressemble de plus en plus.

Un personnage possédant ma tête m'a agressé en rêve. Que faut-il comprendre ? Que je me serais auto-annoncé une maladie en rêve ? Que je me serais automutilé pour mettre un terme à une existence en décalage avec mes valeurs profondes ? Je réfute ces thèses de mon psy comme je réfute celles de mon toubib. La rétinopathie est une foutaise, la tentative désespérée de médecins cartésiens pour ramener mon mal à la logique.

Dire que j'ai payé pour m'entendre dire ces conneries !

La vérité est ailleurs.

Quelqu'un s'est glissé dans mon rêve.

Pour être vraie, cette hypothèse nécessite que trois autres le soient : primo que je ne sois pas fou, deuxio que quelqu'un m'en veuille au point d'attenter à mon intégrité physique et tertio, ça se corse, qu'il soit donné à un humain de maîtriser assez les songes pour investir celui d'un autre et l'y blesser.

Plus facile de gober la fable de la rétinopathie et des auto-annonces en songe.

Je passe le reste de ma vie à tenter de démontrer « ma » vérité.

Marge m'aide à me documenter sur le fondement des rêves, les recherches et les croyances dont ils ont fait l'objet au cours des siècles et le moyen de les apprivoiser.

Je veux savoir qui m'a pris la vue et j'irai jusqu'au bout.

Cette quête m'a lancé dans l'aventure la plus incroyable de ma vie.

*La vue est le premier de nos sens. L'immense majorité de nos souvenirs est entrée par les yeux dans notre mémoire (...) L'aveugle n'est privé du spectacle de la lumière que par le vice ou la maladie de l'organe visuel. La puissance de voir est d'ailleurs aussi intacte chez lui que chez celui qui voit en effet.*

Hervey de Saint-Denys  
Pionnier de la recherche sur les rêves

## Chapitre 4

L'événement s'est enfin produit : mon avertisseur a sonné ! C'est arrivé dans la rue. J'ai cru qu'il s'agissait de mon téléphone portable. Il ne me venait même plus à l'idée que ce bip pourrait sonner un jour. J'ai cherché à l'attraper. Je me suis mis à me tâter partout, à soulever mes habits, à tourner sur moi-même. Les gens autour de moi ont dû assister à un sacré spectacle : un aveugle attaqué par une puce...

J'ai mis la main dessus, débraillé et hors d'haleine. J'ai pressé la grosse touche en caoutchouc. Quelque chose d'invisible et de merveilleux, un petit messenger, un minuscule Hermès, est parti de mon appareil à travers les airs, survolant routes et immeubles jusqu'au laboratoire de physiopathologie de la rétine de Strasbourg. Il a rassuré l'équipe médicale sur place : j'avais bien reçu le message, je serai là sous vingt-quatre heures.

Je me suis accroché au premier passant venu comme le naufragé à une bouée. C'était une femme. Je l'ai suppliée de m'aider à regagner mon domicile. J'étais hors de moi, je lui ai promis une grosse somme d'argent, ma reconnaissance éternelle, une stèle à son nom, une nuit d'amour.

– Pour qui me prenez-vous, monsieur ? m'a-t-elle répondu. Je ne fais pas ça pour le sexe, je me contenterai d'une grosse somme d'argent.

J'ai maltraité mon téléphone portable à commande vocale. Je cherchais à joindre Marge, mais mon esprit était ailleurs. J'ai fait défiler deux fois à haute voix la liste de mon carnet d'adresses.

– Si vous cherchez à m'épater avec vos connaissances, m'a dit ma bouée, vous perdez votre temps...

J'ai eu Marge. Je ne sais plus si j'ai parlé ou si j'ai hurlé. Je ne me souviens plus si je lui ai demandé aimablement de venir

m'assister ou si je l'ai sommée de me rejoindre à l'hôpital dans la seconde.

Un greffon de rétine était arrivé pour moi !

J'étais fou de joie. J'allais enfin revoir le monde à travers les yeux que quelqu'un me laissait.

Merci d'avance, l'autre. Je n'utiliserai pas tes yeux à la légère. Je te ferai voir les plus belles choses du monde. Je refuserai même de regarder les choses médiocres. Je te montrerai tout ce que la terre compte de minijupes et de femmes de rêve. Tu aimais ça ? Je vais t'en gaver.

Je n'ai pas arrêté de parler. J'ai promis à ma bouée que, l'opération terminée, je l'emmènerai au cinéma, au musée, au théâtre, au ski, sur la Côte d'Azur et sur la lune, même. Elle m'a demandé de me calmer pour pouvoir se concentrer. Je l'ai embrassée dix fois. Je voulais appuyer avec elle sur l'accélérateur, tenir le volant, klaxonner.

J'ai été opéré le soir même.

Un masque anesthésiant sur le nez, un saut dans l'espoir.

Le lendemain matin, j'étais allongé sur mon lit, un pansement sur l'œil, nu sous une blouse informe, attendant le médecin.

La température de la chambre frisait celle de l'équateur. J'étais réveillé depuis plusieurs heures, attendant mon chirurgien comme le Messie. Comme lui il allait mettre de la salive sur mon œil et me dire d'un ton doux et ferme : « Je suis venu dans ce monde afin que ceux qui ne voient pas voient ».

Marge, Tony et mes parents étaient présents autour de moi. Une bouteille de champagne se languissait au réfrigérateur. Papa racontait ses trucs de bricolage et maman lui reprochait de monopoliser la conversation. Un vieux couple qui s'aime. Je les trouvais particulièrement attendrissants ce jour-là. Nous plaisantions en attendant le corps médical. Tony nous a fait mourir de rire avec l'histoire de sa cliente russe, très fortunée, qui voulait une coloration « russe » précisément. Ne sachant comment la contenter, Tony lui a présenté de nombreuses teintes, du blond vénitien à l'auburn. Mais plus le temps passait, plus elle s'énervait, ne voulant pas démordre de sa coloration « russe ». Ses gardes du corps devenaient très nerveux. Furieuse, elle a fini par appeler au téléphone l'ambassadeur de Russie en personne et l'a passé à Tony. C'est dur à croire, mais elle voulait une couleur « rousse », son terrible accent avait fait le reste.

Nous avons éclaté de rire.

Je n'avais pas été d'une si belle humeur depuis longtemps. Le docteur allait arriver, j'allais recouvrer la vue, ma place dans le monde et au salon. Tony allait regretter ces quelques mois tranquilles, c'est sûr. J'allais être infernal, comme au bon vieux temps.

Le temps passait et notre espérance se muait en impatience.

Le chirurgien est enfin arrivé, la mine grave comme m'a dit Tony plus tard, une radiographie sous le bras. Il s'est approché de moi et a retiré les pansements avec d'infinies précautions. Mon œil, bandé depuis vingt-quatre heures, a soudain été exposé, sans protection, à la lumière du jour. Tout le monde retenait son souffle.

J'ai d'abord perçu une grande clarté, mais aucune forme ne se découpait clairement. J'étais dans une sorte de brouillard lumineux.

Je n'y voyais rien, mais la situation était différente de d'habitude. J'ai tendu les mains devant moi en souriant pour palper cette clarté nouvelle. Je sentais la tension monter autour de moi. On n'osait pas me demander franchement ce que je voyais, mais la joie de mon visage témoignait d'un changement positif. Des frissons de bonheur parcouraient mon dos. Pour la première fois depuis bien longtemps, il m'était possible d'avoir confiance en l'avenir. Je souriais, je riais.

Le docteur m'a demandé de le montrer du doigt. Les autres autour de moi devaient se regarder avec un sourire de connivence. Je me suis tourné vers la forme floue d'où venait la demande et j'ai tendu mon bras. Il m'a ensuite demandé des choses plus précises, jusqu'à montrer son badge sur sa blouse. J'ai mis le doigt dessus du premier coup. Pendant quelques secondes je l'ai presque vu nettement, j'aurais pu lire son nom. – Votre badge est écrit en lettres d'or, docteur, ai-je dit. Vous devez être important dans cet hôpital. Pour moi, en tout cas, vous l'êtes.

Cette fois, j'ai entendu des cris de joie. C'était un progrès spectaculaire ! J'ai entendu vaguement Maman pleurer, Tony taper le chirurgien dans le dos et mon père déboucher la bouteille.

Que m'importaient maintenant les recherches sur les rêves ? La médecine ne m'avait pas aidé à accepter mon sort, mais elle m'avait guéri. Et si cette rétinopathie était vraie ? Peu importait à présent. Je pardonnais à quiconque m'avait cru fou

et j'abandonnais solennellement mes maigres recherches sur les songes.

Chacun est venu me serrer dans ses bras et m'embrasser comme un marathonien en fin d'épreuve.

J'ai crié ma joie, un « Yipee » comme en hurlent les cowboys, libérant des mois de tension, de doute et de déprime. Et la vie de l'hôpital s'est figée quelques secondes pour accueillir ce bonheur.

Puis, subitement, tout s'est assombri.

La clarté qui m'entourait s'est muée en crépuscule. J'ai tressailli et ma main a agrippé celle de Tony. Mon visage s'est figé en un rictus pathétique. La détresse devait se lire sur mon visage.

L'enthousiasme de mes convives est retombé comme un soufflé trop cuit. Mon œil a continué à s'éteindre et des larmes de peur ont roulé sur ma joue, jusqu'à ce que je sois plongé dans le noir. Je devais avoir l'air d'un poisson privé d'eau, trop désespéré pour se débattre.

Il n'y avait plus un bruit autour de moi. Personne n'osait parler. Le docteur m'a ausculté de longues minutes, avec toutes sortes d'appareils avant de s'éloigner sans un mot, me laissant seul comme un enfant perdu dans un supermarché.

Tony a pris le docteur à part pour lui demander ce qu'il se passait.

– Ce n'est pas la peine de faire des messes basses derrière mon dos, ai-je dit. Quelque chose n'a pas fonctionné dans cette opération, mais tout n'est peut-être pas perdu. En tous cas, je suis le principal intéressé et j'exige d'être tenu au courant !

Je sentais mon père et ma mère effondrés, tenant certainement une coupe de champagne à la main sans savoir où en jeter le contenu. Je les imaginais aussi découragés que moi. Ils s'attendaient tous tellement à ce que je puisse les voir à nouveau.

Le lendemain, j'ai encore passé de longues heures en observation, passant des radios, des scanners ou je ne sais quel autre appareil à rayons.

Le diagnostic a été sans appel : mon œil n'avait pas supporté la greffe. Il était définitivement mort.

Je ne porte plus d'avertisseur sur moi depuis cette opération.

Je l'ai jeté. Je ne vais pas me précipiter pour me faire opérer le deuxième œil, je préfère conserver le peu de forces qu'il lui reste.

J'ai perdu ma joie de vivre, mais j'ai retrouvé deux amis de longue date : ma déprime et mon psy.



## Chapitre 5

Trois mois ont passé depuis ces heures pénibles, mais le souvenir m'en cuit comme à la première heure.

Tony sort de chez moi à l'instant.

Je crois que j'ai réussi à l'énerver, lui d'habitude si calme. Nous nous sommes querellés pour une bêtise. Le malheur attire le malheur. Je suis triste comme un orphelin. Je suis orphelin de mes yeux.

On fête les vingt ans de *Vincent Coiffure* le mois prochain et Tony était certain que j'y serais présent.

J'entends encore notre conversation :

– Cette année est particulièrement importante pour nous deux, Vincent. Voilà vingt ans que nous roulons notre bosse ensemble. Je te demande de me faire l'amitié d'être présent à cette fête.

– Je regrette, Tony. Je n'en ai ni la force ni le courage.

– Vincent, tu ne peux pas rester cloîtré jusqu'à la fin de tes jours chez toi. Tu ne t'es même pas rendu à l'enterrement de la mère de Marge ! Tu n'as quasiment rien fait depuis ton retour de l'hôpital. J'admets que la nouvelle a dû être dure à encaisser pour toi, mais tu n'es pas encore mort ! Tu as bâti cette entreprise de tes mains. Comment peux-tu refuser ? *Vincent Coiffure* est tout ce qu'il te reste !

– Ce n'est pas le tact qui t'étouffe.

– C'est mon devoir d'ami de te parler clairement : tu ne retrouveras pas le goût de la vie en te lamentant seul chez toi.

– De mieux en mieux : non seulement je n'ai plus que *Vincent Coiffure* dans ma vie, mais en plus je me lamente.

– Ne sois pas cruel, Vincent. J'ai annoncé à tout le monde que tu serais présent. Tu ne vas pas leur faire cette peine. Beaucoup de jeunes embauchés au salon ne t'ont jamais vu.

– Je ne suis pas le plus cruel des deux, Tony. Je n’apprécie pas que tu décides à ma place.

– Qu’est-ce que tu peux être buté ! Tu passes tes journées à végéter entre ta télévision et Internet. Tu vas finir par écœurer les dernières personnes qui viennent encore te voir !

– Tony, si tu n’as que des amabilités à me dire je vais te demander de bien vouloir me laisser. Je suis fatigué et j’ai besoin de rester seul. Je n’irai pas à cette fête, nul besoin de revenir là-dessus. Il me reste quand même le droit de disposer de mon temps !

J’ai les larmes aux yeux et mes mains tremblent. Comment Tony peut-il me porter de telles accusations ? Les malades vivent dans un monde parallèle. Une dimension qui ne communique pas avec celle des bien portants.

Qu’irais-je faire à cette fête ? Comment Tony peut-il imaginer que ce genre d’événement me remonterait le moral ? Pourquoi personne ne peut-il se mettre à ma place ne serait-ce qu’une seconde ?

J’imagine très bien ce qui se passerait à cet événement ! Ils me mettraient dans un coin, comme un objet fragile. Ils viendront me voir et me serrer la main, comme on visite une momie au musée. Ils me regarderaient comme une relique. J’entendrai, dans le brouhaha, des « Mais non, ne lui tend pas la main, tu sais bien qu’il ne voit rien ! », des « Dis, donc, il n’a pas l’air en forme ! » ou encore « Si, si, il a fait une opération mais elle a raté ».

Les gens ont un comportement infantilissant avec les malades. Ils parlent d’eux en leur présence.

A cette fête, il se trouvera toujours quelqu’un pour me demander comment je vais. Toujours la même question. Comment aurai-je l’air d’aller ? Je serai assis dans un coin pour ne pas être bousculé. Je serai seul au milieu de la foule à écouter des compliments bidon. Je devrai attendre que la personne qui me raccompagne revienne s’occuper de moi, aussi planté qu’un poireau en terre. Je subirai la conversation de mon voisin sans pouvoir m’échapper, collé comme un moustique sur un pare-brise et je me farcirai les bavards et les gluants, attirés par un public captif.

Cela dit, je sais que j’abuse des gens qui m’entourent et qui m’aiment. Le pire est que ça ne me touche plus, je ne fais plus d’efforts. Le dépressif est quelquefois masochiste, il va excéder

les autres pour se conforter dans l'idée qu'il n'est aimé de personne.

Il n'y a guère que l'étude des rêves qui m'intéresse encore.

J'ai l'espoir d'y découvrir la clef de l'*Accident*.

J'ai encore fait le même rêve la nuit dernière. Il revient avec une régularité malsaine, comme s'il me fallait le visionner sans fin.

Dans ce songe, je suis plongé dans l'obscurité et cours à perdre haleine dans un tunnel de béton. Mes pieds frappent le sol humide et froid. L'air est saturé de brouillard. Je progresse vers l'extrémité où j'aperçois la lumière du jour. Je colle aux pas de l'homme de mes cauchemars, le responsable de tous mes maux, celui qui m'a privé de mes yeux, cet officier nazi aux allures de moi-même. Je hurle dans son dos des insultes qui résonnent. Un serpent jaune rampe le long du mur. L'homme court plus vite que moi.

La distance qui nous sépare croît à mesure que décroît mon espoir de le rattraper. Je tombe à genoux dans une flaque. Je souffle comme un cheval. Respirer me déchire les poumons. Je sanglote, la tête entre les mains et je crie, seul dans le noir.

– Qui es-tu ? Pourquoi m'as-tu fait ça ?

L'homme ne répond pas, il court droit devant lui et le bruit de ses pas résonne dans ma tête.

Je ne compte pas sur ce songe pour me remonter le moral. Mon psychiatre appelle ça un rêve post-traumatique, quelque chose que l'on doit revivre jusqu'à l'accepter... réjouissant.

Je pleure suite à ma dispute avec Tony.

Je bois.

Je commence par un petit verre de vin, histoire de me détendre et j'enchaîne sur deux doigts de whisky, pour me consoler. Plus je bois, moins j'ai honte et plus j'accélère. Je me remplis à une vitesse record, comme on prend de l'essence à la pompe. « Garçon, le plein s'il vous plaît ! ». On m'appelle l'éponge magique.

Je reste sans bouger au milieu de ma cuisine. J'ai envie d'ouvrir les placards et de tout jeter par terre, comme fait un chien quand sa maîtresse l'abandonne. Je pleure comme un gamin, à gros sanglots. Je chiale un peu sur tout, sur mon opération ratée, sur mes disputes, sur ma pauvre vie, sur mon caractère impossible.

Sangloter me donne soif. Je suis si dégoûté de moi-même que je m'autorise à me foutre en l'air.

Je souris, je ris même. Une vieille scène du temps de mes amours avec Tony me revient à l'esprit. Nous habitons un minuscule appartement à Montmartre près de la place du Tertre. Tony avait eu en cadeau à l'un de ses clients une bouteille de cognac. Nous l'avons bu sur la soirée par jeu, par défi. Tony voulait faire la cuisine mais il était tellement saoul qu'il n'arrivait pas à égoutter ses pâtes. Il était courbé en deux de rire, torse nu, la tête posée sur le rebord de l'évier. Je suis allé l'aider. Nous étions pris d'un tel fou rire que, même à deux, nous n'y sommes pas arrivés. Je crois que le voisin a dû taper au mur pour nous calmer, ce qui nous a fait exploser. Tony avait la passoire sur la tête, il menaçait d'aller lui montrer ses fesses. Je l'ai attrapé par la taille pour le retenir. Nous sommes tombés tous deux à la renverse. J'ai pris la passoire sur le front. Nous avons ri, ri, des nouilles sur la tête.

Ces instants me paraissent lointains.

Ces moments d'amour et de paix appartiennent au passé. Je suis seul dans mon appartement. Il n'y a plus rien de drôle. Je me lève pour rejouer la scène dans ma tête. Mes jambes lâchent sous mon poids, je m'écroule. Ma tête heurte la table basse. Le sang coule entre mes yeux.

Je ne peux pas tomber plus bas.

## Chapitre 6

Je me réveille en milieu de matinée, allongé sur le parquet, un goût âcre dans la bouche.

Je fouille mon crâne et le souvenir de cette ridicule beuverie solitaire me revient. Mes yeux sont collés. Je tente de me relever, mais mes muscles ne répondent pas. Je suis prisonnier dans ma tête. Bon Dieu, il y a longtemps que je ne me suis pas tapé une cuite pareille ! Je peux désormais me passer de la maladie pour me défoncer le corps et l'esprit...

Je sens comme une présence autour de moi. J'entends le bruit faible d'une respiration à travers le bourdonnement de mes oreilles. Quelque chose comme une main frôle mon front. J'ai développé depuis ma maladie une curieuse faculté à percevoir les gens par leur aura, par les émotions qu'ils dégagent.

Je reconnais une présence féminine sans pouvoir la nommer.

Je suis peut-être au paradis, soigné par un ange.

Je réfute l'hypothèse, il n'est pas possible d'avoir si mal au corps dans un endroit pareil.

Reste l'ange.

Elle est penchée sur moi. Je ne parviens pas à saisir son identité, ni même à comprendre ce qu'une étrangère fait chez moi.

Soudain, l'électricité revient en moi, comme après une longue coupure. Mon bras part violemment en avant comme pour terminer le geste que l'alcool m'avait fait interrompre hier. Les sons me parviennent à nouveau clairement. Une odeur de café me chatouille le nez. La bobine de cinéma installée dans ma tête se remet péniblement en marche. J'ouvre une bouche sèche et rugueuse et un mot sort de ma bouche, me déchirant la gorge.

– Maman ? dis-je dans un souffle.

Le silence me répond, puis une petite voix sort du néant.

– Je ne suis pas ta mère, mais tu aurais bien besoin d'elle.  
Mon œil vivant fouille l'espace avec avidité. Une forme floue est penchée sur moi. Je me redresse sur le coude et j'approche mon visage du sien. Je dois revoir mon jugement, ce n'est pas une femme mais une jeune fille. Il se dégage d'elle une force douce. Je la range d'emblée au rayon des bonnes-fées-qui-veillent-sur-vous.

Je mets longtemps à entamer la conversation, reprenant mes esprits. Elle reste là, silencieuse. Je n'y tiens plus.

– Comment es-tu entrée ? dis-je.

– La porte était presque ouverte. J'ai passé la tête et je t'ai vu allongé.

Je passe la main dans mes cheveux et mes doigts glissent avec surprise sur un sparadrap.

– Tu as mis un pansement sur mon front ?

– J'ai trouvé ça dans la salle de bain dans l'armoire à pharmacie. Tu as dû t'ouvrir le front en tombant.

Cette fille est entrée chez moi. Elle m'a vu ivre mort, blessé au front et m'a soigné. La honte me monte au visage.

– J'ai dû avoir un malaise, dis-je, c'est très gentil ce que tu as fait pour moi.

– Mon père buvait tout le temps aussi, je suis habituée. Il disait qu'il avait des choses à oublier. J'ai fait du café. Tu en veux ?

Elle me tend une tasse fumante sur laquelle je me jette comme un affamé. Mes mains touchent les siennes... de petites mains fines et fraîches.

– Quel âge as-tu ? dis-je.

– Quinze ans, depuis deux mois.

Le café achève de dégourdir mes sens.

Il y a du bruit dans la cage d'escalier, comme si quelqu'un sortait des choses lourdes de l'ascenseur.

– Ma mère et moi sommes en train d'emménager dans l'appartement d'à-côté. On va se voir souvent.

– J'en suis très heureux.

L'appartement était inhabité depuis un long moment. Une vieille dame y est morte, il y a un an environ, dans l'indifférence générale. On l'a découverte assise dans l'obscurité devant sa télévision, la main sur la télécommande. Elle ne sortait jamais et ne voyait personne, un peu comme moi. Je crois qu'il y a eu une longue querelle entre les héritiers et la vente a traîné. J'ai toujours chez moi un vieux poste de radio qu'elle m'avait offert

lors d'une de ses visites. Je pense à elle chaque fois que je l'allume.

– C'est cette radio-là ? demande la fille.

– Je n'ai pas parlé de radio ! Comment sais-tu que je pensais à ça ?

– Pardon, je ne sais pas. Il me semblait que tu en avais parlé.

Je reste un moment sans parler. Cette fille lit mes pensées. J'ai peut-être parlé à haute voix. Tout est si confus ce matin. Cette enfant rentre chez moi, me soigne, fait du café, me parle de mon problème d'alcool et tente de s'immiscer dans mon esprit. Une partie d'elle me met mal à l'aise, quelque chose d'indéfinissable.

Une voix en dehors de l'appartement se met à crier.

– Zoé ?

– C'est ma mère, dit-elle. Je vais devoir bientôt rentrer chez moi. Tu habites seul ici ?

– J'habite seul, oui.

– Tu as quelque chose aux yeux ?

– Je deviens aveugle.

– Tu perds quelque chose... j'ai les yeux bleus. On dit que c'est ce que j'ai de plus beau.

– Tu dois plaire aux garçons.

– Je n'aime pas les garçons.

– Les filles sont souvent plus mûres que les garçons. Ne les juge pas trop vite, un jour tu auras besoin d'eux.

– Je ne suis pas pressée.

– Je n'aimais pas les filles lorsque j'avais ton âge. Aujourd'hui je donnerais tout ce que j'ai pour avoir une femme près de moi.

– Tu ne t'es jamais marié ?

– Disons que je n'ai pas trouvé la femme idéale. En fait, je l'ai trouvée, mais c'est elle qui n'a pas voulu de moi. J'ai cru qu'elle m'aimait jusqu'au jour où je suis tombé malade.

– Comment s'appelait-elle ?

– Sonia. Elle travaillait avec moi.

– Tu n'avais jamais rencontré de femme auparavant ?

– C'est un peu compliqué. Je ne cherchais pas vraiment.

– Ah ! Tu aimais plutôt les hommes ?

Ma tasse glisse dans mes mains et je macule mon T-shirt de café.

– Comment sais-tu tout cela ?

Elle se lève et m'embrasse sur la joue sans répondre. Du fond du couloir, une voix appelle encore.

– C'est toujours ma mère. Elle est infirmière de nuit. J'ai de qui tenir. Tiens, je te laisse un double des clefs de mon appartement. Nous avons une véritable pharmacie chez nous, tu peux avoir besoin d'un truc une fois où nous sommes absentes si tu tombes encore. Tu devrais te laver, tu sais... ça ne sent pas très bon. J'y vais, à bientôt ! Nous allons nous voir souvent, maintenant que nous sommes voisins. Je viendrai parler avec toi, tu n'as pas l'air en forme. Zoé me quitte.

Je reste une éternité sous ma douche à penser à cette fille. Je la rencontre pour la première fois et j'en suis déjà dépendant. Quelque chose en elle me fait peur. L'eau coule, mais ne lave pas complètement mes soupçons.

Je n'entends pas Marge rentrer dans l'appartement. Zoé n'a pas dû refermer la porte. C'est journée porte ouverte. Marge entre dans la salle de bain alors que je suis nu, occupé à me sécher le bas-ventre, ce qui n'est pas une occupation très valorisante. Elle referme la porte précipitamment. C'est un jour sans intimité. Je soupire.

Je m'habille et je rejoins Marge occupée à ranger ses courses. La cuisine sent le chou.

– Je suis désolée d'avoir ouvert la porte de la salle de bain, Vincent... Je ne te trouvais pas et je voulais m'assurer qu'il ne t'était rien arrivé.

– Comme ça, il ne me reste plus rien à te cacher. Tu t'es bien rincé l'œil, j'espère ?

– J'ai d'autres choses à penser à mon âge, Vincent. Et puis, pour me rincer franchement l'œil il faudrait que tu fasses un effort de poids !

Je l'ai vexée. Je ne suis bon qu'à ça aujourd'hui.

– Tu t'es disputé avec Tony ? dit-elle. Je l'ai eu au téléphone, il n'avait pas l'air ravi. Tu ne crois pas que tu abuses un peu en ce moment ?

Elle s'y met aussi ! La terre entière a décidé de me mettre en colère ! Nous mangeons tous deux dans la cuisine, sans rien dire, comme un vieux couple en froid. Marge a fait de la potée. Je déteste la potée.

– Tu t'es fait quelque chose au front ?

– Je suis tombé.

Je sens à son large soupir que Marge est soupçonneuse. Je mange ma potée en silence.



– Je ne t’ai pas racheté d’alcool au supermarché, dit-elle. Si tu en veux, tu iras t’en chercher toi-même.

Je serre les poings et les dents.

Marge débarrasse, range et me rejoint au salon. Je fume en silence.

– Je peux ouvrir les volets, demande-t-elle ou tu as l’intention de faire du spiritisme ? Tu veux finir comme la dame d’à-côté ?

– Stop ! Drapeau blanc ! On va arrêter les amabilités pour la journée.

Marge s’assoit dans le canapé.

Le soleil baigne l’appartement. Les bruits de la rue s’invitent par la fenêtre ouverte, apportant un peu de vie. Marge fouille dans son sac.

– J’ai continué mes recherches sur le sommeil et le rêve. Je suis prête à te faire mon exposé. Je te préviens, c’est un peu technique.

– Je vais essayer de comprendre au moins le début.

– Dans les années soixante, deux chercheurs dont le nom ne te dira sûrement rien, Rechtschaffen et Kales, ont établi une classification des stades du sommeil.

– Comment fais-tu pour retenir des noms pareils ?

– Ces chercheurs ont distingué deux types de sommeil : le sommeil lent et le sommeil paradoxal. Le sommeil lent est divisé en quatre stades qui alternent plusieurs fois pendant la durée du sommeil, pas forcément dans le même ordre. Le sommeil paradoxal a été découvert par un chercheur important dans l’étude des rêves : Michel Jouvet. Il y a une photo de lui dans mon livre. C’est un bel homme, sérieux, en blouse blanche. S’il venait à m’appeler pour aller dîner, je ne dirais pas non. Il a mené de nombreuses études en centres de sommeil et a découvert que la quasi-totalité des rêves avaient lieu au cours de la phase de sommeil paradoxal.

– Comment a-t-il découvert ça ?

– Il fait dormir les gens comme des cobayes, branchés à des appareils de mesure. Le sommeil paradoxal est facile à repérer. Les rythmes respiratoire et cardiaque y sont différents. Le dormeur roule des yeux sous les paupières, comme s’il suivait quelque chose. Si tu veux épater la galerie, sache que cette phase est appelée en anglais R.E.M. pour Rapid Eye Mouvement. Pour l’anecdote, on constate aussi chez les dormeurs une érection du pénis. Michel Jouvet s’est aperçu qu’une large majorité des rêveurs réveillés en sommeil

paradoxal avaient des songes à raconter. Il a trouvé des traces de rêves à d'autres stades mais beaucoup moins riches.

– Pourquoi appelle-t-on ce sommeil « paradoxal » ?

– Il est paradoxal parce que, bien qu'endormi, le cerveau travaille autant qu'à l'éveil. Il sollicite même certaines zones dédiées à la vision. On considère qu'il s'agit du troisième état du cerveau après l'éveil et le sommeil.

– Il y a un troisième état possible à mon cerveau ?

– Je parle des cerveaux normaux, la taupe, pas du tien.

– Ton Jouvét peut lire dans les rêves avec ses appareils ?

– Non, le rêve est une expérience parfaitement subjective, les images ne peuvent être vues ni partagées par une tierce personne, ni encore par un quelconque instrument de mesure. Pour mettre à jour les stades du sommeil, les scientifiques ont recours à de nombreux appareils. J'ai arraché un article dans une revue scientifique chez le médecin. J'ai surligné certains passages qui devraient t'intéresser. Où ai-je mis ça ? Ah ! Dans mon sac. C'est extrait d'un ouvrage de Pierre Messier, directeur de l'Institut du sommeil de Paris. Voilà : « On différencie les cycles par l'activité du cerveau, la pression artérielle, la température, les rythmes cardiaque et respiratoire, l'activité musculaire et les mouvements oculaires. Pour que le sommeil paradoxal survienne, il faut un cerveau endormi et bien activé. En rêve, ce dernier utilise les structures sensorielles du cortex occipital et active des aires corticales, ce qui donne au rêveur la sensation de voir et au rêve ses couleurs et ses sons. Les zones indispensables à la fabrication des songes sont la jonction pariéto-temporale et le cortex frontal. Lorsqu'on active ces zones des produits chimiques, on note l'apparition de rêves vivaces. Un groupe de neurones nommé coeruleus alpha est alors responsable de l'inhibition des motoneurones de la moelle épinière. Ainsi les ordres de mouvement initiés en rêve dans le cerveau n'atteignent pas les muscles concernés. Michel Jouvét (encore le beau gosse) a détruit le locus coeruleus d'un chat et montré qu'il adoptait dans la réalité, en lien avec ses songes, des attitudes de poursuite, de combat ou de léchage... » Hé, tu dors ?

## Chapitre 7

Je me suis assoupi pendant l'exposé de Marge.

Je ne fais rien de mes journées et je trouve le moyen de m'endormir !

Un ours serait gêné d'être vu en ma compagnie.

J'ai dû vexer Marge, elle fait toutes ces recherches pour moi.

Je ne sais pas si ces médicaments pour les yeux me font dormir ou si je suis naturellement fatigué mais j'ai lu un jour que plus on faisait de choses plus on pouvait en faire. En clair, les gens actifs sont enclins à prendre une responsabilité supplémentaire. Dans mon cas, c'est l'inverse, j'ai si peu d'activités que je m'endors quand on me parle. Pour ma décharge, je dois dire que la fin du topo de Marge était rude... J'ai décroché lors de la dissection des différents cycles du sommeil pour mettre la théorie en pratique.

Je cherche le dictaphone, c'est notre moyen de nous laisser des messages. Marge m'y laisse un mot mi-amusé, mi-fâché : « Je ne savais pas ma conversation si intéressante, la taupe. Prends des forces d'ici à notre prochaine rencontre pour endurer un nouvel exposé. Je te rappelle au passage que je fais ces recherches pour toi. Le fait que je sois une dame âgée sans famille et sans autre espoir que de te voir chaque semaine ne doit pas t'amener à profiter de la situation. »

Je suis plus confus qu'un curé sortant d'une maison close.

J'ai fait un rêve extraordinaire au cours de mon sommeil.

J'étais dans une ville imaginaire, une mégapole tentaculaire et futuriste. Le soleil se levait. J'étais un homme d'affaires pétillant, dans la fleur de l'âge, au sourire dentifrice et aux lunettes couvrantes. Je me dirigeais d'un pas vif, une planche de surf sur l'épaule, vers un hélicoptère privé au cœur de buildings avant-gardistes. L'hélicoptère s'élevait vers les cimes

enneigées. Il me déposait au sommet d'une montagne blanche. La force des rotors créait un tourbillon blanc dont j'émergeais avec panache. Je faisais un signe complice au pilote. L'hélicoptère s'élevait comme un oiseau et me laissait seul dans le silence immaculé. J'avais le regard de l'aigle, vif et perçant.

Rien ne me semblait anormal dans ce rêve : ni ma position d'homme d'affaires, ni cette vision surhumaine. Je distinguais chaque relief de la montagne jusqu'à des kilomètres. Je prenais la pente à bras le corps, décollant puis retombant gracieusement dans la poudreuse, décrivant des courbes parfaites. J'exultais de joie, j'étouffais de liberté, riant au ciel. Mes soucis, mes doutes et mes angoisses n'avaient jamais existé. Mon esprit sécrétait sa propre drogue : la dopamine, la cocaïne du pauvre, garantie sans dépendance et sans effets secondaires. Je poursuivais la psychothérapie la moins chère et la plus efficace du monde. Je skiais longtemps, l'esprit reposé par la certitude d'être un homme brillant, libre et en pleine santé. Le rêve prenait fin alors que j'atteignais un refuge de bergers.

Quand je repense à ce songe, je suis admiratif. Chaque détail était d'un réalisme poignant, depuis la consistance de la neige, l'odeur des sapins, la fraîcheur de l'air jusqu'à la pâleur du soleil. Pour se convaincre de la réalité des rêves et de l'extrême netteté des visions qu'il peut générer, il faut se rappeler que, sous l'effet de drogues, notre cerveau peut générer des hallucinations et donc placer un sujet virtuel dans un décor réel. La réalité augmentée sans aucun support technique. Je me souviens d'avoir regardé la vallée depuis le haut de la montagne et d'y avoir vu des milliers de détails : un remonte-pente, des chalets, un village... J'ai dû disposer d'un pouvoir de calcul effrayant pour créer cette ambiance et y évoluer. Comment mon cerveau a-t-il pu réaliser de tels prodiges ? Où puise-t-il son inspiration ?

Ce n'est pas la seule chose qui m'intrigue. Créer un décor de cette dimension et de cette richesse nécessite de connaître des règles strictes de perspective, de couleur et des dons artistiques. Je serais bien incapable, à main levée, de dessiner quelque chose de la sorte. Il me faudrait des jours pour réaliser ce paysage. Mon esprit n'a eu besoin que d'une fraction de seconde.

Léonard de Vinci sommeille en chaque homme !

Je me suis réveillé plein d'émotion.

Je suis resté longtemps les yeux fermés pour rejouer les scènes sous mes paupières. Les larmes me montaient aux yeux.

On venait de me faire un cadeau prodigieux et je ne savais pas qui remercier. Le souvenir de ces quelques secondes de gloire m'a poursuivi de nombreux jours. Chaque seconde d'intimité était l'occasion d'y repenser et des frissons de plaisir me venaient.

Le rêve véhicule des images, mais surtout des sentiments. Le visuel est le support du rêve. Il sert à le rendre crédible. Le rêve, en tant que gardien du sommeil, se doit de passer inaperçu. C'est le jeu, il ne doit surtout pas alerter le dormeur sur son côté factice. C'est un illusionniste qui ne vous permet pas de passer de l'autre côté du décor. Le monde onirique et l'état d'éveil ont tous deux un statut de réalité identique. Aucun d'eux ne permet la conscience de l'autre, comme des mondes parallèles.

Je suis resté longtemps les yeux fermés pour rejouer les scènes sous mes paupières, les larmes aux yeux. On venait de me faire un cadeau prodigieux et je ne savais pas qui remercier.

Ce rêve a renforcé ma résolution de ne plus vivre sans mes songes. J'y conserve toutes mes facultés. Ils sont un bien trop précieux pour l'homme qui perd la vue.

J'appellerai Marge plus tard pour m'excuser, pour l'heure je meurs d'envie de prendre l'air.

La chose n'est pas si fréquente. Je descends au square en face de l'immeuble et je m'assois sur un banc. Le soleil de mai réchauffe mon cœur. Des enfants jouent autour de moi, mêlant leurs cris et leurs rires. De temps en temps, je reçois un ballon sur le pied, qu'un enfant timide vient rechercher. Je suis bien.

Je devrais venir ici plus souvent profiter des bruits de la ville et me sentir entouré, même si personne ne me parle. Ce matin, je veux voir le bon côté des choses. Ce rêve m'a mis de sacrée bonne humeur !

Quelqu'un s'est assis près de moi.

– Il y a d'autres squares dans le quartier ? demande une voix féminine.

Je reconnais Zoé. Je me retourne précipitamment. Comment cette curieuse fille m'a-t-elle trouvé ? Est-ce un hasard ? Je décide de ne pas me poser trop de questions et de profiter de sa présence.

– Je ne te serai pas bon guide, dis-je. Je ne vois rien et ne sors presque jamais.

– Allons découvrir la ville !

J'ai envie de la suivre. Je ne sais pas ce qui m'attire le plus chez cette fille : son enthousiasme, sa jeunesse, son prénom ou cette étrange maturité. Une maturité hâtive est souvent la réponse à une souffrance. Je la sens fragile, sans pouvoir l'expliquer.

Nous marchons le long des quais et dans les veilles rues, longeant les hôtels particuliers. Je sens la chaleur des vieilles pierres, l'odeur du bois ciré, des glycines et de la poussière séculaire. Nos pas résonnent sur les pavés polis. Près de nous sur l'eau passent les bateaux de touristes et leurs clapotis lourds. Leurs haut-parleurs beuglent l'histoire des lieux. Je me trouve devant l'hôtel Le Regrattier, un des artisans au dix-huitième siècle de la réunification de l'île aux vaches et de l'île Notre-Dame qui forment aujourd'hui l'île de la Cité.

Nous quittons la tranquillité des quais pour l'animation d'une rue commerçante. Zoé me décrit les antiquaires, les bouquinistes, les vendeurs de souvenirs et de bibelots. J'entre chez un marchand de musique pour y goûter l'ambiance. Le magasin regorge de sons magiques. Zoé me fait écouter plusieurs instruments. Je tente de jouer d'un xylophone, je ne parviens pas à trouver les notes. Nous rions. Nous pénétrons l'ancre d'un antiquaire pour nous remplir de l'odeur des cires et des baumes, pour caresser le marbre et le bronze des statues. Plus loin, un vendeur de livres nous régale de l'arôme des papiers anciens. Zoé me tient la main.

– Tu ne peux pas le savoir, mais le vendeur t'a tendu un livre dans le magasin, dit Zoé. Il n'avait pas vu que tu étais aveugle.

– Je l'avais senti venir, mais c'est le privilège de mon état : je peux faire comme si je ne l'avais pas vu.

– Tu manques quelque chose, la rue est pleine de détails amusants.

– La vue est le premier de nos sens, Zoé. Je sais ce qu'il en coûte d'en être privé. Je vis coupé du monde, comme un moine. Avec le temps, j'ai développé mon propre système de vision.

– Apparemment ça ne suffit pas à te faire éviter les crottes de chien ! Tu viens de marcher dedans.

Elle me pousse de côté. Nous rions.

– Je n’ai aucun moyen de les détecter, par contre je sais qu’à ma droite se tient une librairie, je sais aussi qu’il y a un nid au sommet de la maison de gauche, que nous croisons un garçon avec un casque sur les oreilles.

– C’est incroyable, tu en sais plus que moi ! Comment fais-tu ?

– Je n’utilise pas les mêmes instruments que toi pour recueillir mes informations, j’obtiens donc des résultats différents. Je me base sur l’ouïe, l’odorat et mes perceptions. Je reconnais par exemple une librairie à la conversation des clients, un nid au piaillage des oisillons, un garçon à la lourdeur de son pas.

– Saurais-tu dire qui vient vers nous ?

– C’est une jeune femme. Si je ne l’avais pas reconnue au bruit de ses talons hauts, je l’aurais détectée à son parfum...

– Elle te regarde. Elle a l’air de te trouver mignon.

– Comment est-elle ?

– C’est une grande brune en minijupe. Je n’aime pas les filles qui s’habillent pour provoquer les garçons.

– Toujours ton désintérêt des garçons... Et toi, comment es-tu habillée ?

– Un jean, des baskets et un sweat-shirt de ma mère.

– Pas de quoi ameuter le quartier. Que t’ont fait les garçons pour que tu t’en préoccupes si peu ? Tu as des problèmes avec ton père ?

– Mon père est mort. De toute façon, je ne l’aimais plus.

– Pardonne-moi, Zoé, c’est une trop belle journée pour parler de choses graves. Je préfère revenir à nos conversations futiles.

Nous tournons à l’angle de la cathédrale pour prendre une glace chez Bertillon.

Nous rentrons par les jardins. Zoé me décrit les massifs de fleurs, leur couleur et m’amène devant l’un d’eux pour sentir leur odeur. Nous prenons place sur des chaises en fer forgé face à une fontaine. Des familles viennent prendre le frais au bord de la pièce d’eau. J’entends les mères discuter, les pères jouer aux boules, les enfants se disputer un bateau. Zoé me parle des couples qui flirtent dans les allées. Elle m’en parle sans passion, comme d’un phénomène physique. Je crois que sa fragilité et sa souffrance viennent de là, de son rapport avec

les hommes. Il faudra que j'essaie d'en savoir plus si je veux, moi aussi, pouvoir l'aider.

En fin d'après-midi, j'invite Zoé à prendre un verre aux Deux Magots.

– Merci d'avoir été mon guide, Zoé.

– Il y a longtemps que je ne m'étais pas autant amusée.

– Tu es à l'âge où l'on s'amuse encore, Zoé. Ne le laisse pas passer, il ne revient jamais.

– Il y a des choses que l'on ne peut pas changer. Je ne peux pas changer mon passé.

– Il te reste un avenir à construire. Hier encore je pensais comme toi mais un rêve que j'ai fait m'a rendu un peu de joie. Je me suis montré plus ouvert... Je t'ai rencontré et j'ai passé un après-midi formidable.

– Les rêves peuvent donner du bonheur.

– Tu connais des choses sur les songes ?

– Je suis assez douée pour mon âge.

– Je crois que tu es trop avancée, Zoé. Je suis sûr que ça doit créer un fossé entre toi et les gens de ton âge. À dix-sept ans, ce que veut un mec c'est...

– Me toucher les seins ?

– Zoé, tu es cynique ! Un garçon ne se résume pas à ça !

– Il y a autre chose ?

– À toi de le découvrir... mais seulement si tu as la volonté de le faire. Tu es trop jeune pour avoir des certitudes.

Nous regagnons nos appartements.

Je m'affale sur le sofa du salon. Le souvenir de Zoé me hante, je ferme les yeux mais son image est encore là. Je me sens bizarre, comme un chien abandonné. Cette petite peste connaît-elle vraiment quelque chose aux songes ?

Et puis il y a ce sentiment oublié, agréable : celui d'avoir eu une journée bien remplie.

Je dors d'une traite, comme jamais depuis mon opération.



## Chapitre 8

Je m'éveille avec le soleil, gai comme un écrivain édité.

Pour fêter ça, je décide de me réconcilier avec Tony.

Je l'appelle au salon. Il a l'air surpris.

– Vincent ! Quelle coïncidence ! Je comptais justement t'appeler... Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon vieux ?

– Te souvenir des moments où nous étions heureux, il y a bien longtemps à Montmartre...

– Vincent, tu m'appelles au boulot. Ce n'est pas le meilleur endroit pour parler de ça... Tu veux me faire pleurer ? Bien entendu que je m'en souviens. C'est la plus belle page de mon histoire de vieille folle.

– Tu n'es pas une vieille folle, Tony ! Je te défends de dire une chose pareille. J'ai réfléchi. J'accepte finalement de venir aux vingt ans de *Vincent Coiffure*... ton invitation tient toujours ?

– Vincent, tu es fabuleux ! C'était bien la peine de nous disputer !

– À quoi servent les vieux amis, sinon à se disputer ?

– C'est une philosophie assez réductrice. Bon, je vais devoir te quitter, j'ai une permanente sur le feu. Je passe te chercher ce soir vers vingt heures. Bonne journée mon chou.

Mon chou ? Voilà bien une vingtaine d'années qu'il ne m'a plus appelé « mon chou », le mot a dû lui échapper.

Qu'ai-je de commun avec un chou ?

Tony vient me chercher avec une Austin Healey décapotable. Nous prenons le périphérique sur les chapeaux de roue. Je me cale avec délice dans le cuir de la sellerie. L'air est chaud et doux et caresse mes cheveux. La radio hurle un vieux tube d'Abba : « Money, money, money ».

Il m'en aura fallu du temps et de l'énergie pour gagner de l'argent !

A présent que je suis riche, je n'ai plus la faculté d'en profiter. Tony peut le faire. C'est une de mes fiertés. Je n'ai pas travaillé en vain. Je l'ai placé à la tête de mon royaume. C'est bien le moins que je puisse faire.

La soirée débute comme je l'avais imaginé. Tony a fait venir Martin Bobsleig, un des disc-jockeys les plus en vue de Paris et accessoirement client de la boutique. Je me souviens des heures passées à peroxyder ses mèches. La musique est branchée, distinguée.

Il y a les gens de la boîte et tout ce que la capitale compte de crème du gratin. Les relations publiques sont la pierre d'angle de *Vincent Coiffure*.

Impossible d'exister vraiment si l'on n'existe pas pour le gotha. Je bavarde avec des employés polis qui désirent savoir ce que je deviens. Ils racontent leurs anecdotes sur le salon, ils demandent de mes nouvelles. Je réponds poliment et sans entrain.

Puis, comme je le redoutais, des imbéciles viennent me tenir la jambe. Ils me racontent des vies sans intérêt. Ils me demandent sans ménagements des nouvelles de ma santé. J'apprends que leur beau-frère aussi souffre d'une maladie semblable et qu'il est décédé, le pauvre, d'un accident terrible, écrasé par un camion...

Ils me félicitent pour l'ensemble de ma carrière. Je signe un autographe - le comble pour un aveugle - pour une tante qui m'admire tant. On me congratule. Je ronge mon frein. Je nage dans les crétineries comme un chat dans l'eau froide.

Tony s'aperçoit de ma détresse. Il vient me chercher et me plante au milieu de Jean Grandet, un ancien ministre, d'Edouard Bichard, le comique et d'un mannequin célèbre : Sophie Lefèbvre. Je m'aperçois que j'ai perdu le goût des mondanités. Je n'en ai plus l'intérêt professionnel. Je supporte difficilement le récit de leur réussite, de leurs possessions, de leurs voyages, de leurs relations, de leur fric, de leurs coucherries. Je suis jaloux. Je participe du bout des lèvres aux discussions. Mon verre est vide et personne ne fait mine de s'en apercevoir. Suis-je seul ici ? Tony me change de groupe comme on change un poisson d'eau, sans succès. Je m'isole sur le balcon. Je m'accoude à la balustrade pour humer l'air frais, pour écouter les bruits étouffés de la ville. Un inconnu m'aborde.

– Je m'appelle Pierre Messier. Je n'ai pas osé vous distraire de votre brillante compagnie. Je souhaite vous dire à quel point je vous tiens en admiration.

– C'est bien aimable, il ne fallait pas vous donner tout ce mal. Ma gloire est derrière moi. Votre nom me dit quelque chose.

– Je dirige l'Institut du sommeil de Paris. J'ai eu moi aussi mon heure de gloire, il y a quelques années lors de la publication de mes travaux sur l'apnée du sommeil.

– Bien sûr, où avais-je la tête ? Une amie m'a parlé de votre livre.

– Je doute qu'il ait fait partie de vos lectures. Ce petit traité, intitulé *Rêve et réalité* n'a connu qu'un succès d'estime.

– On m'en a lu quelques passages. C'est tout à fait surprenant, bien qu'un peu obscur pour un non-initié.

– Je suis flatté de vous compter parmi mes lecteurs. La musique redouble. Il nous faut parler collés l'un à l'autre. Pierre m'oriente vers un endroit calme. Nous passons dans un salon de coiffure privé et nous asseyons dans la pénombre. Il y a une curieuse alchimie entre nous.

– J'aimerais vous poser quelques questions sur les rêves, Pierre... c'est mon obsession en ce moment.

– Méfiez-vous, Vincent, si vous me lancez sur le sujet, je peux parler la nuit entière.

– La nuit dure pour moi depuis longtemps déjà, je ne crains pas de la prolonger. Je cherche à me rappeler mes rêves. Leur souvenir est bien frais au réveil, mais quelques minutes plus tard je me souviens à peine de quelques bribes.

– Travailler sur ses rêves est une hygiène de vie, Vincent, presque une religion. Pour se souvenir de ses songes, il faut se mettre en condition. Dès que possible, dans la journée ou le soir, il faut se répéter cette phrase : « je veux me souvenir de mes rêves ». L'esprit va s'imprégner de ce désir et le transformer en besoin. On peut pratiquer cet exercice de nombreux jours sans obtenir de résultat. Travailler sur ses rêves est difficile, c'est pourquoi peu de gens le font sérieusement. Vous avez besoin de l'aide de la conscience comme de celle de l'inconscient. Ce dernier est capricieux, il faut l'amadouer. Avec patience et détermination, vous ferez des progrès. Au début bien, sûr, il faudra vous contenter de fragments recueillis à quelques jours d'intervalle. Mais un jour, vous vous souviendrez d'un rêve par nuit, voire bien davantage. Tout dépend de vos aptitudes. Personne ne naît égal dans ce

domaine. Certaines personnes ont une faculté naturelle à se remémorer les rêves et d'autres peuvent passer une vie entière sans en avoir conscience.

– Je suis un mauvais rêveur, mais je progresse.

– C'est que vous pratiquez ma méthode sans le savoir. La volonté est la clef de la connaissance.

– Cela paraît un peu trop simple, Pierre. Il suffirait juste de vouloir se souvenir pour y parvenir ?

– Ce n'est que la clef de la première porte. Avec cette méthode, vous prenez une photo. Il reste à la développer et la fixer sur du papier. En d'autres termes, le souvenir doit s'imprimer dans votre mémoire. Il faut créer les conditions favorables. Les réveils artificiels qui sont les nôtres ne facilitent pas la remémoration. En vacances, lorsque le corps sort du sommeil à son propre rythme, vous vous souvenez mieux des songes. Pour vaincre votre amnésie, il faut renouer avec les réveils naturels qui marquent la fin du sommeil paradoxal. Un rêveur réveillé à cet instant précis raconte presque invariablement un rêve. Cinq minutes plus tard, les traces laissées dans l'esprit se fragmentent. Au bout de dix minutes, le songe a quasiment disparu.

– Son souvenir part en fumée.

– Le rêve a un caractère évanescent, comme la fumée. Pour s'en souvenir, il est conseillé de rester immobile et de garder les yeux clos, en laissant lentement les images revenir à l'esprit. Les scènes oniriques nous reviennent souvent dans l'ordre inverse de leur déroulement. La scène finale apparaît en premier et la moindre bribe peut nous permettre de repêcher les séquences antérieures. On ne se souvient généralement que d'une petite partie de rêve. Il est curieux de constater que ce fragment que l'on a conservé fait partie d'une histoire longue, au scénario riche et complexe. On peut favoriser l'apparition de nouvelles images en adoptant les postures habituelles du sommeil. Une fois les souvenirs épuisés, lorsque vous tenez enfin, dans votre mémoire, cette précieuse suite, il faut la fixer dans votre « mémoire de veille ». Vous devez re-rêver mentalement le rêve, le rejouer consciemment en le visualisant. Vous pouvez aussi le retranscrire par écrit, avec au besoin des dessins, ou d'utiliser un dictaphone car l'esprit n'a de cesse que d'avoir effacé en vous la dernière trace de vos visions.

– Peut-on mesurer la durée d'un rêve ?

– Le rêve a lieu majoritairement au cours de la période de sommeil paradoxal. Ce dernier intervient quatre à cinq fois par nuit, toutes les quatre-vingt dix minutes environ. Il dure quinze à vingt minutes. Cela nous fait un potentiel d'au moins une heure de rêve par nuit. Il peut cependant s'y produire autant d'événements que pendant plusieurs heures d'éveil.

– Comment cela ?

– Le temps est élastique, c'est une donnée relative comme dirait Einstein. On perçoit le temps à travers la quantité d'événements qui s'y sont déroulés. Le rêve fait se succéder à grande vitesse des centaines d'éléments, enchevêtre de nombreux scénarios et change de thème et de direction au gré du vagabondage de notre esprit. Un songe de quelques minutes sera long à raconter et semblera durer plusieurs heures. Le rêve suit la même logique que votre esprit à l'éveil, lorsque vous laissez vivre vos pensées. Il se fixe sur une idée, cette dernière lui donne à penser à autre chose et ainsi de suite. Le fait d'avoir vu un poisson rouge en songe peut vous amener à penser au rouge de votre voiture et donc au besoin de la faire réparer. Imaginer le garage vous a fait penser de suite au garagiste. La moustache du garagiste fait surgir l'image de votre père qui en possède une paire semblable. C'est donc, en définitive, un poisson rouge qui vous a conduit à rêver de votre père. La logique des enchaînements n'existe que dans l'esprit du dormeur et des connections établies au fil du temps dans son esprit.

– Pourquoi rêver si cela n'a aucun sens ?

– Il y a deux écoles : Les *Scientifiques* et les *Psychologues*. Certains *Scientifiques* pensent que le rêve permet de protéger l'organisme en retardant l'éveil, ce qui contribue à régénérer l'énergie. D'autres, comme Francis Crick, prix Nobel de génétique, pensent que le rêve est une fonction cérébrale destinée à réorganiser les milliers d'informations stockées dans la journée afin qu'elles occupent moins de place et ne créent pas une confusion ingérable. Les *Psychologues* ont une vision différente. Freud a mis en lumière le rêve comme un témoin du passé et non comme un messenger de l'avenir. Le rêve, pour Freud, est centré sur l'individu et parle de lui-même. Il s'agit de l'accomplissement d'un désir inconscient, souvent d'ordre sexuel. Il est donc sujet à interprétation et peut servir de base à un travail psychanalytique. Pour Jung, le rêve peut être lu clairement. Rêver que vous ratez un examen peut simplement

vous informer que vous êtes préoccupé par un échec... Rêver permettrait d'assurer l'équilibre entre conscience et inconscient en avertissant le dormeur s'il adopte une attitude inadaptée, source de souffrance et de déséquilibre. Le rêve n'est donc plus seulement un outil thérapeutique, mais il est lui-même thérapie.

– Ces théories reconnaissent une utilité au rêve. Pourquoi notre esprit met-il une telle énergie à en effacer le souvenir ?

– Je n'en connais pas la vraie raison. Pour certains *Scientifiques*, il paraît logique de penser qu'il n'y ait aucune raison d'encombrer l'esprit avec le souvenir d'un acte qui vise justement à l'alléger. Pour certains *Psychologues*, dont Freud, l'échec du rappel des rêves serait attribuable au refoulement. Il protégerait le rêveur de la prise de conscience du contenu du rêve, menaçant pour son équilibre psychologique. Enfin, certains considèrent les songes comme une suite d'élucubrations nocturnes sans objet ni utilité.

– Laquelle de ces hypothèses emporte votre adhésion ?

– Aucune n'a pu être prouvée scientifiquement. Je préfère me rallier aux thèses d'Hervey de Saint Denys, chercheur visionnaire de la fin du siècle dernier, qui a donné une définition du rêve qui, à mes yeux, surpasse toutes les autres : *Le rêve est la représentation aux yeux de notre esprit des objets qui occupent nos pensées*. En clair, les songes sont une mise en scène de nos préoccupations. Comme au théâtre, la mise en scène peut être plus ou moins travaillée. Ce que nous voyons en rêve peut donc évoquer simplement ce que nous pensons ou le faire de manière symbolique. Facile d'imaginer que cette théâtralisation de nos sentiments régule notre stress et notre comportement social. Elle peut être une thérapie en elle-même, comme receler les indices d'une thérapie à suivre.

– Cette théorie a le mérite d'être simple.

– Vincent, je constate que, comme à mon habitude, j'ai été trop bavard... Je vais devoir vous quitter. Dommage.

– Vous m'avez mis l'eau à la bouche, Pierre. Je poursuis de modestes recherches sur le rêve et je serai ravi de vous revoir.

Ce type partage ma passion ! Je reste de longues minutes, haletant, seul dans le petit salon, à revivre notre conversation. Cette rencontre devrait me permettre de progresser.

Je suis fatigué de poursuivre en rêve l'homme qui m'a privé de la vue. J'ai besoin d'armes pour le traquer et Pierre, fort de ses connaissances, pourrait m'aider à en fabriquer.

## Chapitre 9

Je ne vais pas bien, ce matin.

J'ai mal au cœur et aux yeux. Je m'attendais à passer une bonne nuit après cette soirée et j'ai mal dormi. La conversation d'hier soir avec Pierre m'a retourné l'esprit. Je suis debout depuis six heures du matin à écouter la télévision et mon feuilleton favori ne parvient pas à me détendre. Le héros passe son temps à faire je ne sais quoi sans parler et je ne n'arrive pas à suivre le fil de l'histoire. J'ai envie de prendre mon poste et de le balancer.

Je suis inutile. Une potiche a plus d'intérêt que moi, elle décore. Je ne suis même pas regardable, mal rasé dans ma robe de chambre mitée. Heureusement, mon infirmité me protège de mon image. Personne ne vient me voir aujourd'hui, c'est une bonne raison pour me négliger.

Il y avait une information étonnante au journal de six heures : Paolo Scotti est tombé, sans raison, apparente dans un profond coma. Il a été conduit en urgence à la Pitié-Salpêtrière. Paolo était une figure, un géant de l'industrie. Il comptait parmi mes clients privilégiés. Il ne voulait avoir affaire qu'à moi et venait toujours entouré de ses gorilles. Ses gardes du corps tapaient le carton à quelques mètres de nous lorsque je le coiffais. Je ne sais pas de quoi il se protégeait, mais je sais qu'il était menacé. Je suivais comme tout le monde sa vie à travers la presse people. J'ai vu des photos de lui au bras de tout ce que la planète compte de belles filles. Tout y passait : actrices, top-models, call-girls. Comme Sinatra, c'était un tombeur né et il était suspecté d'appartenir à Cosa Nostra, la mafia italienne. Il avait ce drôle de tatouage en haut de la nuque sous les cheveux, une pieuvre, dont il m'avait demandé de ne jamais parler. Il prétendait que c'était un porte-bonheur. Les tatouages



sont souvent signe d'appartenance aux sectes ou à la pègre. Paolo a été découvert ce matin dans son lit, seul dans sa villa de trente-cinq pièces. La richesse est une maladie qui isole. L'examen de son corps endormi n'a donné aucune cause naturelle à son coma. C'est peut-être la nouvelle la plus incroyable, jamais je n'aurais cru le voir terminer sa carrière en pyjama. Il emportera sans doute ses secrets avec lui. Pour l'heure, mon feuilleton télévisé s'éternise. Les scénaristes devaient avoir la gueule de bois le jour où ils ont pondu cet épisode. Le mari éconduit découvre que sa femme le trompe avec son beau-père, lui-même amoureux de son gendre ! Le tout avec des prénoms américains que je ne donnerais même pas à mon chien.

Il y a du bruit dans l'appartement d'à-côté. Je me sens moins seul depuis l'emménagement de Zoé. Les cris et les rires d'une jeune fille valent mieux que le silence glacial du fantôme d'une vieille dame. J'éteins la télévision pour écouter. Il n'y a rien de mal à ça. C'est de la télé réalité gratuite. C'est très vivant ce matin. La porte d'entrée est ouverte. Zoé et sa mère se disputent. Je me lève pour en profiter. Madame Portos tente d'empêcher Zoé de sortir, mais la petite ne se laisse pas faire. Quel caractère ! Heureusement que je ne suis pas chargé de son éducation. Soudain, on n'entend plus rien. Je m'approche de la porte pour y coller mon oreille.

Silence.

Poussé par la curiosité, j'entrouvre doucement le battant qui tourne sur ses gonds dans un léger grincement.

– Ce n'est pas bien d'écouter aux portes ! dit une voix sur le seuil.

– Zoé ! Que fais-tu devant chez moi ?

– J'attendais que tu viennes m'ouvrir. Je me suis disputée avec ma vieille.

– En voilà une manière de parler de ta mère ! Pourquoi venir chez moi ? Je ne suis pas ton père et je n'ai rien à faire de toi !

– Je suis bien avec toi. S'il te plaît, laisse-moi entrer.

Elle se coule à l'intérieur avant que j'aie pu en dire davantage. Je suis tiraillé entre mon rôle d'éducateur, qui impose que je la renvoie chez elle, et l'envie de tromper ma solitude et ma déprime. J'opte lâchement pour la deuxième solution en me promettant de ne pas la garder trop longtemps. Je retourne au salon en caressant ma robe de chambre. Si cette fille prend

l'habitude de s'installer chez moi, il va falloir que je fasse quelques efforts de présentation. Je me sens plus sale qu'un chien errant. Zoé ouvre les volets du salon puis se dirige vers la cuisine. J'entends de l'eau couler. Une odeur de pain grillé monte dans l'air.

– Que fais-tu, Zoé ?

– Je prépare le café et je donne à boire à tes plantes. Elles sont comme toi : toutes rabougries.

– Je te préviens Zoé, si tu es venue ici pour échapper aux disputes, il va falloir te montrer polie !

– Je disais ça pour rire ! Au fait, tu as fait de beaux rêves ?

– J'ai très mal dormi comme tu peux le voir sur ma figure mais j'ai fait un curieux rêve. J'étais sur la plage, assis à côté de mon père et nous regardions la mer. Mon père m'a dit qu'il voulait aller faire du bateau, puis, il a disparu. Impossible de le retrouver. Je courais de long en large sur la plage, angoissé.

– C'est un rêve moins agréable que celui que tu avais dû faire l'autre jour quand nous nous sommes rencontrés au square. Je suppose que ton père est en vacances à la mer ?

– Oui.

– Ce rêve te prévient qu'il va lui arriver quelque chose.

– Comment sais-tu cela ?

– Je t'ai dit que j'étais douée pour les rêves. Tu ne m'as pas écoutée. J'ai déjà fait ce genre de songe. Tu devrais prendre des nouvelles de ton papa aujourd'hui et lui dire de faire attention... s'il est encore temps.

– Tu essayes de te rendre intéressante.

– Crois ce que tu veux, on verra. C'est amusant, j'ai rêvé moi aussi que j'étais sur la plage. J'avais envie de soleil. J'ai choisi d'aller à Saint-Tropez, c'est chic.

– Choisi ? Tu veux me faire croire que tu peux programmer tes rêves ? Qu'est-ce donc que ces sornettes ?

– Je tiens cette technique de mon père. Il m'a appris à les programmer. Il suffit de s'isoler dans la journée, de se concentrer et de formuler le rêve que l'on souhaite faire. Il faut une phrase courte et positive. Par exemple : « *cette nuit, je veux voler en rêve.* » Mon père disait aussi qu'il faut se plonger au maximum dans le sujet du rêve souhaité : livres, photos, etc. Enfin, avant de se coucher, il faut prendre soin de se détendre et répéter la phrase dans sa tête.

– Combien de temps faut-il pour avoir des résultats avec cette méthode ?

– Tout dépend si tu es un bon ou un mauvais rêveur. Si tu as le courage de suivre cet exercice de toutes tes forces, ça peut être rapide. Je te propose un jeu : choisissons un rêve et le premier qui parvient à le faire gagne.

– Chiche ! Je propose de suivre ton idée : « *je veux voler en rêve* ».

– C'est un songe facile à faire, je pense que c'est un bon début. Ensuite, il faudra que tu passes à la deuxième phase : être actif en rêve. Je suis certaine que tu es prisonnier de ton rôle. Tu ne te poses pas de questions, même lorsque l'histoire est idiote. Ton esprit peut te faire avaler n'importe quoi. Tu ne te rends jamais compte que tu es en train de rêver. Tu n'es pas libre de faire ce que tu veux. Tu ne sais pas transformer un rêve triste en rêve gai.

– Zoé, personne ne peut faire ce que tu dis. On subit ses rêves.

– Continue à le croire ! Bon, je te quitte, ma mère va s'inquiéter. N'oublie pas d'appeler ton père.

– Reste, Zoé ! Ce que tu dis est vrai ?

– Au revoir, Vincent. Tu oublies que tu n'as rien à faire de moi.

– Je disais ça pour ton bien, Zoé. Tu n'as rien à faire à ton âge chez un vieil homme dépressif. J'aime te voir, je suis si souvent seul.

– La prochaine fois tu penseras à être aimable dès le début, ce sera plus agréable. Bisous.

Je suis content d'avoir vu Zoé.

Elle m'a dit des choses folles mais elle est partie au moment le plus intéressant. Fichue gamine et fichu caractère ! Pourquoi est-elle entrée dans ma vie ? Il y a d'autres personnes dans l'immeuble, il fallait que ça tombe sur moi. Je lui en veux de m'attirer autant. Il y a quelque chose de trouble en elle. Si nous étions au Moyen-âge, je l'accuserais de magie noire. Elle m'a ensorcelé !

Je n'ai pas dit le plus beau : j'ai appelé mon père tout à l'heure. Il a fait du catamaran avec des amis et il est tombé à l'eau. Il est resté quelques minutes coincé sous la coque. Plus de peur que de mal mais il a sérieusement bu la tasse.

J'ai peur de ce que cette fille va me faire découvrir mais je suis pieds et poings liés : elle me tient par l'unique passion qui m'habite encore.

Déjà une semaine que je me concentre pour faire ce fichu rêve.

On dirait dit un gamin qui tente de sauter dans son slip à pieds joints.

C'est beaucoup plus difficile que je ne le pensais. Zoé m'a dit y être parvenue le deuxième jour. Comment le vérifier ?

Je passe mes journées à répéter la même phrase jusqu'à m'abrutir. Marge m'a même surpris, l'autre jour. Elle était derrière la porte des toilettes et m'a entendu trois fois de suite dire que je voulais voler en rêve.

Je suis ridicule.

Totalement ridicule.

## Chapitre 10

C'est arrivé !

Je n'en crois pas mes yeux... ou mon esprit ! J'ai très clairement rêvé que je volais. Il n'y a pas de doute possible ! J'étais sur le toit de l'hôpital de Strasbourg. Je me suis avancé jusqu'à avoir le bout des pieds dans le vide et j'ai sauté. Je flottais dans l'air au lieu de tomber comme une pierre. J'étais nuage parmi les nuages, avançant lentement au dessus de la ville, grisé de liberté.

Zoé ne va pas en revenir.

Pourquoi Marge n'est-elle pas encore là ?

Je tourne en rond comme un poisson dans son bocal, comme un cosmonaute dans une centrifugeuse.

Marge est en retard.

Je marche nerveusement de long en large dans mon appartement. Je déteste les imprévus. Plus ma vie se vide, moins je supporte ce qui vient la perturber. Je suis comme les personnes âgées, les habitudes me rassurent. Les rituels sont un moyen de conserver un sens à l'existence. Pourquoi personne ne vient-il me voir ? Voilà deux jours que je n'ai vu âme qui vive. Même Zoé ne me fait plus grâce de ses rencontres. Je me suis levé, habillé et rasé pour personne. Je suis assis seul au milieu de mon salon comme la belle endormie attendant son prince charmant. L'odeur lourde de la pluie chaude me parvient par la fenêtre entrouverte.

La porte d'entrée grince doucement.

Je ne ferme plus à clef depuis que je suis tombé par terre. Je préfère prendre le risque de me trouver nez à nez avec un voleur que d'empêcher les secours de pénétrer chez moi. Quelqu'un entre dans le salon et s'arrête près de moi sans mot dire. Ce n'est pas Marge, l'odeur de son parfum l'aurait précédée. Je perçois une odeur de fruits. Ce n'est pas non plus

un cambrioleur. Ils ne se lavent pas les cheveux avec du shampoing aux fraises.

– Zoé ?

– Je me suis encore disputée avec ma mère.

– Viens t'asseoir près de moi. Qu'as-tu fait ces derniers jours ? Tu n'es pas venue me voir.

– Je suis obligée de venir te voir ? Tu n'as pas été gentil la dernière fois.

– Je ne te reproche rien. Au fait, j'ai oublié de te dire : j'ai enfin rêvé que je volais !

– Alors tu es moins bête qu'avant. Il va falloir que je te trouve un nouvel exercice. Tu as été vite. J'ai rêvé de toi cette nuit. Tu poursuivais un homme sans arriver à le rattraper.

– Comment était cet homme ?

– Je ne l'ai vu que de dos. Il portait un grand imperméable et des bottes de cuir

Je me lève d'un bond.

– Zoé, tu te fous de ma gueule ? Tu parles du rêve qui me hante ! Tu parles de l'homme qui m'a rendu aveugle ! Comment sais-tu toutes ces choses sur les rêves et sur moi en particulier ? Tu m'espionnes ? Tu veux me rendre fou ?

– J'ai fait ce rêve, c'est tout. Ce n'est quand même pas ma faute ! Je pensais que tu aimerais que je t'en parle. Ne te fâche pas !

– Excuse-moi, j'ai été un peu vif. C'est un défaut que je traîne depuis longtemps. Tu ne peux pas imaginer à quel point faire ce songe est important pour moi. Chaque fois que je discute avec toi, tu fais voler en éclat les efforts que je fais avec mon psy pour m'ancrer dans la réalité. Tu es sorcière à tes heures perdues, non ?

La porte d'entrée s'ouvre, poussée par Marge les bras chargés de paquets.

– Quelle sauce ! Je me suis laissée surprendre par l'averse. J'espère n'avoir rien abîmé de mes courses au supermarché ! Elle s'engouffre dans la cuisine sans nous prêter attention et déballe ses sachets dans un bruit de placards claqués.

– Marge, viens au salon, que je te présente Zoé, ma nouvelle voisine.

– Ah, tu n'étais pas seul ? Désolée. Enchantée, Zoé. Tu n'as pas peur de venir voir ce vieux monsieur ennuyeux ?

– Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, elle a l’air de m’apprécier, dis-je. Zoé, je te présente Marge, mes yeux, mes jambes et mon cœur.

– Tu vas me faire rougir, dit Marge.

– Je vais vous laisser, dit Zoé, vous devez avoir un tas de choses à faire ensemble.

– Tu serais déçue de savoir ce que nous faisons, Zoé, dit Marge. Nous n’avons plus ton âge.

– Marge et moi discutons de tout, de rien et quelquefois des rêves, dis-je. Il faudrait que tu assistes à l’une de nos réunions un jour, comme élève ou comme professeur si je cerne bien ton niveau.

– Je n’ai rien préparé aujourd’hui, je n’ai pas eu le temps, dit Marge.

– Tant mieux, je sature un peu du sujet, dis-je.

– À demain, Vincent, dit Zoé. Je vais voir si ma mère est de meilleure humeur.

– À demain, Zoé... Ménage-là, une maman c’est utile. Zoé nous quitte, je passe à la cuisine avec Marge.

– Joli brin de fille, dit-elle. Tu les prends au berceau ?

– Marge, c’est la fille de la voisine !

– Tu as entendu pour Paolo Scotti ? Tu le connaissais, non ? Il était soupçonné de faire partie de la pieuvre.

– La pieuvre ? C’est curieux ce que tu me dis là. Il avait une pieuvre tatouée dans le cou.

– La pieuvre, c’est l’autre nom pour la mafia, Vincent. Il n’y a rien de bien que toi pour ne pas le savoir.

Marge retourne dans la cuisine. Elle range en sifflotant des paquets dans les armoires. Je pousse un grand cri qui la fait sursauter. Un paquet de farine claque brutalement sur le sol.

– Marge, j’ai compris.... Viens me rejoindre !

– Qu’est-ce qui te prend de crier comme ça ?

Je me lève et je pousse violemment du revers de la main une pile de magazines entassés sur la table de la salle à manger.

– Prends de quoi écrire et viens me rejoindre, Marge. J’ai besoin de ton aide.

– Je suis prête, j’ai juste la jupe couverte de farine par ta faute, mais c’est sans doute un détail face au génie qui vient de t’illuminer.

– Marge, je tiens enfin une piste ! Je t’ai déjà raconté le rêve à la suite duquel j’ai perdu la vue ? Dans ce rêve, un homme s’adressait à moi dans un langage que je ne saisisais pas. Il

m'a dit : « J'ai le visage de la pieuvre... l'organisation m'a lobotomisé ». Il voulait certainement parler de la mafia. C'est cohérent. Il m'a aussi demandé si je voulais jouir d'un argent qui sent l'horreur, si je voulais du sang des Lampa sur la conscience. Tout ce vocabulaire tourne autour du même thème : la mafia.

– Si l'homme qui avait ton visage faisait partie de la mafia, dit Marge, il connaissait peut-être Paolo Scotti.

– C'est tiré par les cheveux.

– C'est notre seule piste depuis des mois, conviens-en. Tu dois en savoir plus sur Scotti si tu veux pouvoir remonter jusqu'à ton agresseur. Tu dois aussi chercher qui sont ces Lampa.

– Attends, attends, tu me proposes de suivre la piste de Scotti, un caïd de la mafia pour retrouver un homme vu en rêve et qui pourrait bien être le fruit de mon imagination ?

– Vincent, si tu crois n'avoir fait qu'un simple rêve, si tu crois que ta maladie est génétique et inscrite dans ton patrimoine depuis ta naissance, il faut me le dire. Je dois interrompre les recherches que je fais pour toi.

– Non, Marge, non. Ok, je ferai ce que tu dis. Mais comment parler à un homme plongé dans un coma profond ?

– Il faudrait parler à quelqu'un qui le connaît.

– Attends, quand Scotti venait se faire couper au salon, il était accompagné de son garde du corps, un certain Jean Valvert. J'avais pris l'habitude de le coiffer gratis après les visites de son patron. Nous avons sympathisé, il pourra peut-être m'éclairer et m'aider à trouver l'homme que je cherche. Il est resté client du salon. Tony connaît peut-être son adresse.

– Tu vois, quand tu veux, la taupe ! Pas si myope que ça !

La femme est l'avenir de l'homme et Marge est ma bonne fée.

Le soir tombe.

Je suis seul dans le silence de mon appartement. Une maigre lumière maintient une clarté dont je ne me soucie guère. J'appuie sur une touche et le numéro de Tony se compose. Ce dernier me répond d'une voix mal assurée.

– Vincent, que puis-je faire pour toi à cette heure de la nuit ?

– Je cherche le sommeil sans le trouver. Je sais que tu ne me diras pas où il est. A cette heure, tu ne dors certainement pas non plus. Je souhaiterais savoir si Jean Valvert est encore ton client.



– Quelle drôle de question, Vincent. Je parlais justement de lui il y a quelques minutes.

J’entends comme un bruit de voix étouffée derrière Tony, comme une longue plainte. Ce son me met mal à l’aise.

– Tu n’es pas seul, Tony, je te dérange peut-être.

– Nullement, Vincent. Pourquoi t’intéresses-tu à Jean Valvert ? Que cherches-tu à savoir ?

– C’est sans importance. C’est personnel. S’il est encore client du salon il te sera peut-être possible de me donner son adresse.

– Il était une époque où rien de ce qui t’était personnel ne m’était inconnu. Enfin, on ne refait pas le monde. Si j’ai un conseil à te donner, soigne tes fréquentations, Valvert n’a rien d’un enfant de cœur. Tu as de la chance, j’ai même son numéro de téléphone. Il m’est arrivé d’aller le couper chez lui. Attends, je vais te donner ça.

– Merci, Tony, je te revaudrai ça.

Je raccroche et appelle immédiatement Jean Valvert.

Le téléphone sonne dans le vide. C’était une bêtise de ma part de croire que j’allais rentrer en contact avec lui à mon premier appel, qui plus est à cette heure de la nuit, je devrais taire mon impatience jusqu’à demain. Je me ronge nerveusement les doigts.

Soudain, le miracle se produit, une voix pâteuse me répond.

– Bonsoir, Jean. Vincent Boulogne, le coiffeur, à l’appareil, dis-je. Excuse-moi de t’appeler si tard et après tout ce temps. J’ai appris comme tout le monde l’accident de Scotti. Tu dois être tout chamboulé !

– Vincent, quelle surprise ! Tu peux garder ta compassion pour la famille de Scotti, je ne travaillais plus pour lui depuis un an. J’ai eu ma dose de ses combines et de ses magouilles. Et toi, que deviens-tu ? J’ai su, comme tout le monde aussi, que tu avais eu des ennuis de santé. Tony me donne encore des nouvelles de toi. Que puis-je faire pour toi ?

– J’ai des questions à te poser sur Scotti.

– Il n’est pas bon de poser des questions sur lui et je ne pense pas qu’il soit dans mon intérêt d’y répondre, surtout au téléphone. Il t’est arrivé des misères à cause de lui ?

– Il se pourrait bien.

– On pourrait se voir demain vers midi au Bar de la Butte en bas de l’avenue qui monte à Montmartre, à l’angle du boulevard

de Clichy et de la rue Houdon. J'y ai ma table réservée, avec vue sur le Sacré-Cœur.

– Je ne pourrai pas profiter du panorama.

– Oh, c'est vrai, excuse-moi, je ne pensais plus à ta maladie, tu veux que je vienne te chercher ?

– C'est gentil, Jean, je vais essayer de me débrouiller seul.

– Comme tu veux, alors à demain. Attention toutefois, Vincent, à trop remuer la vase, on trouble sa vue.

– Je ne crains rien de ce côté là, Jean. À demain.

La nuit s'étire et il me semble que les heures ralentissent à mesure que j'aimerais les accélérer.

Demain est une promesse.

## Chapitre 11

Je marche dans la rue, le soleil réchauffe mon visage. Zoé tient fermement ma main et m'entraîne d'un pas vif. Je lui ai demandé de m'accompagner ce midi. Elle est mon radar. Les voitures me frôlent comme des projectiles. Nous ne sommes pas seuls à battre le pavé, le beau temps pousse les badauds à baguenauder. J'essaye de me les représenter et je colle au train de Zoé qui s'amuse à slalomer. Nous arrivons à Pigalle. A midi, le quartier du sexe et des paillettes accueille ses premiers clients en quête d'amour et de luxure. Zoé s'arrête pour se repérer. Elle m'entraîne d'un pas décidé. Je résiste à la tentation de tendre le bras devant moi, par sécurité. J'anticipe les bordures et les déclivités du trottoir. Je dois lui faire confiance. Le Bar de la Butte nous accueille sur un air d'accordéon. L'ambiance reste fidèle à mes souvenirs : celle d'un endroit désuet, hors du temps, qui tend ses banquettes de velours rouge aux fesses des nostalgiques et des titis parisiens. Le personnel fourbit ses armes pour faire face au coup de feu de la mi-journée. Les portes battantes claquent, les couteaux et les verres s'entrechoquent, les serveurs glissent rapidement dans la salle en se hélant. Zoé s'arrête net et je lui rentre dedans. Nous parvenons à la table de Jean. Je m'assois face à lui, il me salue de sa voix rocailleuse. Je me souviens à quel point j'aimais l'entendre parler lorsqu'il venait au salon. J'ai toujours admiré son élégance et sa prestance. Il accordait, tout comme moi, une importance extrême à ses vêtements. J'adorais détailler la coupe de ses costumes et des ses chemises, l'association de couleur de ses cravates extravagantes. – Comment vont tes yeux, Vincent ?

– Mes oreilles vont bien, Dieu merci. C'est tout ce qui m'importe aujourd'hui. Jean, je te présente Zoé, mon accompagnatrice et mon amie. Zoé, merci de nous laisser discuter, va te promener dans le quartier et trouve-toi un restaurant de ton âge. Tu peux revenir d'ici deux heures.

– C'est une jolie fille que tu promènes là.

– C'est elle qui me promène. Que deviens-tu depuis tout ce temps ?

– Scotti était un salaud, mais il filait du blé. Je suis à l'abri pour un moment. Je m'occupe de ma vieille mère et de mon potager. Je les ai beaucoup négligés. Mes poireaux me changent de toutes ces salades.

– Tu avais l'air d'apprécier Scotti.

– Je rongerais mon frein.

Un serveur s'approche.

– Ces messieurs ont choisi ?

– Deux plats du jour et un Château de Goëlane rouge, dit Jean. Il referme la carte.

Nous déterrions de vieilles anecdotes.

Jean est incroyable. Il se souvient de tout au salon. Il me rappelle le jour où un oligarque russe avait débarqué avec ses gardes du corps et tenté de se faire couper les cheveux avant Scotti, jetant une liasse de billets sur le comptoir. Jean et ses hommes avaient sorti leurs armes et il s'en est fallu de peu que le salon ne se transforme en champ de tir. J'avais dû m'interposer dans un mauvais anglais et expliquer au potentat qu'il existait en France des valeurs d'éducation que l'argent ne pouvait acheter. Le russe avait ri et tenu à sabrer le champagne avec Scotti.

– Ce dernier avait quand même exigé le nom du malotru au cas où il aurait croisé à nouveau son chemin, dit Jean en riant.

Nous évoquons aussi les belles femmes de *Vincent Coiffure* et je mesure à nouveau la chance que j'avais de travailler dans le milieu du luxe, du raffinement et de la beauté. Valvert, lui, avait fini par connaître toutes les dames du salon, des coiffeuses aux top-modèles, des stars aux call-girls qui gravitaient autour des hommes politiques ou des footballeurs. Avec combien d'entre elles avait-il couché, bel homme comme il était ? Jean parle de Sonia, mon amour transi. Je la revois me sourire en cachette et planter ses yeux dans les miens jusqu'à me rendre fou. Serait-elle devenue ma femme si je n'étais pas devenu aveugle ? Aurions-nous eu des enfants ? À quoi bon s'en soucier, elle

serait encore à mes côtés si elle m'aimait vraiment. Elle admirait le conquérant, pas l'homme blessé. Je regrette simplement le temps où j'avais des yeux pour la voir, elle reste ma plus belle vision.

Je sens venir mon plat avant qu'il ne touche la table. Rognons sauce madère. En dégustant, je laisse échapper un cri de bonheur.

– C'est une bonne adresse ici, dit Jean, je t'avais prévenu. Et encore, tu n'as pas goûté l'os à moelle, c'est une tuerie. Mon médecin ne me le permet plus, une histoire de cholestérol ou une connerie du genre. Ces gars-là sont prêts à tout pour justifier leurs honoraires. Je me demande pourquoi j'ai perdu mon temps avec Scotti, le vrai crime organisé, ce sont les docteurs.

– Ne m'en parle pas, mon toubib m'a diagnostiqué une rétinopathie.

– Et tu n'en as pas ?

– Pas le moins du monde. J'ai perdu la vue suite à un *Accident*. Enfin, ce n'était pas vraiment un accident. C'était plutôt un rêve, tu comprends ? Mais je... Je ne dois pas te sembler très clair.

– C'est le moins qu'on puisse dire ! Tu penses avoir perdu la vue suite à un rêve ? Il ne te manque pas aussi un morceau de cervelle ?

Je ris.

– Tout va bien, je t'assure. Mon histoire serait un peu compliquée à expliquer. Et puis ce n'est pas le sujet du jour.

– Tu voulais parler de Scotti ? Il t'a fait quelque chose ? Il valait mieux faire partie de ses amis que de ses ennemis.

– Qu'arrivait-il à ses ennemis ?

– Je n'ai pas envie de remuer tout ça, Vincent, comme je t'ai dit au téléphone. Ce ne sera pas bon pour moi d'en parler et ça ne t'avancera à rien de l'entendre. Je suis rangé des bagnoles. Je te l'ai dit : légumes et vieille maman, c'est mon nouveau credo.

– Quelle était la position de Scotti à mon égard ?

– Paolo vous avait franchement à la bonne, toi et Tony. Vous faisiez partie des gens qu'il estimait et qu'il respectait. Pour te dire, tu avais tellement la cote qu'il projetait de t'inviter dans sa propriété de Peschiera, au bord du lac de Garde. Tu es tombé malade avant qu'il ne le fasse, mais il m'en parlait souvent.

– Il voulait m'inviter en Italie à Peschiera dans sa villa ? Qui d'autre y invitait-il ?

– Vincent, ma seule chance de couler une retraite heureuse est de fermer ma gueule.

Jean appelle le serveur pour réclamer son vin.

– Tu ne peux pas tout dire, Jean, je le sens. Pourtant Scotti n'est plus en état de te nuire. A moins que l'organisation qu'il représentait ne parvienne à te faire peur. La rumeur dit qu'il appartenait à la mafia.

– Il n'y a pas de fumée sans feu, Vincent. Je te conseille de ne pas prononcer le nom de cette organisation à tort et à travers. La pieuvre a de longs tentacules.

– J'ai perdu la vue suite à un accident, comme je t'ai dit. Un homme cherchait à me tuer. Il appartenait à la pègre, j'en suis certain. Il connaissait certainement Scotti, le « milieu » est petit. Il voulait visiblement m'empêcher d'en être membre moi-même. Il disait : « je ne peux pas te laisser devenir ce que je suis ». Peut-être voulait-il précisément éviter que je puisse me rendre chez Scotti, à Peschiera.

– Dans quel but ?

– Je ne sais pas, moi. Le temps faisant son effet, Scotti aurait pu m'introduire dans son organisation. Un salaud sommeille sans doute en moi. Je n'étais préoccupé que par le succès et l'argent. Il aurait été aisé de me tenter en m'en proposant davantage. J'aurais pu fermer les yeux, comme toi.

– C'est possible. Cela s'est passé avec d'autres et se passera encore. Je ne suis pas fier de ce que j'ai fait. L'argent dont je profite n'a pas bonne odeur.

– L'homme m'a aussi demandé si je voulais avoir sur les mains le sang des Lampa. Tu connais quelqu'un qui porte ce nom ?

– Tu veux parler de Raphaëlo ?

– Qui est ce Raphaëlo ? Scotti avait des raisons de lui en vouloir ?

– Ecoute, Vincent, j'aimerais finir ce repas tranquille et quitter le sujet de la mafia. Je pensais qu'il t'était arrivé quelque chose à cause de Paolo et que mes relations auraient pu faciliter les choses, mais je sens que nous quittons mon domaine de compétence. Je ne sais pas si Scotti t'aurait introduit dans son organisation et je ne connais pas l'homme qui t'a agressé. D'ailleurs, sans vouloir te vexer, tout est un peu confus. Il est de notoriété publique que tu souffres d'une maladie des yeux et tu me dis avoir été agressé par un homme que tu soupçonnes de faire partie de la mafia et de connaître Scotti. Et comme si tout ça ne suffisait pas, tu me glisses que tout cela est arrivé en

rêve. On fait difficilement moins clair. Je croyais sincèrement pouvoir t'aider. Je ne pensais pas que nous allions parler de tes songes. Je ne suis pas psychologue. Tu en as un bon, j'espère ?

– Ce n'est pas un rêve, Jean, c'est un message, un avertissement. Tu ne comprends pas ? Cet homme avait mon visage. C'est une mise en garde contre moi-même.

– Nous allons clore ce chapitre maintenant, si tu le veux bien. Je n'ai pas envie d'être désagréable avec toi, en souvenir de notre amitié.

Le repas se poursuit dans une atmosphère tendue.

Jean refuse de revenir sur le sujet. Nous parlons de tout et de rien, de son potager, de ma santé. Nous sirotions notre café sans mot dire, bercés par les flonflons de la musique.

Soudain, je me dresse, en alerte.

Jean se lève avec moi, par réflexe. Un curieux parfum m'envahit, une odeur familière. Je ne parviens pas à trouver d'où elle provient, mes mains s'allongent et battent l'air autour de la table qui est derrière nous. Rien. Je dois avoir rêvé.

Je me rassois doucement.

– Tu m'as filé une de ces pétoches, Vincent. J'ai cru à quelque chose de grave et...

L'odeur persiste et mon nez me trompe rarement ces derniers temps. Je me dresse comme un ressort et mes mains agrippent quelqu'un prostré sur la banquette derrière nous.

Zoé.

Elle se cachait certainement pour se dérober au regard de Jean. Je ne parviens pas à cacher ma colère.

– Zoé, que fais-tu là ? Je t'avais demandé d'aller faire un tour.

– Je...je m'ennuyais. Je suis venue voir si tu avais terminé.

– Depuis combien de temps nous espionnes-tu ?

– Je n'espionnais pas, Vincent... Je n'écoutais même pas.

– Tu mens, Zoé.

– C'est toi qui m'as dit de revenir ici après avoir mangé !

– Je ne t'ai pas demandé d'écouter en cachette mes discussions avec Jean. Tu crois avoir le droit d'entrer dans ma vie comme dans mon esprit ?

Zoé éclate en sanglots, prise de court par ma mauvaise foi.

– Avant de te connaître, dis-je, je n'avais perdu que la vue. J'ai l'impression maintenant de perdre la boule.

– Je suis revenue parce que je m'ennuyais à mourir. Tu crois que c'est amusant de se promener seule dans ce quartier pourri ? dit-elle.

Jean s'est levé et se joint à la conversation.

– Holà, holà, qu'est-ce qui vous arrive vous deux ? On jurerait une dispute d'amoureux. Doucement, Vincent ! Elle n'a rien fait de mal cette petite, elle est toute mignonne. Elle t'a amené jusqu'ici, c'est sacrément sympa !

– Je n'en vau pas la peine, je sais.

Sur la route du retour, Zoé et moi ne parlons pas.

C'est ma faute. Pourquoi suis-je si désagréable avec cette fille ? Pour me protéger ?

Elle me tire vers l'avant par coups secs. Je la suis comme un chien en laisse. Elle me plante devant la porte de l'appartement avec la chaleur d'un déménageur qui pose un meuble.

– Bonne journée, Vincent.

– Zoé, écoute, je m'excuse, je...

La porte de son appartement claque.

Pas la peine de me faire un dessin, je l'ai vexée.

Je ne reçois pas de visites cet après-midi et la pluie me force à fermer la fenêtre, comme pour m'isoler davantage.

Je voudrais m'endormir pour échapper à tout ça.



## Chapitre 12

Ce soir est arrivé comme un rayon de soleil.

Marge m'emmène écouter les quatre saisons de Vivaldi au Théâtre des Champs-Élysées sous la direction de Valery Gergiev.

J'ai tenu à me raser seul pour l'occasion, ce qui m'a valu de m'ouvrir la lèvre. J'attends dans le salon, pomponné comme une mariée : j'ai ressorti, à leur grande surprise, mon complet noir, ma chemise blanche et ma cravate rose. J'ai même lissé mes cheveux comme au temps de ma splendeur. Je devrais prendre davantage soin de moi, je me sens plus réveillé, plus dynamique et plus fort. Je bénis le ciel de l'existence des femmes. Marge me donne chaque jour l'envie d'être meilleur, je devrais lui montrer plus de reconnaissance.

J'aime les concerts classiques, je m'y sens l'égal des autres, les oreilles y sont plus importantes que les yeux.

Je malaxe nerveusement le coin d'un de mes coussins. J'appuie sur le bouton poussoir de ma montre et une voix féminine me susurre l'heure. Le concert débute dans une demi-heure, que fait Marge ? Je déteste attendre, cela me renvoie à un sentiment de dépendance dégradant.

Je décide de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je souris. J'ai entendu parler de cette méthode à la radio. Il faut se forcer à sourire lorsque l'on est de mauvaise humeur, cela provoque la sécrétion de substances euphorisantes. Combien de temps faut-il tenir avant d'en ressentir les effets bénéfiques ? J'ai mal aux joues.

Une clef joue dans la serrure. Mon cœur bat comme celui d'une jeune fille. Marge débouche dans le salon comme un cheval au galop.

– Vincent, excuse-moi, je suis tombée dans un bouchon. Viens, je...

Elle éclate de rire.

– Qu'est-ce qui te fais rire, Marge ? Tu ne m'as jamais vu en costume ?

– Vincent, où as-tu déniché cette cravate Mickey ?

– Marge, c'est ma cravate rose qui...

Nous rions tous les deux. Ce rire recharge mon énergie. Evidemment ce n'est pas ma cravate rose, j'ai dû me tromper en la prenant dans l'armoire.

– Je vais aller me changer, je...

– Ne change rien, je t'aime comme ça. J'entends bien sortir avec l'homme le plus original de la soirée. Les autres seront certainement déguisés en pingouins. Je ne veux pas rater notre entrée.

Je tire de ma poche une paire de lunettes de soleil et la place devant mes yeux.

– Avec beaucoup d'imagination, dit Marge, et en faisant abstraction de ta cravate, on dirait Al Pacino. Tu es l'homme de ma vie !

Nous arrivons dans le hall de l'auditorium. Je serre fort la main de Marge. La foule me fait peur, je ne sais pas anticiper ses mouvements. Je trouve de suite un nouvel avantage à mes lunettes : je voyage incognito.

Nous prenons place sur nos strapontins. J'adore les moments qui précèdent le concert, l'orchestre s'accorde dans le grondement confus des spectateurs qui bavardent et s'installent. Marge me tient toujours la main, j'aime la sentir près de moi.

La musique s'élançe enfin, puissante et mélodieuse. Elle m'arrive par vagues d'énergie, chahutant mon esprit comme le ressac des vagues. Je laisse les musiciens emporter mon âme tout entière. Je plane au dessus de l'assemblée. Je n'ai pas peur de vivre mes émotions, je me dandine sur mon siège comme un enfant pressé. Les violons bercent mon cœur d'une langueur monotone et les percussions me frappent en pleine poitrine. Puis, tout à coup, c'est ma main qui frappe mon front. Je me rapproche de l'oreille de Marge pour lui parler sans avoir à crier. Mon nez frôle sa joue.

– Ce n'est pas le meilleur endroit pour m'embrasser, Vincent ! Et puis je ne sais pas ce que diront les gens de la différence d'âge qui...

– Chut, Marge ! J'ai oublié de te raconter mon entrevue avec Jean !

– Maintenant ? En plein troisième mouvement ? Tu n'as donc pas de cœur ?

Les fesses posées sur un rondin de moleskine, le corps en déséquilibre perché sur un tabouret de bar, je savoure un Chivas accoudé au bar du théâtre. L'endroit est désert.

Je n'ai pas pu attendre l'entracte.

Marge sirote un Pisang Orange, énervée.

– Scotti faisait bien partie de la mafia, Marge ! Jean Valvert me l'a avoué à demi mots. J'ai appris que Paolo envisageait de m'inviter chez lui avant l'*Accident* dans sa villa italienne avec Tony. L'homme de mon rêve voulait certainement m'empêcher d'y aller en me rendant infirme. En y allant, j'aurais pu devenir un caïd. Le reste tient debout. J'aurais joui d'un argent qui sent l'horreur et eu du sang sur les mains. Celui des Lampa par exemple. Jean Valvert en connaît un, d'ailleurs : il s'appelle Raphaëlo !

– Ces révélations fracassantes n'auraient pas pu attendre la fin de la représentation ? Le billet coûte la peau des fesses et...

– Marge, tu me connais assez pour savoir que rien n'est plus important pour moi.

– Excuse-moi, je suis une vieille égoïste. Tu as pensé à rechercher Raphaëlo sur Internet, la taupe ?

– Non, je...

– Attends, on va être fixé.

Marge pianote sur son portable puis le range nerveusement dans sa poche.

– Je ne me ferai jamais à ces engins. Le vendeur m'a bien eu. Je voulais un simple téléphone, il m'a vendu un ordinateur. Il n'y a guère que le café que ce machin ne fasse pas ! Je croyais pourtant avoir retenu comment chercher un numéro. Attends, je vais appeler Rosy, elle va faire la recherche pour moi dans le bottin. C'est un peu old school, mais efficace.

Le téléphone de Marge sonne un quart d'heure plus tard, alors que le concert bat son plein, afin qu'une certaine Rosy, chère Rosy, lui donne le numéro de téléphone d'un dénommé Raphaëlo Lampa. Marge raccroche sous les réprimandes de l'assistance.

– Vos gueules les mouettes ! dit-elle d'une voix forte. Vous n'avez jamais aidé un ami ?

Elle se rassoit dans un grand silence.

– Vincent, tu connaîtras bientôt la personne dont tu as failli avoir le sang sur les mains en devenant un caïd de la mafia ! Je n'échangerai évidemment ce secret que contre une nuit d'amour.

Marge incarne la providence.

Je l'embrasse.

Pour la nuit d'amour, par contre, elle repassera.

## Chapitre 13

Je suis seul dans mon appartement.

La pluie frappe au carreau comme pour demander le droit d'asile. La nuit tombante et la grisaille du ciel plongent l'appartement dans l'obscurité. Je m'en fiche, la pénombre rapproche le monde extérieur de celui où je vis. La nuit, tous les chats sont gris et les hommes malvoyants.

Je compose en tremblant le numéro d'un certain Raphaëlo Lampa. Que vais-je découvrir ? Il me vient l'envie d'abandonner, de me ranger aux thèses des médecins, de gober la fable de la maladie génétique.

Une voix douce et féminine décroche le combiné :

– Salons de coiffure Raphaël, bonjour ?

– Bonjour, je souhaiterais parler à Raphaëlo Lampa, s'il vous plaît.

– Monsieur Raphaël est en déplacement aujourd'hui, puis-je prendre un message ?

Je raccroche avec brutalité et l'étendue de ma bêtise me stupéfie.

Raphaëlo Lampa n'est autre que Raphaël, l'autre coiffeur du tout Paris, l'un de mes principaux rivaux. Je le déteste cordialement. Il s'est dressé plusieurs fois en travers de mon chemin. Il était l'un de nos fournisseurs de colorants lorsque Tony et moi tenions notre petit salon rue Barbette. Une année, il a multiplié par deux le prix de ses produits. Sans l'arrivée providentielle d'un nouveau fournisseur, nous aurions mis la clef sous la porte. Il s'est également porté acquéreur de mon hôtel particulier des Champs. Sa puissance financière et son entregent ont failli faire capoter mon dossier. Je l'ai emporté d'une courte tête, mais sa rancune m'a longtemps poursuivi. Tony et moi avons même appris récemment qu'il essayait de nous discréditer aux yeux de nos clients en lançant contre nous

toutes sortes de rumeurs mêlant incompétence et malversations financières. Tony, pourtant si prompt à défendre ses intérêts, s'était montré étonnement conciliant avec lui. Il prétendait que Raphaël était un homme dangereux et protégé, que ces accusations ne nous porteraient pas préjudice. Quelques années plus tôt, il serait parti comme une balle, la fleur au fusil et ne serait sorti du salon de Raphaël qu'après y avoir tout fracassé ! Le temps consume les ardeurs.

Je tiens quand même une partie de ma réponse : si j'avais fait partie de la mafia, il est logique de penser que j'aurais été tenté d'user de mes influences pour régler son compte à Raphaëlo Lampa. De là à avoir son sang sur les mains, il y a quand même un pas !

Une petite main gratte à ma porte.

C'est presque un frôlement, mais mon oreille en a entendu d'autres. Je glisse jusqu'au palier et je me colle au battant. J'entends comme une voix étouffée, un sanglot. J'ouvre doucement la porte et la plainte s'intensifie, Zoé pleure doucement, comme épuisée, assise sur le seuil.

– Zoé ? Que fais-tu là ?

– Je me suis disputée avec mère...

– On dirait qu'elle a réussi à percer ton armure, cette fois. Tu veux entrer ?

– Je veux bien, je ne te dérangerai pas.

Nous prenons place dans le salon. Je m'allonge sur le divan.

Quels mots trouver pour la rendre heureuse ? Un vieil homme torturé, infirme et dépressif peut-il délivrer les mots qui soignent ? Et puis, je l'ai tellement engueulée la dernière fois.

Je romps le silence le premier.

– On est toujours seul face à ses problèmes, Zoé. Tu sais ce que je fais quand rien ne va ?

– Tu bois ?

Je ris.

– Je bois quelquefois, mais le plus souvent je m'allonge pour penser...

– Boire ou dormir c'est toujours s'échapper.

– Zoé, je ne pourrai t'être d'aucun réconfort si tu refuses de m'écouter.

– Que pourrais-tu m'apprendre ?

– Tu as raison, mes avis ne valent rien. Pourquoi venir pleurer à ma porte ?

- Ma vieille et moi nous sommes disputées à propos de l'école. J'ai séché des cours et elle a été convoquée par la directrice. Cette conne a menacé de me mettre dehors si je continue.
- Il y a des règles dans toutes les sociétés. Ne pas aller en cours est aussi une manière de s'échapper, voilà qui nous rapproche.
- Je suis fatiguée, Vincent. Je m'épuise à grandir.
- Si la vieillesse est un naufrage, l'adolescence est une tempête. Il faut la traverser sans trop endommager le bateau. Tout ce que j'ai pu dire ou faire à cette époque m'est étranger aujourd'hui, je voulais tout l'inverse de ce que je suis devenu. N'aie pas peur de ce que tu ressens. La jeunesse a besoin de détruire pour mieux se construire. Il faut rejeter les règles, les normes et les idées reçues pour s'habituer à les suivre.
- Je veux vivre avec toi, Vincent. Tu ne me juges pas.
- Je suis à la fin de la route sur laquelle tu commences à marcher. Tu as moins besoin de la sagesse d'un vieil homme que de l'insouciance de la jeunesse. Et puis tu l'as vu, je peux être au moins aussi désagréable que ta mère
- Laisse-moi au moins dormir chez toi ce soir. J'ai tellement besoin d'un papa.
- Arrange-toi avec ta mère.

Vêtue d'un slip et d'un débardeur, comme elle vient de me l'avouer, Zoé tire de l'armoire une vieille housse de plastique. Elle en sort une couette qui sent la poussière. Voilà une heure qu'elle fait le ménage dans la chambre d'ami.

- Tu sais où je peux trouver des draps ? dit-elle.
  - Essaie l'armoire du couloir, tu y trouveras aussi des oreillers.
  - On dirait que tu n'as pas reçu d'amis depuis longtemps.
  - Il y a longtemps que je n'ai plus d'amis, ma chère.
- Je ne souhaitais pas que Zoé dorme chez moi, mais je m'en réjouis à présent. Sa présence amène je ne sais quoi de futile, d'insouciant et de gai. Je me sens moins nerveux que les autres soirs, je ne devrais pas avoir de problèmes à m'endormir.
- C'est toi qui fais à manger ce soir, dit Zoé.
  - Tu vas être déçue... purée et saucisses.
  - Je vais consulter ton programme télé, dit Zoé avec frénésie.
  - Dis donc, c'est la fête quand tu ne dors pas chez ta mère !
  - C'est la première fois que ça m'arrive.
- Nous mangeons sans bruit dans la cuisine.

Je sens Zoé calme et ravie. Cette soirée marque un moment de repos dans son univers conflictuel. Je savoure sa présence, il y a des années que je n'ai pas cuisiné pour quelqu'un. Je suis presque gai.

– C'est gentil de m'avoir autorisé à rester, dit Zoé. J'espère que je ne te dérange pas.

– C'est bon pour une fois. Aucune femme n'avait franchi le seuil de cette porte la nuit depuis des lustres. Tu ne dors pas avec moi, mais ta venue ramène en moi le rêve de vieilles histoires... et le rêve est encore le seul endroit où tu ne viens pas m'embêter.

– Chiche ?

– Chiche, quoi ?

– Je viens te rejoindre dans ton rêve.

– Tu me fais marcher, Zoé. Je ne sais jamais si tu parles sérieusement.

– Parions, tu verras bien si j'y arrive.

– Tu bluffes. Tu veux impressionner mon esprit pour que je rêve de toi. Comment pourrais-je jamais savoir si tu es venue dans mon rêve ou si j'ai rêvé de toi ?

– Si je viens volontairement dans ton rêve, je saurai te le raconter.

– J'ai consulté des milliers de documents sur le rêve, je n'ai jamais entendu parler de la faculté de se projeter dans le rêve d'un autre.

– Relis tes notes sur les Aguanara du Pérou. Alors, on parie quoi ?

– Si tu réussis ce prodige, tu pourras venir dormir ici une fois tous les quinze jours. Tu vois, je suis certain de gagner.

– « Apprends à jauger ton adversaire avant de lui lancer un défi », dit-elle en souriant. C'est un conseil tiré de l'art de la guerre de Sun-Tzu. Et toc !



## Chapitre 14

Je me couche stupéfait.

Ment-elle ? A-t-elle les pouvoirs dont-elle parle ?

D'où tire-t-elle ses connaissances ? Je me documente sur le rêve une dizaine d'heures par semaine et je me sens novice devant cette adolescente. Je suis trop énervé pour dormir et c'est pourtant le seul moyen de prouver que ce qu'elle avance est vrai.

Je respire lentement en focalisant mon esprit sur des images apaisantes. Je force mentalement chacun de mes muscles à se détendre en les nommant. Quelques images apparaissent, floues et fugitives avant de se structurer et de gagner en netteté. Je savoure ce moment où mon esprit est encore assez lucide pour avoir conscience de s'endormir. Puis, l'intérêt de l'histoire que je me raconte prend le pas sur mon esprit critique et me précipite dans le sommeil.

Il y a de l'orage, je marche dehors dans la nuit.

Mes pieds battent les flaques d'eau. Des éclairs déchirent le ciel. La pluie ruisselle autour de moi sans me mouiller. Je marche vers une grande bâtisse. Des lumignons guident mes pas le long d'une allée de graviers. Un chêne centenaire me couvre de son ombre inquiétante. D'impressionnantes colonnes de marbre se dressent sur le perron de la maison. J'ai l'impression d'être épié derrière les carreaux sombres. Je marche à travers la porte d'entrée sans même songer à l'ouvrir et me trouve face à un grand escalier blanc. Je glisse le long des marches comme un fantôme. Un nouvel éclair allume le grand hall d'un coup de projecteur et le tonnerre secoue le grand vitrail du palier. Je foule une épaisse moquette pourpre. Les portes de bois sombre du premier étage se suivent en enfilade autour d'un couloir interminable. Je bifurque et

traverse un mur pour me retrouver dans une grande pièce vide. La fenêtre ouverte bat au rythme du vent et la pluie tombe lourdement sur le parquet pourri. Un homme est allongé sur un lit de fer, seul meuble de l'endroit. Il gémit doucement. Ses mains et ses pieds sont attachés au cadre par des cordes qui entaillent sa peau. Ses vêtements sont dépenaillés et du sang couvre une grande partie de sa tête et de son torse. Il tourne vers moi ses yeux gonflés et semble m'apercevoir. Je me sens complètement étranger à cette scène révoltante. Je suis là sans y être, sans sentiments ni pensée. Les jambes de l'homme sont bleues de coups. Il m'appelle d'une voix fatiguée.

– Je suis Frédéric Dark. Vous devez me sortir de là, prévenir ma famille. Je ne veux pas mourir ici.

Je disparaissais comme je suis venu. En descendant, je croise un homme déplaisant en complet veston, un marteau sanglant au poing. Je connais maintenant l'instrument qui a maltraité les jambes du locataire du premier. Deux hommes devisent dans le hall en nettoyant une arme. Je passe à travers l'un deux. J'avance vers le salon dont les portes sont fermées. La voix de plusieurs hommes me parvient en sourdine.

Soudain, le vent bouscule la fenêtre du hall et jette sur le carrelage un torrent d'eau, soufflant le grand lustre au-dessus de moi comme un gâteau d'anniversaire. Un long serpent jaune glisse le long d'un coin de mur. Je m'arrête à quelques mètres de la porte.

Zoé est devant moi, dans sa chemise de nuit rose.

– J'ai gagné, Vincent.

Elle sourit. Son sourire change l'ambiance des lieux. La pluie et le vent cessent. La lune illumine les jardins déserts.

– Zoé, que tu es belle ! Laisse-moi te regarder. C'est la première fois que je te vois avec mes yeux. Je n'avais jamais vu les tiens. Tu as raison, ils sont magnifiques.

– Il faut partir, Vincent, je n'aime pas tes rêves. Je te propose le mien, j'étais sur une plage au soleil.

Cette pensée fait surgir en moi des images de vagues, de palmiers et de vahinés. Le soleil troue la nuit et inonde la maison de lumière. Par la fenêtre, le jardin se borde d'une mer aux eaux turquoise parsemées de bateaux blancs. Zoé a l'air contente d'elle.

– Il ne faut pas rester ici, c'est sinistre. Allons nous baigner, c'est plus gai.

L'homme armé passe devant nous et entre dans le salon, renouant le fil de mon histoire.

– Un homme est séquestré dans cette maison, Zoé. Je dois passer cette porte et découvrir le responsable. Ecarte-toi.

– Tu me fais rire, Vincent. C'est un rêve, rien de plus ! Ne prends pas cette histoire au sérieux. Viens, allons faire un tour en bateau.

– Bouge, Zoé. Je dois savoir qui est dans cette pièce.

Zoé me prend par la main et me tire de côté. Elle m'entraîne vers la porte, vers le jardin qui plie maintenant sous un soleil de plomb. Un rire féroce me parvient du salon. Je dégage brusquement ma main et me précipite vers les portes closes. Zoé court derrière moi pour m'arrêter, j'entends son souffle se rapprocher.

– Ne va pas par là, Vincent, c'est peut-être dangereux.

Je pousse la porte de toutes mes forces et me trouve face à un homme vêtu d'un peignoir de satin pourpre, un épais cigare coincé entre les lèvres. Zoé, derrière moi, hurle de toutes ses forces.

– Réveille-toi, Vincent, le soleil est brûlant.

C'est la dernière chose que je vois. Une lueur jaune aveuglante gomme les contours de cette étrange histoire et je tombe à plat ventre.

J'ai la gorge sèche et la nuque endolorie.

Ma figure est à moitié collée à l'oreiller. Le soleil, déjà haut dans le ciel, inonde mon visage et mon front perle de sueur.

J'ai rêvé.

Je lève un œil qui retombe comme un store déglingué. Il y a du bruit dans la cuisine. Peut-être Marge qui range ou Zoé qui prépare le petit déjeuner. Être entouré de femmes est rassurant. Je reste allongé sans bouger, les paupières closes, fixant les dernières images de mon rêve. Je déroule le film en arrière comme le conseillait Pierre Messier. Je revois Zoé, l'orage, l'escalier. J'étais choqué et je cherchais un responsable. Je remonte très doucement le cours de l'histoire, m'appuyant sur chaque détail retrouvé. Je me revois descendre l'escalier. D'où venais-je ? Il y avait une porte à l'étage portant une plaque de cuivre. Quelque chose m'avait effrayé, mais quoi ?

Un objet lourd tombe sur le carrelage de la cuisine et je perds le fil. Un homme au visage sanglant, voilà le début ! Il m'a dit

son nom, je ne m'en souviens plus. Cela n'a pas d'importance, j'ai dû l'inventer, comme ce dernier visage aperçu en bas dans le salon, celui de Raphaëlo Lampa, hilare, le cigare vissé aux lèvres. J'ai émis hier l'hypothèse que j'aurais pu tuer Raphaëlo si j'avais été membre de la mafia et mon esprit s'est embrouillé, imaginant Raphaël en parrain épanoui, dissimulant sous son toit un homme blessé !

En tous cas, j'ai rêvé d'elle. Je n'arrive pas à y croire. Je ne l'avais pas prise au sérieux hier. Comment ai-je pu croire qu'elle ne réussirait pas ? Je me lève, enfile un caleçon et me dirige vers le salon. L'appartement est saturé de l'odeur du café. Une telle concentration dans l'air marque la signature olfactive de Zoé. Je me dirige à tâtons vers la cuisine. Je m'assois près de mon invitée.

– Bonjour Vincent, je suis désolée. Je ne me suis pas encore habillée. Je voulais te préparer du café, mais j'ai tout fait tomber. Je suis une catastrophe ambulante. Il y en a jusqu'en haut des armoires.

– Tu as de la chance que je sois aveugle.

Je mords dans ma tartine.

Comme le pêcheur silencieux devant sa ligne, je laisse venir le poisson. Zoé ne va pas tarder à se vanter, à m'éclabousser de son triomphe. Je ne vais quand même pas m'abaisser à la féliciter.

Je reprends consciencieusement mon silence...

Au bout d'un moment, pourtant, comme Tantale attiré par les fruits, je n'y tiens plus et j'interpelle Zoé.

– Je dois reconnaître que tu m'as bluffé, dis-je. Tu as apprécié ta promenade cette nuit ? Nous n'avons pas eu le temps de faire un tour en bateau. Pourquoi y tenais-tu autant ?

– De quoi parles-tu ? Tu veux de la confiture ?

– Je parle de ce rêve que je viens de faire où tu m'as rejoint. Tu as gagné ton pari !

– Je ne vois pas de quoi tu parles. Tu prends du lait dans ton thé ?

– Bon sang, Zoé, ne tourne pas autour du pot ! Tu m'emmerdes avec ta confiture et ton lait ! Tu as réussi à me rejoindre dans mon rêve, c'est bien. Tu as gagné ton pari. J'ai le droit de savoir comment tu as fait !

– Toujours aussi aimable... Je ne sais pas si ça t'intéresse, mais j'ai passé une soirée très agréable chez toi. Je ne suis pas venue te rejoindre cette nuit. Tu as pensé à notre pari

avant de t'endormir, voilà pourquoi tu as rêvé de moi. On ne peut pas se projeter dans le rêve de quelqu'un d'autre, Vincent. Je ne te pensais pas assez naïf pour y croire. Sur ce, ton thé est à ta droite et ta confiture en face. Je te souhaite une bonne journée !

Zoé quitte précipitamment l'appartement, étouffant un sanglot.

J'ai encore été trop vif, je sais.

La visite de Zoé était une poire dans le désert et j'ai tout gâché. C'est sa faute aussi. Elle dit qu'elle sait choisir ses rêves, j'y crois et j'y arrive. Elle dit qu'elle peut s'introduire dans mon rêve, je m'endors et je tombe sur elle. Qui aurait douté ?

D'accord, tout est arrivé à cause de moi. J'aurais dû me calmer et réfléchir. La voir en songe ne voulait pas forcément dire qu'elle avait réussi à me rejoindre. J'ai déjà rêvé de milliers de gens qui n'y étaient pour rien. Merde. Je suis un aspirateur à bonheur. Dès que j'en vois un grain, je l'aspire, zoup, pour être bien malheureux.

Reste une impression bizarre. Zoé avait l'air sûre d'elle lorsqu'elle affirmait pouvoir vivre le rêve d'un autre. Elle a même parlé d'une tribu du Mexique : les Lambadas ou quelque chose du style. Il faudrait que je vérifie. Elle ne m'avait encore jamais menti sur les pouvoirs des rêves. D'un autre côté, elle avait gagné son pari. Elle pouvait venir dormir ici tous les quinze jours. Je ne la vois pas renoncer à cet avantage... et dans quel but ?

## Chapitre 15

Pierre Messier est un gentleman.

Il anime une conférence intitulée « Hervey de Saint Denys, un rêveur lucide » à la faculté de médecine et m'a envoyé deux invitations. Marge voulait se joindre à moi, mais n'a finalement pas pu le faire. Elle doit prendre soin d'un autre aveugle pendant les vacances de son accompagnatrice.

Tony a bien voulu faire l'effort de venir avec moi. Je lui ai fait prendre un jour de congé, ce qui, en soi, est une révolution. Il m'accuse de rester cloîtré chez moi et de ne m'intéresser à personne, il n'a pas pu me refuser cette faveur. Avec toutes ces sorties, je vais finir par devenir sociable... je dois faire attention.

L'auditorium de la faculté de médecine est bondé. Nous prenons place au milieu d'étudiants surexcités.

Pierre Messier prend la parole dans un silence religieux.

– Je ne suis pas un professeur, je ne professe pas. Je ne suis pas docteur, je ne prêche pas de doctrine. Je ne suis pas maître, je vous veux libre, et je suis encore moins un savant car je ne sais rien. Envisagez-moi comme un conférencier, celui qui réunit en latin. Je vous engage à réagir et participer tout au long de cet exposé, à apporter votre souffle à ma voix. Hervey de Saint Denys dont il est question aujourd'hui a, au cours de ses recherches, adopté une position humble et pragmatique dont je ne souhaite pas déroger. Il apporte les premières expériences modernes sur le rêve. C'est un jeune homme comme on en rencontre au début du siècle dernier : désœuvré et probablement rentier. Il faut l'imaginer, entouré de serviteurs, vivant seul dans une demeure trop grande pour lui. Il va la remplir de sa passion pour les rêves, armé d'un solide sens de la logique et d'une étonnante faculté à se souvenir de ses songes. Epargné par les dogmes de son temps, il va avancer

plus que quiconque dans la connaissance des rêves. Ses découvertes parlent du contenu des songes, de ce que l'on y voit, de ce que l'on y ressent, de ce qu'il est possible d'y faire. Rien de directement applicable en médecine ou en psychologie. Il n'est l'auteur d'aucune théorie universellement reconnue. L'histoire n'a pas retenu son nom.

Quelqu'un lève probablement le doigt dans l'assistance.

– Monsieur, pourquoi nous parler de lui ?

– Je suis un scientifique autant qu'un homme passionné. J'ai trouvé davantage de réponses dans les écrits de Saint Denys que dans aucun autre traité. S'il ne vous fallait retenir qu'une seule phrase de lui, ce serait celle-là : *le rêve est la représentation aux yeux de notre esprit des objets qui occupent nos pensées*. La nuit, comme lorsque nous sommes éveillés, notre esprit vagabonde sans répit. Il traduit en songe ses pérégrinations. Pas surprenant donc de croiser en rêve des éléments très profonds (une angoisse d'enfant, une blessure refoulée), mais aussi très récents, voire superficiels (le boulanger vu la veille, votre voiture). L'esprit se « représente » ces objets, ces centres d'intérêt, sous la forme qu'il juge bonne : une allusion, un symbole, une parabole ou une représentation directe. Votre boulanger, pour y revenir, vous apparaîtra tel quel ou, par exemple, symbolisé par un épi de blé. Retenez bien que de nombreux détails de vos songes traduisent des pensées banales et quotidiennes sous une forme banale et quotidienne. Pas besoin dans ce cas de psychologue ou de livres sur la clé des songes. A vous, si vous souhaitez analyser votre rêve, de décrypter la préoccupation que votre esprit a choisi de mettre en scène. Votre inconscient parle en rêve autant que votre conscience. Les chercheurs du vingtième siècle nous apprennent ceci : le rêve n'est pas un message des dieux. Il est centré sur nous-mêmes et nous parle de nous.

Un autre doigt se lève. Je brûle moi-même de poser une question, mais, connaissant personnellement Pierre, je n'ose pas.

– Monsieur, si le rêve est si banal et ne parle au fond que de nos préoccupations, comment expliquer les rêves prémonitoires ?

– Je n'y vois rien de surnaturel. La nuit, votre esprit divague librement. Il analyse et combine sans les tabous et les pressions de l'éveil, libéré des interdits, ceux de la société

comme les vôtres. Cet état favorise prodigieusement la création d'idées nouvelles. Sans doute vous êtes vous parfois réveillé avec la solution à un problème qui vous semblait insoluble la veille. Votre esprit a associé durant votre sommeil, librement et sans censure, un grand nombre de paramètres pour vous fournir au réveil sa meilleure préconisation. Mais j'en reviens aux rêves prémonitoires et prends un exemple : vous passez la journée dans le midi de la France. Il fait chaud et la pluie n'est pas tombée depuis longtemps. Vous conviendrez avec moi qu'il y a une forte probabilité pour que la moindre étincelle provoque un départ de feu. Vous n'y pensez pas la journée, mais la nuit votre esprit, agile et libre, parvient rapidement à cette déduction. Cette préoccupation fait jaillir en rêve la vision d'un incendie autour de votre maison. Que cet incendie survienne effectivement le lendemain et vous croirez au rêve prémonitoire. Alors qu'il n'en est rien. Si plusieurs détails se déroulent dans la réalité exactement comme vous l'aviez vu en songe, je vous félicite : vous avez un bon esprit de synthèse et de déduction. Vous avez calculé les bonnes probabilités d'occurrence. N'oubliez pas les milliards d'autres hypothèses conçues dans vos autres rêves qui ne se sont jamais vérifiées ! La conférence progresse.

Tony fait d'énormes progrès en bâillements. Faut-il qu'il m'aime pour supporter cet exposé ! Pour ma part, je suis comme un poisson enfin plongé dans l'eau. Je bois les paroles de Pierre.

Les questions s'enchaînent à un rythme régulier, créant une complicité agréable entre l'orateur et l'auditoire.

– Je vais poser une question idiote, dit un élève : faut-il être endormi pour rêver ?

– Pas forcément, ce qui démontre que votre question a du sens. On retrouve à l'éveil, particulièrement lors de phases de relaxation des contenus oniriques proches de ceux qui sont observés durant le sommeil. Robert Desoille a mis au point la technique du R.E.D, le rêve éveillé dirigé. Le patient étendu dans une pièce sombre décrit les images qui défilent derrière ses yeux fermés. De temps à autre, son auditeur lui suggère d'en faire apparaître de nouvelles, de leur donner un décor, de les mettre en mouvement. Tout en restant éveillé, le rêveur agence les images en un véritable scénario qui semble échapper à sa volonté. Sa rêverie devient histoire, prend un sens, se charge de sentiments et se met à refléter des comportements habituels du rêveur. Reste alors au thérapeute



à analyser ces visions et les symboles qu'elles véhiculent. Toujours à propos de rêve éveillé, Enri Ney, neuropsychiatre, dit qu'il est évident que le rêve et la folie jaillissent de la même source. Les songes et la schizophrénie montrent les mêmes symptômes : hallucinations, imagerie bizarre, diminution du sens critique, intensification de l'émotion et des comportements instinctifs. Pour Saint Denys, le fou est un rêveur qui rêve tout haut.

Je lève mon doigt, sans savoir si je suis vu. Pierre, avec tact, me demande de m'exprimer en me vouvoyant.

– J'ai fait un rêve incroyablement détaillé, dis-je. Comment l'esprit peut-il inventer des choses si précises ?

– Saint Denys constate que l'esprit improvise en songe, sans efforts, des scènes d'une beauté prodigieuse, riches de milliards de détails infimes. Il confronte ses différents rêves et en déduit que les images se créent à partir d'éléments puisés dans la mémoire. Il souligne l'extrême richesse d'un songe où il visite une rue commerçante dans un paysage qu'il attribue à Bruxelles, une ville où il n'est jamais allé. Au fond d'une rue, une église bruxelloise maintes fois aperçue dans des revues. Il visite en particulier un magasin, retient le numéro, le nom de l'enseigne et les détails de l'intérieur. En visitant Bruxelles, quelques semaines plus tard, tout fébrile, il trouve bien l'église, mais rien de la rue, ni du fameux magasin. Les années passent. Il est de passage dans la ville de Francfort qu'il connaît fort bien. Il tombe en arrêt devant un magasin : celui de son rêve. Il comprend qu'il a bâti le décor de Bruxelles à l'aide d'éléments puisés dans sa mémoire. Des images qu'il n'avait pas conscience d'avoir vues, mais qui s'étaient gravées en lui avec une infinie précision. Cette réorganisation a créé le paysage idyllique, ou « rêvé », de l'histoire. Nos songes créent du nouveau avec de l'ancien, en combinant des matériaux empruntés à la mémoire. Hervey de Saint Denys invente le terme de « cliché-souvenir » pour désigner la photo que l'esprit prend à un moment donné d'un lieu, d'une personne ou d'un événement. Ce cliché, classé dans la mémoire, alimente une immense photothèque interne, inépuisable réservoir d'inspiration pour nos rêves. Anecdote amusante : comme en photo, la netteté des images que nous voyons en rêve dépend de la perfection plus ou moins grande avec laquelle le cliché souvenir s'est formé. Saint Denys se souvient d'avoir tenté de dévisager en songe une femme dont l'image restait

désespérément floue. Il s'est aperçu au réveil que le cliché-souvenir à l'origine de cette vision était celui d'une femme aperçue de loin, donc floue. A bien y réfléchir, il n'y a pas que le décor d'un rêve qui doit nous stupéfier. Les scénarios, les dialogues y sont ahurissants. En songe, on peut prêter à d'autres des opinions, des paroles et des accents très justes. Pourtant, celui qui parle en rêve se parle à lui-même, tout vient de son imagination. En songe, vous écrivez en simultané le dialogue de tous les figurants, participez à des controverses très animées et pouvez donc soutenir des points de vue contraires. La nuit, vous voilà donc paroliers, metteurs en scène, habilleurs, éclairagistes, décorateurs, que sais-je encore... et plus ouverts d'esprit que vous ne l'imaginez.

Accoudé au bar de la cafétéria de la faculté de médecine, je savoure un Perrier rondelle qui marque une pause dans l'exposé de Pierre. Tony soupire comme un pneu qui se dégonfle. Pas besoin d'être médium pour comprendre que son rêve à lui n'est pas d'assister à ce type de conférence.

– Tu crois que l'exposé va durer encore longtemps ? demande-t-il nerveusement.

– Je crois que c'est bientôt terminé. Pierre a dit qu'il gardait le meilleur pour la fin. Désolé. Je te remercie doublement de m'avoir accompagné. Tu ne t'es jamais intéressé aux rêves ? Tu passes à côté d'une partie passionnante de ta vie.

– Tu as passé presque toute la tienne sans t'en soucier. Il a vraiment fallu que...

– N'en dis pas plus, Tony. Les rêves ont pris une place importante dans ma vie, peut-être trop. Je te demande de les respecter. Avec eux je redeviens normal. Ce sont mes plus belles expériences. Hier j'étais pris dans une histoire extraordinaire : un homme était brutalisé dans un vieux manoir et implorait ton aide. Tu sais...

Je m'interromps. Tony m'écoute d'une oreille distraite. Je ne l'intéresse pas plus que la conférence qui va bientôt reprendre. Il voudrait s'enfuir, retourner travailler, prendre une bière au Queen's ou au Charleston. Nous pénétrons à nouveau dans l'amphithéâtre. Je poursuis ma phrase.

– Tu sais à qui appartenait la maison où cet homme était séquestré ? A Raphaël !

Tony ne porte pas d'avantage d'intérêt à la fin de ma phrase qu'à son commencement.

Pierre reprend le cours de ses explications.

– Hervey de Saint Denys est surtout connu comme pionnier du rêve lucide. Le rêve lucide est celui où l'on a conscience de rêver. Le cours du songe peut même être modifié par son auteur. Pour Saint Denys, l'attention et la volonté ne sont pas suspendues avec le sommeil.

Je serre le bras de Tony. Voilà ce dont me parlait Zoé : le pouvoir de contrôler et de diriger ses rêves. Il ne s'agit plus de science-fiction mais bien d'une capacité de l'esprit. Mon bras se dresse comme un ressort pour poser une question.

– Comment faire pour prendre le contrôle de ses rêves ?

– Comme pour tout travail onirique, il faudra vous armer de patience et de volonté. Répétez-vous le plus possible dans la journée « je veux être lucide cette nuit pendant mon sommeil » et faites-le une dernière fois au coucher. En parallèle, habituez dans la journée votre esprit à exercer son sens critique ; demandez-vous fréquemment si ce que vous voyez est réel, si ce que vous entendez est vrai, si vous rêvez ou non. Le rêveur est dénué de sens critique. Il prend toute histoire et toute vision, même abracadabrante, pour la réalité. Ce travail vous amènera à remarquer et dénoncer les anomalies, parfois grossières, rencontrées en songe : un animal qui parle, une voiture qui vole etc... Savoir que vous rêvez est une première étape qui vous amènera à la seconde : orienter et diriger votre rêve par la force de votre volonté. Conscient d'être partie intégrante de la mise en image des vagabondages de votre esprit, il vous suffira, avec l'expérience, de penser à quelque chose de précis pour qu'il se réalise. Saint Denys nous met en garde : penser à quelque chose en songe fait aussitôt surgir l'image qui lui correspond. A vous de faire attention à ce que vous pensez. Faire apparaître le monstre de vos cauchemars peut vous effrayer au point d'égarer votre esprit et de ne plus être maître de la situation. Vous pouvez transformer consciemment votre cauchemar en rêve et faire inconsciemment l'inverse. Saint Denys nous livre une petite ficelle : couvrir vos yeux en songe permet la concentration nécessaire à un changement de préoccupation, donc de décor. Ce geste virtuel vous permet de vous déconnecter des émotions qui découlent des visions. Un truc à retenir si vous êtes poursuivi en rêve par le Yeti, par exemple, ou votre professeur de biologie cellulaire.

L'assistance se met à rire. Je n'ai rien perdu de la parole de Pierre. Il me livre un moyen de me défendre contre l'homme qui me persécute en rêve. Pierre reprend.

– Prenez conscience de cette force prodigieuse qui sommeille en vous et réalisez que vous n'avez rien à envier à Aladin et sa lampe merveilleuse. Le génie ne vous propose plus trois vœux, mais autant que vous voulez, sans rien dépenser, sans enfreindre la loi ni la morale.

J'ai branché depuis quelques minutes mon enregistreur de poche afin de pouvoir faire profiter Marge des perspectives offertes par l'exposé de Pierre. La main de Tony, que je croyais profondément endormi, s'abat soudain sur mon bras.

– Vincent, que me racontais-tu tout à l'heure sur Raphaël ?

– Tu m'écoutais ? Rien d'intéressant. J'ai rêvé de lui, travesti en mafieux, dans une vieille maison. Il cachait un homme torturé qui implorait ton aide. Je dois avoir un sérieux compte à régler avec Raphaël pour imaginer des choses pareilles. Mais chut, laisse-moi écouter !

– Une maison avec des colonnes de marbre blanc sur le perron ? L'entrée débouche sur un escalier bordé de vieilles armures ?

– C'est ce que j'ai vu ! Pourtant je ne sais même pas où il habite, ni dans quel genre de maison.

– Comment était l'homme dont tu parles ?

– Un grand brun. Il disait s'appeler Frédéric Dark. On l'avait violemment questionné. Il ne pouvait plus tenir longtemps. Enfin, tu sais à quel point les rêves sont fantasques !

Tony se tait.

Mon esprit se raccroche au récit de Pierre.

Un étudiant doit avoir levé son doigt car Pierre demande à quelqu'un de se lever.

– J'ai vu « Inception », avec Leonardo Di Caprio, dit une fille. Le film est plausible ?

– Ah, je m'étonnais que l'on ne m'ait pas encore posé de questions à ce sujet. Je vais vous répondre très franchement : j'ai trouvé le film épatant, même si certaines choses y sont fantaisistes. Il est notamment impossible que les héros se projettent à plusieurs dans un rêve commun après s'être injecté un anesthésique.

– Leonardo possède une toupie qu'il fait sans cesse tourner. Si elle ne s'arrête pas, c'est qu'il est dans un rêve. Est-ce possible ?

– Pourquoi pas ? Les étudiants qui participent aux expériences que je mène utilisent aussi des objets très personnels auxquels ils pensent avant de s'endormir pour maximiser les chances de les voir apparaître dans leurs songes. Voir ces objets doit systématiquement les aider à se poser la bonne question pour entre en rêve lucide : « Suis-je dans un rêve ou dans la réalité ? ».

– Comment peut-on être à ce point attentif dans un rêve ?

– L'expérience vient avec la pratique. Le rêveur lucide aguerrí a le loisir d'étudier chaque détail de son rêve. Lorsque ce dernier voit pâlir et s'embrouiller les images qui étaient jusqu'alors très distinctes, il peut être certain que son sommeil se dissipe. Pour y remédier, il doit rester totalement immobile. A ce stade du sommeil, le cerveau est à nouveau en prise avec les muscles ; un ordre de sa part peut faire bouger les membres et le réveiller. S'il reste figé et concentre son attention sur un des objets du rêve, il verra l'image retrouver sa netteté et ses couleurs. Le désengourdissement sera arrêté. Vous ne vivrez cette expérience, je le rappelle, que si votre cheminement vers le rêve lucide est déjà avancé. La première pierre de ce chemin sera votre motivation. Pour les autres, retenez ceci : il n'est pas aisé de contrôler le sens de ses pensées, mais il est acquis que c'est chose possible. De la même manière, vous pouvez diriger vos rêves. A vous, futurs médecins, d'en faire à votre guise un outil thérapeutique ou l'exutoire de vos désirs. Un dernier mot et j'en aurai fini avec cet exposé : j'organise dans un mois à l'Université du Sommeil de Nanterre, une série d'expériences sur le rêve lucide. Ceux qui sont intéressés peuvent s'inscrire sur mon site. Restez humbles cependant, vous ne ferez pas forcément d'étincelles en ma compagnie, seul 10% de la population fait des rêves lucides plus d'une fois par mois et les plus chevronnés réitèrent rarement leur exploit plus de deux fois par semaine... et pas toujours dans mon laboratoire.

C'est un déluge d'applaudissements.

Je me lève pour y participer. Jamais, de toute ma vie d'étudiant, je n'ai été si attentif. Tony me passe mon manteau.

– Que souhaites-tu faire maintenant ? Je suis à ta disposition pour la journée. Profites-en.

– Jusqu'où va ta disponibilité ?

– Jusqu'aux limites de la décence. Nous n'avons plus vingt ans.

- D'ordinaire, dis-je, je serais allé saluer Pierre dans sa loge, mais je pense que ton calvaire a assez duré, allons boire un verre.
- Non, non, bonne idée. Allons-y. Je serais heureux de le rencontrer. Les amis de mes amis sont mes amis.  
Pierre surnage dans la cohue d'étudiants pressés. Il les écarte respectueusement en me voyant arriver.
- Vincent, quel plaisir de te revoir !
- Je te présente Tony, le meilleur coiffeur de la capitale.
- Venant de toi, je prends le compliment au sérieux. La conférence vous a plu, Tony ?
- Je n'étais pas particulièrement sensible au sujet, mais, disons que vous avez su me le faire apprécier.
- Alors j'ai gagné mon pari. Avouez quand même que certains passages vous ont rebuté. Ne mentez pas, je le vois sur votre visage.
- On ne peut rien vous cacher, Pierre. J'ai toujours considéré les rêves comme une farce, du moins jusqu'à ce que Vincent y accorde plus d'importance qu'à notre amitié.  
Je tousse pour cacher mon trouble. Je ne m'attendais pas à cette attaque.
- Vous prétendez, reprend-il, que le rêve prémonitoire est le fruit d'une réflexion, un simple calcul de probabilité de l'esprit. Serait-il possible, pourtant, d'y d'être témoin d'événements réels, sans lien avec une quelconque déduction, un peu comme si on se dédoublait ?
- Vous cherchez la réponse à une question qui vous préoccupe sans vouloir dire laquelle. Je respecte votre demande. Lors de mes interventions, je tente de remettre le rêve dans son contexte : un événement banal et explicable et non une manifestation complexe de l'inconscient ou un message des dieux. Je parle rarement de phénomènes non expliqués comme celui que vous évoquez : assister en rêve à un événement auquel vous n'avez pas pris part. Pourtant, comme toute science, l'étude des rêves a ses mystères. A Chicago en 1980, vivait un certain Steven Linscott. Au cours d'un rêve, il voit un homme, de dos, une arme dans la main. Le lendemain, la police vient l'interroger car la jeune femme installée dans la maison voisine a été assassinée. Steven est en mesure de tout décrire, depuis la physionomie du tueur, sa position, le scénario du crime jusqu'au type d'arme utilisée. Il est inculpé. La police estime que seul le véritable tueur est capable de fournir de tels

détails. Toutefois, Steven Linscott sera innocenté sur la base d'analyses génétiques. Je prendrai un autre exemple, au début du siècle dernier. Quelques jours après l'enlèvement du bébé du célèbre aviateur Lindbergh, la Harvard Psychological Clinic a lancé un appel dans les journaux afin de recueillir des rêves liés à l'affaire. Pas moins de mille trois cent rêves furent rapportés. Le bébé s'est avéré avoir été tué par un Allemand et enterré dans un bois. De nombreux rêves faisaient état d'un accent étranger, une soixantaine disait que le bébé était mort, sept donnaient la localisation réelle du corps. Trois rêves s'étaient même produits avant l'enlèvement. Troublant, non ? Après une longue discussion, nous prenons congé de Pierre et Tony me ramène chez moi.

Je me couche immédiatement, sonné par les événements de la journée. Je me retourne encore et encore dans mon lit sans trouver le sommeil, revivant les discussions de la journée. Ainsi, il serait donc possible de vivre en rêve des scènes qui se sont réellement déroulées, comme les témoins du drame de Lindbergh ?

Dois-je en déduire que Raphaël fume, dans son immense demeure, affublé d'un peignoir de satin, des Havanes financés par le crime ?

## Chapitre 16

Le soir tombe.

Marge s'affaire à ranger les courses dans la cuisine.

Comme à son habitude, elle maugrée.

– J'ai eu un mal fou, au supermarché, à dénicher tes céréales chocomachin. Tu es aveugle, mais tu n'as pas perdu la faculté d'entendre les publicités.

– Je ne suis pas encore complètement détaché des biens de ce monde. Il y a bien un disque des Cat Dolls en cadeau à l'intérieur ?

– Ne me dis pas que c'est pour cette cochonnerie que tu m'as fait arpenter les rayons de long en large !

– C'est un cadeau pour Zoé.

– Au cas où cela aurait échappé à ta sagacité, je te rappelle que vous avez une bonne trentaine d'années de différence...

– Je préfère ignorer tes sous-entendus offensants.

– Je connais les hommes.

– Au cas où cela aurait échappé à ta sagacité, cela ne me semble pas être le sujet que tu maîtrises le mieux.

– Excuse-moi, Vincent. J'ai une migraine terrible ce soir. Je suis méchante pour le plaisir. Parle-moi encore de l'exposé de Pierre, j'aurais tant aimé y être !

– J'étais stupéfait par la réaction de Tony. Il s'est ennuyé à mourir pendant toute la conférence. Il soupirait à faire s'envoler les premiers rangs. Par contre, lorsque nous sommes allés rendre visite à Pierre dans sa loge, il était excité comme un pou. Monsieur voulait tout savoir des songes prémonitoires et des rêveurs témoins d'événements paranormaux. Aucun des étudiants qui étaient venus voir Pierre n'arrivait à en placer une.

– Que cherchait-il à savoir d'après toi ?

– Tout a commencé lorsque je lui ai parlé de mon rêve dans la maison de Raphaël. Il n'a pas cessé de me cuisiner



discrètement par la suite. Peut-être a-t-il été troublé et a-t-il cherché à en savoir davantage sur le pouvoir des songes en discutant avec Pierre ?

– Vincent, un homme t’agresse en songe et tu l’accuses de t’avoir rendu aveugle. Il te parle des Lampa et de la mafia, tu réalises plus tard que Scotti, mafieux convaincu, voulait peut-être t’entraîner dans l’organisation. Tu apprends, enfin, que tu connais un Lampa sans le savoir : Raphaëlo. Pourquoi croire que tu as inventé cet autre rêve dans la veille maison ? Pourquoi ne pas imaginer que ce Frédéric Dark existe ? En songe, il t’a demandé de prévenir Tony. Admettons que Tony connaisse réellement cet homme, on peut imaginer qu’il puisse être surpris d’entendre ton récit et qu’il veuille creuser avec Pierre Messier les potentialités du rêve.

– Marge, je ne rêve pas toutes les nuits de situations réelles. Cette nuit, par exemple, Tony élevait un ornithorynque qui parle. Tu penses que c’est la réalité ?

– Tony t’a peut-être caché sciemment qu’il connaissait Frédéric Dark.

– Tony ne me cache rien. S’il savait quelque chose, il me l’aurait dit.

– Qu’est-ce que je gagne si je prouve le contraire ?

– L’assurance d’avoir brisé une amitié de trente ans.

– Tu as peur que Tony t’ait menti, avoue... Admettons que Tony connaisse Frédéric Dark, ce dernier est peut-être passé au salon.

– Il a peut-être aussi pris le thé avec la reine d’Angleterre. Arrêtons là cette piste, Marge, elle nous mène dans le mur.

– Personne ne connaît ma voix chez Vincent Coiffure, je vais appeler et demander à parler à Frédéric. Ne fais pas cette tête, la taupe, je fais ça pour t’aider.

– Attends Marge, c’est idiot, je...

Pour la première fois, les recherches que nous faisons me semblent stupides et égocentriques. Marge met le haut-parleur pour que je puisse suivre la conversation. J’hésite à me boucher les oreilles.

– *Vincent Coiffure*, à votre service, dit Sophie, la fille de l’accueil.

– Bonjour madame, dit Marge, je souhaiterais parler à Frédéric Dark.

– Frédéric ne travaille plus au salon, madame, vous aviez l’habitude d’être coiffée par lui ?

Je prends un coup de massue sur la tête. Frédéric Dark est plus qu'une connaissance de Tony... c'est un coiffeur !

– Il me coiffait, oui, reprend Marge. Il ne lui est rien arrivé de grave ?

– Je n'ai pas le droit de le dire, je...

– Je vous en prie, je dois absolument lui parler. C'est un ami.

– Si vous le connaissiez, alors c'est différent. Il faut me promettre de ne rien répéter. Voilà... c'est assez terrible. Je ne sais pas si c'est à moi de vous l'apprendre. Il a eu un... un accident.

– Comment ça ?

– On a retrouvé son corps sur la voie publique à Neuilly. C'est ce que dit la police. On ne sait pas encore si c'est accidentel ou autre. Je... je ne peux pas vous en dire davantage. On me fait signe. Je suis désolée...

Je prends le combiné des mains de Marge.

– Sophie, c'est Vincent Boulogne à l'appareil ! Depuis quand Frédéric Dark travaille-t-il chez nous ?

– C'est vous Monsieur Boulogne ? Je suis surprise. Vous connaissiez la dame que je viens d'avoir en ligne ?

– C'est une amie. Mais répondez à ma question.

– Frédéric travaillait au salon bien avant que j'y arrive. Mais vous voulez en parler avec Tony, il est justement près de moi ?

– Certainement pas ! Et ne lui soufflez pas un mot de cette conversation.

– C'est tout de même mon patron ! Mais je le ferai par amitié pour vous. Tout le monde ici vous doit beaucoup.

Je raccroche en remerciant Sophie.

Marge m'apporte une tasse de thé épiced au lait. Par la fenêtre ouverte, le vent s'engouffre depuis la rue. La vie parisienne s'organise autour de l'école primaire, des primeurs, des bars, des magasins et se moque bien de mes rêves.

Je m'effondre sur le bord du canapé, déboussolé.

Le sol s'ouvre sous mes pieds. Frédéric Dark existe !

Il n'est pas sorti de mon imagination. Il travaille avec Tony et son corps a été retrouvé dans des circonstances encore non élucidées.

Tony m'a délibérément caché sa mort et même son existence. Pourquoi ?

Et si Frédéric Dark est réel, alors l'autre partie de mon rêve l'est également. Raphaël fait donc partie, lui aussi, de la mafia comme j'ai pu le voir, le cigare aux lèvres, entouré d'hommes

de main. Il a ordonné la torture de Dark sous son toit. Quel est le rôle de Tony dans cette histoire ? Pourquoi Dark implorerait-il son aide ?

Trop de questions sans réponse...

L'homme de mon rêve voulait m'empêcher de faire partie de la pieuvre. Elle parvient tout de même à m'éclabousser de son sang...

*Une fois de plus je recommande le rêve. Nous vivons et éprouvons des sensations aussi bien à l'état de veille qu'à l'état de sommeil. L'un constitue aussi bien que l'autre une partie de notre existence. C'est l'un des privilèges de l'être humain que de rêver et d'en être conscient. C'est à peine si l'on fait de tout ceci un usage convenable.*

Georg Christoph Lichtenberg

## Chapitre 17

Je suis allongé dans la pénombre.

Tout est calme. Je ne dois pas bouger. Je garde les yeux fermés, ce qui n'est pas un gros effort pour moi. Il flotte dans l'air comme une odeur d'éther ou de médicaments. Des dizaines de fils partent du sommet de ma tête pour aboutir à une machine dont le bruit régulier me rassure. Une longue bande de papier sort de sa bouche comme une langue sans fin. Les électrodes qui palpent mon crâne y dessinent des arabesques. Pour l'instant elles ne font pas grand-chose, à part constater cliniquement que je ne dors pas. Elles attendent. Je suis Frankenstein sur la table d'opération.

Je me remémore les consignes qui m'ont été données et respire pour me relaxer. L'air entre par ma bouche et me soulève doucement la poitrine, puis ressort dans un bruit de pneu qui se dégonfle. Je lutte contre l'envie de rire. Je dois me calmer. Plus facile à dire qu'à faire, il suffit d'être obligé de dormir pour que l'envie passe.

Tout est encore très théorique. J'ai le sentiment d'être dans une fusée avant le décollage. Comme l'astronaute qui va partir pour la première fois, je ne connais encore rien de l'expérience que je vais vivre ni de la manière dont je vais me comporter, même si j'ai potassé la théorie. Je répète mentalement le rôle que je devrai bientôt jouer, quand Morphée, divinité des rêves, m'aura pris dans ses bras.

L'arrière de ma nuque est endolori. Les doigts me picotent. Le sommeil me gagne, je reconnais sa signature. L'allégorie du décollage de la fusée m'oriente vers des images de firmament étoilé où je virevolte en scaphandre. Une lueur au loin se rapproche vivement. Des images rectangulaires et lumineuses comme des écrans de télé passent autour de moi à des

vitesse interstellaires. Je frappe l'une d'elles dans une gerbe d'étincelles. Je suis plongé dans son contenu.

J'y vois, comme filmé au 8 millimètres, le téléphone sonner sur le buffet de l'entrée de mon appartement. Je me vois ensuite moi-même, arrivant du salon avec un air de taupe égarée. Je décroche.

Je revis visiblement l'épisode de l'autre soir.

– Vincent, je ne te dérange pas au moins ? dit Pierre Messier.

– Tu ne me déranges jamais, Pierre, dis-je. J'ai doublement de la chance ce soir, je dîne avec Zoé et un ami m'appelle.

– J'ai vu, non sans plaisir, que tu t'étais inscrit sur mon site pour participer aux expériences sur le rêve lucide dont j'ai parlé l'autre jour lors de ma conférence. Tu t'en sens capable ?

– J'ai réussi une ou deux fois, très brièvement, à me rendre compte que je rêvais. J'en ai profité pour regarder autour de moi et tenter quelques expériences amusantes. Rien de plus.

– C'est un excellent début... tu feras un bon onironaute.

– Un quoi ?

– Un onironaute. Un explorateur du rêve si tu préfères. Au fait, il me manque une personne pour boucler mon programme. Tu ne connais pas d'autre mordu dans ton genre ?

– Je pense avoir sous la main un champion du monde. Tu peux travailler avec des mineurs ?

– Il n'est pas interdit de faire dormir des mineurs. Tu parles de Zoé ?

Fin de l'épisode.

Je suis projeté hors du film. Je me défenestre dans une pluie de verre brisé. D'autres écrans virevoltent autour de moi. L'un d'eux me percute par l'arrière.

Je me retrouve sans transition assis dans le salon de Zoé.

Je fais face à sa mère qui œuvre sans me voir. Un chiffon noué autour de la tête et la langue au bord des lèvres, elle passe vigoureusement l'aspirateur. L'embout traverse mes jambes qui semblent sans consistance, comme celles d'un fantôme. D'un geste sec, elle appuie un bouton et le moteur de l'aspirateur s'éteint dans un cri strident. Le pied sur la bête et l'embout dans la main, la mère de Zoé ressemble à un chasseur du début du siècle, posant avec un de ses trophées.

– Zoé, je t'avais demandé de ranger tes affaires, dit-elle.

Zoé pointe le bout de son nez, un casque sur les oreilles. Elle balance les bras au rythme de la musique. Elle décolle son oreillette en fronçant les sourcils.

– M'man, je t'ai dit que je le ferai ce matin. On n'est pas à cinq minutes.

– Il faut toujours que tu aies le dernier mot. Tu me rendras folle. N'oublie pas que je travaille cet après-midi.

– C'est ça, va bosser !

– Tu as reçu une lettre importante d'un médecin, de l'Institut du sommeil ou quelque chose comme ça, tu connais ?

– Donne !

Elles viennent vers moi.

La mère de Zoé lit par dessus l'épaule de sa fille.

– Qu'est-ce qu'ils disent ?

– Maman, apprend le français ! Tu ne sauras donc jamais le lire correctement ! C'est une lettre signée de Pierre Messier, directeur de l'Institut du Sommeil de Nanterre. Il organise des expériences sur le rêve lucide. Il faut s'engager à aller dormir à l'Institut du Sommeil de Nanterre une quinzaine de fois ; les journées sont libres. C'est pendant les vacances et c'est payé : 30 euros par nuit. Il m'écrit de la part de Vincent Boulogne pour me prier de bien vouloir y participer.

– Vincent Boulogne ? Le vieil aveugle d'à-côté ? Et tu vas y aller sans ma permission ?

– C'est payé, maman, c'est toi qui va me filer les sous ? Non ? Bon.

– Qui va te conduire ? Quand même pas ce gros infirme lubrique ?

– Ne l'insulte pas, maman. Il a de l'argent, il paiera le taxi.

– Ah, il a de l'argent ! Voilà pourquoi il t'intéresse tant...

– Pauvre conne !

Zoé sort de la pièce en claquant la porte. Sa mère s'effondre sur le canapé en sanglotant, me passant littéralement à travers le corps.

Je me mue en lumière, striant l'espace.

Je suis projeté dans un écran lumineux.

Je me retrouve dans le couloir de mon appartement.

Tapi dans l'ombre, j'entends tinter la sonnette de l'entrée. Je me vois moi-même venir du fond du couloir, à tâtons.

La porte s'ouvre et la lumière envahit le hall.

Je me regarde parler à Zoé.

- Le taxi passe vers 18 heures pour aller à l'Institut du Sommeil, nous avons encore une demi-heure devant nous, dis-je.
- Je ne voulais pas être en retard, dit Zoé.
- Tu as pris ce qu'il fallait ?
- J'ai pris une brosse à dents, un slip de rechange et mon oreiller fétiche. Je ne peux pas dormir sans. Je voulais emporter une chemise de nuit, puis j'ai pensé qu'ils allaient passer leur temps à nous regarder dormir. J'ai pris un pyjama.
- Tu as bien fait. Tu as eu la permission de ta mère ?
- Je pense.
- Je vais lui parler. Je ne lui ai même pas demandé directement.
- Il ne vaut mieux pas... Tu sais comment elle est....
- Je ne sais pas, justement. Tu me retiens toujours d'aller la voir. Elle ne vient jamais non plus.
- N'y va pas. Elle ne t'aime pas.
- Zoé, j'ai été adolescent avant toi. Je connais ta propension à considérer ta mère comme un monstre asocial. En grandissant, ou lorsque l'on a soi-même des enfants, on se surprend à agir comme le faisaient nos parents. On mesure alors le poids de leur normalité. Le plus dur est de le découvrir trop tard. Tu peux encore ouvrir les yeux.
- Laisse tomber, tu parles comme ma vieille. Tu as révisé ?
- Marge m'a relu des notes que nous avons prises. Rien de plus. J'ai rêvé de toi, mais je ne te ferai pas l'affront de croire que tu y es pour quelque chose cette fois.
- Désolée de t'avoir vexé l'autre jour. Je n'y suis pour rien si j'apparais dans tes rêves. On ne m'avait encore jamais fait ce reproche.
- Prête pour le rêve lucide ?
- Prête ! Que va-t-on faire ?
- A nous de le découvrir !

Je passe ma main devant les yeux et la scène disparaît.

Je suis dans une salle sombre.

Zoé, une cinquantaine d'étudiants et moi sommes en pyjama.

Zoé semble un peu inquiète, mais me regarde du coin de l'œil avec fierté. Pierre Messier nous parle d'une voix calme et rassurante. On jurerait le briefing d'un chef d'escadrille. Aviateurs au cœur d'or, nous buvons les paroles de Pierre, le corps droit et la poitrine bombée. Autours de nous, entourés de



machines et de lumières inquiétantes, des couchettes attendent de recevoir nos corps. Pierre pointe un paper-board du bout d'une réglette de bois.

– Mesdames, Messieurs, vous partez ce soir pour votre première mission d'onironaute. Rappelez-vous que le degré de lucidité acquis en rêve dépend de la capacité du rêveur à se réapproprier ses facultés de veille et à les appliquer en rêve. Pendant ces quinze jours, je vais chercher à vous faire progresser sur le chemin de la conscience. Le Niveau 1 est ici, dit-il en montrant le bas de la feuille. C'est le stade le plus commun atteint par les rêveurs : celui de l'absence de conscience de soi. Il démarre avec des rêves où le rêveur est absent : objets inconnus, absence de personnages. Il passe ensuite par des songes de personnages et d'objets connus et se termine par des rêves où le rêveur est totalement impliqué. Qui est familier de ce type de rêves ?

Nous levons tous la main.

– Le niveau 2, un peu plus haut sur ce schéma, est celui de l'éveil de la conscience de soi. Les premiers stades sont les rêves où l'on est présent en tant qu'observateur. Le rêveur s'aguerrira en réfléchissant en songe à une question précise ou en ayant un échange verbal avec quelqu'un. Il s'approchera du niveau suivant en prenant conscience en rêve d'un changement, d'une anomalie qui concerne son corps, son âge, son comportement, ses émotions, que sais-je encore. Qui est familier des rêves de ce niveau ?

Nous ne sommes plus qu'une vingtaine à tendre le bras.

– Le niveau 3 est donné aux onironautes valeureux. Il commence par des rêves pré-lucides au cours desquels le rêveur s'interroge sur son niveau de conscience. On y trouve aussi les faux réveils au cours desquels le rêveur croit s'éveiller et se méprend et les songes où le rêveur rêve à l'intérieur son rêve. Dans tous les cas, le rêveur a plusieurs niveaux de conscience, comme acteur et comme observateur. Au cours d'un rêve semi-lucide, le rêveur contrôle le déroulement du songe et même son comportement, sans pour cela avoir conscience de rêver. Pendant un songe lucide, en revanche, le rêveur a pleinement conscience de rêver. C'est précisément ce type de songe que vous allez chercher à faire ensemble pendant ces sessions...

Sans transition, j'explose en gerbe d'étincelles.

La lumière et le son de l'extérieur me reviennent subitement. Je suis allongé sur un lit à armature métallique comme on en voit dans les hôpitaux. J'ai très mal à la nuque et la bouche sèche. Je bouge d'une main le boudin de skaï roulé sous ma tête. Je me redresse lourdement et secoue la tête. De mon casque partent de multiples fils reliés à des machines. C'est le branle-bas de combat chez elles.

Je suis réveillé, voilà ! J'ai rêvé. J'ai même fait de nombreux rêves...

Pas de quoi en faire une montagne ! Pas un appareil qui n'ait raté l'événement, depuis l'encéphalogramme jusqu'à la caméra fixée au bout de mon casque qui suit le mouvement des yeux. De toutes parts jaillissent des lumières clignotantes et des graphiques saccadés.

Pierre est debout près de moi, éteignant ce qu'il me dit être un oculographe déchaîné.

– Fantastique, dis-je, en ôtant mon casque, ces merveilles de technologie ont remarqué que je ne dormais plus. Un gamin de cinq ans en aurait fait autant.

– Un peu de respect, Vincent, au moins pour le prix des machines auxquelles tu es connecté. Des milliers de chercheurs rêveraient de dormir sous la surveillance de la Dreamlight, la dernière création des ingénieurs du Lucidity Institute de Stephen LaBerge. Il a été le premier à démontrer scientifiquement l'existence du rêve lucide. Des machines ont pu enregistrer le signal qu'il lançait depuis ses songes pour témoigner qu'il entrait en rêve lucide : un mouvement lent des yeux. Il prouvait ainsi à la communauté scientifique que l'on pouvait être conscient lors d'une phase de sommeil paradoxal.

– La Dreamlight analyse nos cycles de sommeil ?

– Tout est stocké là, Vincent, dit-il en tapotant l'appareil. L'ensemble des données relatives au sommeil de chacun des onironautes présents dans cette pièce est encodé dans cette mémoire. Les appareils qui sont autour de toi permettent en permanence à la Dreamlight de te situer dans tes cycles de sommeil. Toutes les informations sont recoupées, depuis l'activité cérébrale, les mouvements des yeux, jusqu'au tonus musculaire.

– Que fait la Dreamlight de ces informations ?

– Elle dresse une carte des cycles de sommeil de chacun. Encore quelques nuits à dormir ici et cet appareil pourra faire mieux que prendre note de ces cycles : elle connaîtra si bien

leur logique d'enchaînement qu'elle pourra les anticiper. Elle seule saura saisir l'instant où tu seras susceptible d'entrer en rêve lucide pour te lancer le bon signal. Nous pourrons alors débiter nos expériences.

Dans un coin sombre de la pièce, le vrombissement des machines témoigne du réveil de Zoé.

– Que devons-nous faire ? dis-je.

– Je ne dévoile rien pour l'instant, tous les dormeurs de cette pièce ne suivront pas les expériences jusqu'au bout.

– Qui finance tout cela ?

– Il n'est pas au programme de cette session non plus de le révéler.

– Même à un ami ?

– Business is business, Vincent. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre. Tu as rêvé des choses intéressantes ?

– J'étais un peu tendu au moment de m'endormir, mais mes pensées se sont peu à peu transformées en rêves. J'ai surtout revu des scènes d'hier. J'ai assisté à mon départ pour venir ici et à ta conférence qui a suivi.

– Tu revois en songe des événements passés ?

– J'ai assisté à nouveau à ton briefing, mot par mot.

– Tu peux revivre un exposé oral en entier ? C'est intéressant. J'ai sous-estimé ta présence à notre session, tu as des chances d'en être un élément majeur.

– Je suis un novice par rapport à Zoé.

Sur sa couchette, la tête cerclée de machines maintenant silencieuses, Zoé nous écoute sans doute.

– J'ai aussi vu une scène à laquelle je n'avais pas assisté, dis-je.

– Tiens donc, et comment sais-tu qu'il s'agit d'une situation réelle et non d'une invention de ta part ?

– Je peux tout décrire et tout raconter. Comme je suis habituellement aveugle, une description de ma part vaut toutes les preuves.

– Ton ami Tony m'a posé des questions, l'autre jour, sur des rêves atypiques où l'on est témoin de situations réelles et non vécues. Vous vous êtes passé le mot ? Ce que tu dis n'est pas banal, Vincent. C'est même grave. Tu as des moyens de juger de l'exactitude des faits que tu as vus en songe ?

Pierre parle en me tenant fermement l'épaule. Trop fermement. Il me fait mal. Je le sens moins bienveillant qu'à l'accoutumée. Je n'ai plus envie de partager mes expériences avec lui. Je

voudrais qu'il me lâche, rentrer chez moi. J'en viens à me demander si j'ai bien fait d'accepter son invitation à l'Institut et d'y avoir entraîné Zoé.

– Ce sont des vagabondages de l'esprit, Pierre, dis-je pour qu'il me fiche la paix. Des choses sans queue ni tête comme on en vit en rêve. Tu connais ça.

– J'aime mieux ça, dit Pierre, lâchant son emprise. J'aime mieux ça...

De retour à mon appartement, je savoure une bière sur la terrasse avec Marge. Une fine brise me fouette la joue. La douceur du climat et l'alcool me poussent à la discussion.

– Ce dont tu as rêvé n'avait vraiment ni queue, ni tête ? dit Marge.

– Loin de là ! J'ai vu des choses très précises. J'ai assisté en détails à une foule d'événements et surtout cette scène entre Zoé et sa mère, tout était très réel, mais je n'ai pas osé en parler à Pierre.

– Je n'ai pas fait de recherches sur le rêve cette semaine, Vincent. Tu es suffisamment occupé avec tes expériences nocturnes. Il y avait urgence à nettoyer la cuisine.

– Ne te fatigue pas à nettoyer ce qui est invisible pour moi. Il fait bientôt noir, non ?

– C'est le beau milieu de l'après-midi, la taupe.

– Alors ma vue décline encore, dis-je en serrant fort la main de Marge. Ce n'est pas le bout du tunnel que j'entrevois mais le fond du puits. C'est étrange et effrayant, plus je perds la vue et plus j'acquiers de pouvoirs. Il y a eu ce rêve à propos de Frédéric Dark et maintenant cette scène chez Zoé. Que vais-je encore voir sans le vouloir ? J'ai également un drôle de pressentiment. Tony, Zoé et Pierre font partie de mes amis mais je perçois en eux une part d'ombre dont je n'ai pas la clef.

– Si l'on pouvait percevoir les pensées des autres, nombre de nos proches nous sembleraient étrangers.

– Tu as sans doute raison, sauf pour toi.

– Tu manques de clairvoyance, la taupe. Voilà bientôt un an que je profite de ton infirmité pour dérober des objets de valeur dans ton appartement. Tu vis sans le savoir dans un bric-à-brac que j'ai chiné aux puces.

– J'habiterais même un taudis si tu consentais à y faire le ménage.

– Vincent, j’ai l’intuition qu’il faut prendre tes nouveaux pouvoirs au sérieux. Même si les raisons de te méfier des gens qui t’entourent te paraissent confuses, promets-moi d’y faire attention. Je n’ai pas les armes pour te défendre.

– Je n’ai au monde que toi, Tony, Zoé et Pierre. Je ne peux pas me défier des trois quarts de mes amis.

On sonne à la porte.

– C’est sûrement Zoé ! dit Marge. Elle vient te chercher pour vous rendre ensemble à l’Institut du Sommeil. Avec le quart d’heure d’avance qui sied aux âmes impatientes. Cette fille a une passion pour toi, ça crève les yeux.

– Evite cette expression avec moi, s’il-te-plaît.

Marge ouvre la porte brusquement.

J’imagine que Zoé arbore la moue boudeuse et l’œil inquiet de l’amoureuse transie.

– Vincent est là ? dit-elle.

– Bonjour, Zoé. Désolée, mon cœur, il est sorti faire un tennis...Non, je rigole, il est sur la terrasse.

Zoé se renfrogne et se dirige vers le salon.

– Bonjour, Vincent. Excuse-moi, j’ai un peu d’avance. J’ai cru qu’il me faudrait plus de temps pour me défaire de ma mère.

– Elle n’aime peut-être pas te savoir avec un vieil infirme lubrique, fût-il riche.

Zoé s’arrête net et parle d’une voix mêlée de crainte et de menace.

– C’est une phrase de ma mère ! Je ne t’ai jamais parlé de ce qu’elle disait de toi ! Comment sais-tu cela ? Tu écoutes aux portes ?

– Tu n’es plus la seule à pouvoir deviner ce qui se passe dans la tête des autres, il va falloir t’y faire.

– C’est bien ce que je pensais. Tu as vu en rêve ce qui se passe chez moi. Ne continue pas sur cette route, tu me fais peur, Vincent.

– C’est réciproque, jeune fille. C’est réciproque. Tu penses que je suis serein de t’entendre parler de mes rêves les plus intimes ? Et le pire c’est que tu n’es pas la seule à m’inquiéter...

## Chapitre 18

Ma main glisse le long de la bouteille.

Il y a le cou, mince, et ce renflement suggestif. Il y a aussi l'étiquette, que l'on est toujours tenté de gratter avec le doigt. C'est beau une bouteille. Enfin, moi je trouve ça beau.

J'ai développé une manière différente de percevoir la beauté. Elle ne passe pas par le regard, c'est une juxtaposition d'impressions positives. Je peux dire, par exemple, que l'ambiance est belle dans ce restaurant. Tout est calme, lent, harmonieux. C'est japonais.

Tony m'invite ce midi. La cuisine japonaise est un régal. Les aliments sont assemblés comme des tableaux. Les algues marinées m'explorent en pleine bouche et m'emportent comme la marée. Le poisson cru sort à peine de l'eau. Le riz compacté évoque le toucher des graviers dont on fait les jardins zen. J'aime jusqu'à la texture de la nappe, le contact froid et rigide des baguettes. J'ai opté aujourd'hui pour des sushis, mes préférés sont les sushis nigiri, ces rectangles de riz fondant coiffés de saumon ou de crevettes. J'aime aussi les makis, ces rouleaux garnis d'avocat, de concombre ou de surimi, entourés d'une feuille de nori, une algue séchée. Je m'enflamme le palais au contact du wasabi, ce condiment épicé au raifort. Je croque des flocons de gingembre au vinaigre.

Le Côtes du Rhône, dont j'incline à nouveau la bouteille vers mon verre, est ma seule entorse culturelle. Je suis bien. Ce n'est en tous cas pas la conversation de Tony qui trouble ma quiétude. Je le sens aussi froid et solennel que s'il devait m'annoncer la faillite de *Vincent Coiffure*.

– Te voilà bien sombre, mon Tony, quelque chose ne va pas ?

– Excuse-moi, Vincent, je pensais au boulot, c'est très mal poli.

– Si tu te replies sur toi-même comme ça en pensant au boulot, il faut en changer. Quitte la coiffure pour les farces et attrapes, j'y vois urgence.

Je ne vois pas sourire Tony, mais je le sens.

– Tout est toujours facile pour toi, Vincent, le stress ne t'atteint pas.

– Il m'atteint, détrompe-toi, mais je cultive l'autodéfense.

– Je suis préoccupé par Guillaume, le nouveau. Tu sais, je t'en ai déjà parlé. Il est embauché depuis six mois et il ne colle pas à la culture maison. Il est lent, il répond aux clients, il n'est pas soigné.

– Tu lui en a déjà fait la réflexion ?

– Non, mais même un imbécile se rendrait compte qu'il faut agir différemment.

– J'ai un principe, Tony : ne pas critiquer un collaborateur avant de l'avoir informé de ce qui te gêne chez lui.

– Il couche avec Martine en plus, ce con ! Il menace de nous envoyer aux Prud'hommes si on tente quelque chose contre lui. On ne peut plus virer personne de nos jours. Il faut composer et parlementer avec les mauvais et cela empêche de rétribuer les bons. C'est la dictature des médiocres. Tout cela me mine.

– D'autant plus qu'il te faut songer au remplacement de Frédéric Dark. Que dit l'enquête à son sujet finalement ?

Tony tréssaille, je sens bouger la table.

– Que sais-tu exactement sur lui ? demande Tony.

– Je t'en ai parlé l'autre jour, à la conférence de Pierre. J'ai développé la faculté de voir certains événements en rêve. J'ai vu Frédéric Dark. J'ai appris que son décès avait été maquillé en accident. J'ai appris quelque chose de grave : il travaillait chez toi... chez nous. Tu ne m'avais jamais parlé de lui, pas même lorsque je t'ai raconté mon rêve.

– Vincent, je gère de nombreuses choses au salon, tu es bien placé pour le savoir. Je ne vais pas te conter par le menu ce que je fais de mes journées.

Je tape sur la table.

Je sens l'attention des clients se reporter vers nous.

– J'ai au moins le droit d'être au courant des gens que tu embauches, nom de Dieu ! Dois-je te rappeler qui a monté cette affaire ?

– Tu n'es plus aux commandes, Vincent, quand vas-tu l'accepter ?

– Je l’accepterai quand je n’aurai plus un sou dans ce business. En attendant, il va falloir composer avec moi. De toutes manières, tu ne m’as pas caché l’existence de ce garçon pour m’épargner des soucis. Je pressens quelque chose de plus grave. J’aimerais que tu vides ton sac. Notre amour est de l’histoire ancienne, mais que reste-t-il de notre amitié ?

Je sens Tony touché à travers son armure. Sa voix tremble un peu.

– Frédéric Dark n’était pas quelqu’un de... recommandable.

– La manière dont il est mort n’est certainement pas meilleure que celle dont il a vécu. La police suit la piste d’un accident de la route. Je t’annonce l’avoir vu malmené par des caïds de la mafia, sous le toit du coiffeur Raphaël et tu ne bronches pas. Tu ne dis rien. Tu ne me traites pas de fou, comme si tu connaissais déjà l’histoire.

– Je n’ai pas pris au sérieux tes histoires de rêve et tous tes machins bizarres, là... jusqu’à l’autre jour. J’avoue que tu peux faire des choses stupéfiantes... inquiétantes même. J’ai peur pour nous deux. Je n’ai rien démenti, par surprise, mais aussi parce que je ne t’ai jamais menti.

– Tu respirez le mensonge, Tony. Tu mens par omission ou pour te protéger, que sais-je ? Le sort de Dark n’a pas l’air de t’empêcher de dormir. Peut-être par désintérêt, peut-être par habitude. Pourquoi cet assassinat ?

– Vincent, les gens nous regardent... et nous écoutent.

Je sens la peur dans les paroles de Tony. Je retrouve dans sa paranoïa le démon qui hantait Jean Valvert. Je dois maintenir la pression pour connaître la vérité.

– Dis-moi la vérité, Tony, ou je prends tout le restaurant à témoin.

– Frédéric jouait un jeu dangereux, mais il connaissait les règles.

– Ce que tu dis est ignoble. Rien ne peut justifier ce qui lui est arrivé. Tu es devenu un salaud.

– Je ne te reconnais plus, Vincent. Tu ne m’as jamais parlé ainsi. Tu m’insultes devant tout le monde.

– Si j’avais su qui tu étais, nous ne nous serions sans doute jamais parlé.

– Je n’ai jamais triché avec toi, Vincent. Mes sentiments étaient réels. Frédéric Dark était un agent double, une taupe de Raphaël, voilà. Tu es content ? Je l’ai percé à jour et m’en suis



fait un allié. Raphaël l'a découvert et ne lui a pas pardonné. Frédéric savait à quel jeu il jouait.

– Je n'ose pas penser à ce qui lui serait arrivé s'il avait refusé de te suivre. Tu parles comme quelqu'un du milieu, Tony. Se pourrait-il qu'il y a trente ans, en embauchant Tony Firenze, ce petit italien aux mains de femme, j'aie fait entrer la pieuvre dans ma petite affaire ?

– Ne va pas trop loin, Vincent, je t'en supplie, dit-il d'une voix tremblante. Tout cela me regarde, c'est mon histoire.

– Une histoire qui se joue avec mon argent. Je ne pourrai pas vivre avec cette idée.

– Je ne « leur » ai jamais versé un centime qui provenait de *Vincent Coiffure* ! Je te le jure sur notre amitié.

– Ta réponse est un aveu. Tu en es ! Tu peux parler de notre amitié au passé et songer à donner une autre orientation à ta carrière. J'attends ta démission.

– Tu ne peux pas tirer un trait sur ce que nous avons vécu... ne gâche pas tout !

– Tu as mordu la main que je te tendais. Une dernière chose : peu avant de sombrer dans le coma, Paolo Scotti projetait de m'accueillir dans sa villa en Italie. Je tiens l'information de Jean Valvert. Scotti faisait partie de ta bande ? C'était une manœuvre que tu avais goupillée avec lui pour me faire entrer dans l'organisation ?

Tony se lève, horrifié.

– C'est le diable qui inspire tes rêves. Il faut que tu prennes garde.

– C'est une menace ?

– Ce n'est pas une menace, juste un conseil.

– Alors je vais t'en donner un à mon tour : ne dors que d'un œil, j'irai chercher la vérité dans ton sommeil.

## Chapitre 19

Nous sommes plongés dans la pénombre.

Il ne reste à l'Université de Nanterre qu'une quinzaine d'entre nous, ceux dont la Dreamlight a pu le mieux décortiquer les rythmes de sommeil. Zoé est près de moi, guère plus loquace que ces derniers jours. Nous sommes raides, dans une position militaire, l'oreiller sous le bras, en uniforme de pyjama, nous écoutons les consignes de notre chef d'escadrille, en l'occurrence Pierre Messier.

– L'expérience que nous allons tenter ce soir est volontairement simple, bien que techniquement ardue. Je vous demande de développer en rêve une attitude critique apte à vous rendre compte de votre état. Le rêveur lucide n'est pas uniquement celui qui sait qu'il est en train de rêver. La lucidité peut être partagée entre connaissance et pensée claire. Savoir que l'on rêve n'est pas tout, il faut être capable de penser clairement. Le contrôle en rêve lucide n'est pas inné, il est le résultat d'un apprentissage, d'une adaptation à un milieu inhabituel. Voilà mes consignes pour votre « vol » de ce soir : interrompez le cours de votre songe en vous concentrant sur vous-même : écoutez votre respiration, regardez votre corps et, j'insiste, visualisez vos mains. Je laisse libre cours à votre imagination pour modifier le cours de votre histoire. Des questions ?

Un onironaute lève la main.

– Quel rapport avec les travaux que nous avons effectués précédemment ?

– La Dreamlight est la seule aujourd'hui, forte des données qu'elle a accumulées, à pouvoir déterminer l'instant précis où il vous sera possible d'entrer en rêve lucide. Elle enverra alors à vos yeux, par le biais d'un masque, un signal lumineux pour vous inciter à prendre le contrôle de votre songe. Vous allez

passer les deux prochaines heures, avant le voyage, à expérimenter ce masque et associer mentalement le stimulus lumineux et la nécessité de recouvrer votre conscience en rêve. Rapport ici-même cette nuit pour débriefer votre expérience. Rompez.

Je suis couché.

Ma nuque reconnaît avec douleur L'inimitable boudin de simlicuir. Un scientifique règle les machines comme l'alchimiste prépare un philtre magique. Mon masque est spécial, j'ai droit à un préparateur personnel. Mon œil valide peine à capter le signal rouge intermittent envoyé aux autres dormeurs. Pierre m'a fait développer une paire de lunettes halogènes dont la lumière crue transperce les ténèbres de ma vue moribonde. La moindre stimulation doit me faire ressembler à une voiture en pleins phares. Je commence patiemment la phase de tests. A chaque déclenchement du signal lumineux, je m'efforce de penser que je rêve. J'aiguise mon esprit critique, guettant d'hypothétiques erreurs ou anachronismes que mon cerveau, en metteur en scène fainéant ou distrait, aurait pu glisser dans le scénario. La séance dure longtemps. Le signal est répété de manière tantôt rapprochée, tantôt espacée. Il me saisit souvent dans un demi-sommeil.

Nous devons ressembler à des extra-terrestres. Une quinzaine d'hommes et de femmes allongés dans l'obscurité avec sur le visage un masque qui s'illumine. Des haut-parleurs diffusent un « bruit rose », un chuintement continu qui englobe tous les autres sons. Les techniciens autour de nous recherchent « l'effet Ganzfeld » : un environnement visuel et auditif neutre propice à l'introspection : ni obscurité ni lumière, ni silence ni bruit.

Zoé est près de moi, je l'entends tousser. Elle soupire, je présume que l'expérience l'ennuie. Elle n'a besoin d'aucune machine pour entrer en rêve lucide. Que cherche-t-elle au travers de ces tests ? Développer ses dons ? Fuir sa mère ? Être près de moi ou me surveiller ?

Mon corps s'engourdit. Cette fois nous sommes lâchés. Une légère appréhension me maintient en éveil. La respiration forte et régulière de mes camarades témoigne qu'ils sont déjà en route. Je guette l'instant où le sommeil fait place au rêve.

Chacun sait que c'est impossible. Il n'y a pas d'état intermédiaire.

Mes yeux piquent. Ma respiration se fait profonde, amenant un maximum d'oxygène à mon cerveau. Ma main glisse le long de mon ventre et tombe sur la couchette. Je suis parti.

Mon corps enchaîne les cycles de sommeil comme un lave-vaisselle ceux de lavage : de manière logique et inéluctable. Vu de l'extérieur, je suis aussi tonique qu'une pièce de bœuf allongée sur un gril. Le feu couve en moi, pourtant. Seules les machines auxquelles je suis raccordé peuvent témoigner des métamorphoses qui s'opèrent. Mes yeux, suivis par la caméra rivée sur mon visage, se mettent à rouler sous mes paupières closes. Un robot derrière moi vomit des graphiques.

Quelque part dans ma boîte crânienne, au bas de ce qu'on appelle le tronc cérébral, un circuit complexe d'enzymes active des zones habituellement spécialisées dans des activités de jour : la vue, l'odorat, l'ouïe, le toucher. Mon débit sanguin s'accélère et mon cerveau, en phase d'activité intense, réclame sa dose de glucose. C'est le branle-bas de combat chez les gardiens du sommeil. Un groupe de neurones appelé locus coeruleus inhibe d'autres neurones, moteurs de ma moelle épinière, pour que mes muscles ne bougent pas. Personne ne doit savoir que je suis « éveillé », comme un bouddha, de l'intérieur. Le film se joue à guichets fermés.

La bobine de mon cinéma tourne lentement sur elle-même. Des images statiques s'animent. Elles sont sans lien entre elles, puis se structurent autour d'un scénario.

Des notes de musique montent doucement dans l'air.

Isolées, elles forment bientôt une mélodie. Une guitare. Un sirtaki. L'air est doux comme la soie. Il fait nuit. La lumière vacillante des bougies fait pétiller les yeux. Je suis attablé. Ma table est accolée à un parapet de chaux blanche. En contrebas, un village de pêcheurs illuminé, la mer comme un lac d'encre noire bordée de moulins blancs. Sur la nappe : galettes de pain, souvlakis et vin rosé. L'air du soir embaume le poisson, l'iode, la pierre chaude. Je suis à l'évidence en Grèce, à la faveur d'une nuit d'été. Aux tables voisines : des anonymes. J'ai beau forcer le regard, je ne parviens pas à distinguer leurs visages.

Je ne vois que Tony. Il me fait face. Bronzé, le sourire étincelant, un torse de pain d'épices dévoilé par une chemise

blanche. Craquant. Je lui souris. Un groupe de jeunes musiciens torsés nus s'approche de notre table au son d'une guitare mélancolique. Ils ont un visage d'enfant, des yeux jaunes de serpents et une queue de lion. Je sens le regard de Tony glisser sur leurs corps hâlés. Sans gêne, il passe une main sur leurs postérieurs et glisse à leurs ceintures des billets en liasses.

– D'où sort cet argent, Tony ? dis-je. Tu ne crois pas que c'est trop ?

– Rabat-joie ! Ces jeunes garçons ont besoin d'argent... et d'amour aussi. Le restaurant ferme. Tu veux que je te raccompagne ?

Je regarde autour de moi. Les autres tables sont vides. Un serveur fatigué y empile des chaises.

Nous marchons un moment.

Sur une petite place, sous un olivier bleu, près d'une fontaine de vin, Tony me fait monter dans une voiture hallucinante, blanche, longue et plate, les portes ouvertes en papillon. L'intérieur est en cuir rouge et blanc. Tony roule à tombeau ouvert sur une corniche étroite. Je me cramponne au siège. Je n'ai évidemment jamais vu Tony dans pareil carrosse, il roule en Austin. Dans ce songe, pourtant, tout me paraît naturel. Le rêve force le trait et pointe la lumière sur nos faces cachées.

Tony déboule en trombe sur le gravier blanc d'une villa toscane.

En Méditerranée, je ne connais que les villas toscanes. Tant pis s'il est improbable d'en trouver en Grèce et tant pis s'il est encore plus improbable que Tony en possède une. Il faut bien un décor aux histoires et celui-là est de Vincent Boulogne.

J'enjambe la portière de la voiture. Mes pieds crissent sur les cailloux. Nous avançons vers un porche monumental bordé d'oliviers plantés dans de gigantesques pots de terre cuite. L'intérieur de la maison est une longue suite de pièces en enfilade. Partout la même décoration : un mobilier de fer forgé noir, des canapés et des méridiennes garnis de coussins de soie rose, des coupes de fruits sur tables de marbre. Partout des jeunes filles en culotte de dentelle, le bustier de soie rouge délacé sur une poitrine rassurante.

Tony disparaît, happé par une dizaine de ces créatures. Je le vois distribuer à nouveau des billets par poignées, les glissant dans la fente d'un bustier ou l'élastique d'un string. Qui sont ces femmes ?

On me pousse dans un divan, on verse du vin par mes lèvres entrouvertes. On masse mon torse, on déboutonne mon pantalon. Le sourire aux lèvres et l'œil à demi ouvert, je sombre dans un océan de vice.

Soudain jaillit la lumière. Un éclair dans chaque œil.

Le signal. Le masque lumineux.

Je dois recouvrer ma conscience.

Je sursaute.

J'ai le choix : me ressaisir ou profiter. Mon corps penche pour la deuxième option. Mon esprit veut croire qu'il est plus fort. Une onde de plaisir secoue mon corps. Je fouille la pièce du regard afin d'y trouver un point d'appui. Je le trouve rapidement. Une des filles porte un serpent vivant comme collier. Je force ma conscience à admettre qu'il s'agit d'un détail incongru, un commencement de preuve du rêve. Mon esprit critique est lancé. Je ne suis plus prisonnier de l'histoire.

Je me lève vivement.

Je repousse les filles d'une main, elles reculent. Je lis la peur et l'incrédulité dans leur regard. Ces fruits de mon esprit ne s'attendaient pas à me voir renaître de mes cendres.

Je me force à respirer et écouter mon souffle. Je tends les bras devant moi jusqu'à voir mes mains. Je maîtrise mon corps. Je cache mes yeux pour rompre le pouvoir d'attractivité des images.

Je suis toujours dans la villa de Tony, mais seul.

Devant moi, une porte en fer. Elle semble conduire à une cave. Je m'y dirige consciemment. Je peine à la faire tourner sur ses gonds. Elle dévoile un escalier raide et luisant. Je perçois un bruit confus, un mélange de musique noire et de cris de douleur étouffés. Je débouche au bas des marches dans un couloir sombre. Le sol est couvert de taches rouges semblables à du sang. Je m'immobilise, le cœur battant. Je ne tiens pas à assister à nouveau à la torture d'un homme. Je ne veux plus de sang, plus de mafieux assassinés par des pairs de Tony.

La lumière filtre sous une porte que j'aperçois au loin. J'avance lentement, faisant le vide dans mon esprit. Je suis dans un rêve. Je ne dois surtout pas penser à des choses terrifiantes, elles surgiraient aussitôt. Je me colle à la porte et glisse un œil dans une pièce inondée de lumière. J'y vois Pierre Messier, de dos. Il parle à voix basse avec des hommes en uniforme.

– Il ne devrait pas savoir ce qu'il sait, dit l'un d'eux.

– Il représente une menace, dit Pierre.

Une menace, voilà qui me ramène aux propos de Tony. Ces hommes ne discutent pas, ils complotent.

– Son pouvoir aurait pu nous être fort utile, mais il est incontrôlable.

– Que faut-il faire ? dit Pierre.

– Nous sommes à sa merci. Son arme est son esprit. Il ne peut être emprisonné. Vincent Boulogne restera dangereux tant qu'il sera vivant.

– Vous voulez le tuer ? dit Pierre d'une voix tremblante.

Un cri de douleur me fait sursauter. Il provient d'une autre pièce, à quelques mètres de moi. La porte est rouge et du sang coule sous son seuil. Je dois garder mon sang-froid. Plus l'angoisse monte, moins je contrôle mes pensées, moins je maîtrise le rêve. J'avance à pas comptés et pousse le battant.

Le sol de la pièce est jonché de corps sans vie, le visage tuméfié, les vêtements déchirés. Ils me regardent de leurs yeux vitreux. Certains bougent encore, le corps secoué de spasmes. Zoé me fait face. Ce n'est pas la Zoé que j'ai vue en rêve l'autre jour. Sa tête est penchée, ses yeux sont noirs de colère. Elle ne m'adresse pas un sourire, mais un rictus de haine. Je lutte pour reprendre le contrôle de mes sens. Rien n'est réel, je le sais. Tout vient de moi, de mon imagination que je n'espérais pas si féconde ce soir.

Je passe une nouvelle fois la main devant mes yeux afin d'infléchir le cours de l'histoire. Rien à faire. Zoé est toujours là. Elle lève les bras et une herse de feu se dresse derrière elle. Elle renouvelle son geste et la masse informe des corps torturés se met en mouvement. Je perds mes moyens. Je fais volte face pour courir. Les zombies se ruent derrière moi. Je les sens se rapprocher jusqu'à me toucher. Mes pieds martèlent le sol humide. Cette scène me fait irrémédiablement penser au rêve qui me hante et plus précisément au moment où je poursuis l'homme qui m'a privé de la vue. J'ai beau faire des efforts désespérés pour ne pas y penser, le mal est fait. Mon cerveau a fait la connexion et, c'est irrémédiable, la vision de ce songe s'impose immédiatement. La suite est sans surprise : je cours après mon tortionnaire et je crie. Un serpent jaune rampe le long du mur. L'homme ne répond pas, il court droit devant lui et le bruit de ses pas résonne dans ma tête. Je n'ai pas l'intention de laisser le rêve se dérouler. Normalement, je dois tomber à genoux, sangloter et supplier. J'ai assez de

lucidité aujourd'hui pour briser l'implacable enchaînement. Je concentre mon énergie au niveau de la poitrine et je contracte les muscles au maximum. Je renouvelle l'expérience plusieurs fois. Les images qui m'entourent perdent de leur netteté. J'y arrive. Mon corps se réveille. A ce stade, pour retourner dans mon rêve, je ne devrais plus bouger et attendre que les images redeviennent nettes. Je n'en ferai rien. Je pousse à nouveau. Les images se décomposent, s'effilochent comme du coton. J'ai l'impression de ne plus toucher le sol. Je bande une dernière fois mes muscles.

J'entends faiblement ma respiration.

Je suis allongé et j'entends des bruits autour de moi.

Je suis dans le laboratoire. Je suis revenu.

Tu parles d'un rêve lucide ! J'ai pris le contrôle un moment, mais après, quel cafouillage ! Je ne maîtriserai bien mes rêves que lorsque je maîtriserai mes émotions.

Une demi-heure plus tard, nous sommes en salle de débriefing. J'ai l'œil morne du poisson tiré de l'eau. Mes collègues d'infortune sirotent un café fadasse. Zoé est près de moi. Après la vision que je viens d'avoir d'elle en rêve, mon inconscient est marqué. Je ne me précipite pas pour engager la conversation.

De toutes manières, elle dort à moitié ou se tait intentionnellement. Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Pierre Messier pousse la porte à double battant du laboratoire comme un cow-boy celle du saloon. Je renverse mon café. Je déteste les gens bien réveillés au saut du lit. Pierre envoie un bonjour à la cantonade. Il prend la parole.

– Je vous remercie d'avoir bien voulu vous prêter à ce jeu et m'excuse du désagrément occasionné. Il n'est jamais amusant de se lever en pleine nuit. Je vous rappelle la finalité de cette expérience : stimulés par la Dreamlight vous deviez contrôler votre rêve et y prendre conscience de votre corps jusqu'à voir vos mains. J'aimerais savoir qui y est parvenu ?

Je lève la main sans trop savoir qui en fait de même. Pierre signale que seuls ceux qui ont passé l'épreuve sont invités à participer aux étapes futures. Il remercie les autres de leur bonne volonté. En plus de leur chèque ils emporteront un certificat de participation à des expériences de rêve contrôlé...

Zoé me félicite. Je ne lui demande même pas si elle a passé l'épreuve. C'est comme demander à un mathématicien s'il a réussi une addition. Pierre vient s'asseoir près de moi.



- Je crois que j’ai eu la main heureuse de t’avoir recruté, Vincent. J’avoue t’avoir pris un peu faute de candidats. Te voilà, avec Zoé, dans les huit qui poursuivent l’aventure.
- Peut-on savoir de quoi cette suite sera faite ?
- De sensations beaucoup plus fortes, Vincent. Attache ta ceinture !

Dans le taxi qui nous reconduit chez nous, Zoé garde les lèvres closes.

La glace s’est figée entre nous. Moins nous parlons, plus le malaise s’étire. Je ne me sens coupable de rien, mais c’est ainsi. Comment trouver les mots ?

- Tu es toujours fâchée ? dis-je.
  - Je ne suis pas fâché, je suis déçue.
  - Pourquoi ?
  - Tu sais lire dans les rêves des choses que tu ne me fais pas partager. Tu parles avec Pierre de tes découvertes et tu ne me dis rien. Je ne sais même pas ce que tu as vu cette nuit. C’est pourtant moi qui t’ai tout appris.
  - Tout appris ? Que de prétention ! Je t’ai vue en rêve, cette nuit. Tu avais l’air d’une sorcière et tu tentais à nouveau de détourner mon rêve en rappelant l’homme de mes songes à mon mauvais souvenir. Tu tenais à ce que je te le raconte ?
- Zoé ne répond rien.
- Je vais t’acheter un Yumemi Koubou, petite fille. Tu retrouveras ta bonne humeur.
  - Un quoi ?
  - Tu as vu Blade Runner au cinéma ? Non, tu es trop jeune. Philip K. Dick, l’auteur du roman avait imaginé un orgue d’humeur, une machine capable de procurer des rêves agréables. Hé bien un fabricant de jouets japonais commercialise maintenant le « Yumemi Koubou », un atelier à créer les songes. L’appareil diffuse des odeurs et de la musique provenant d’une base de données, qu’il faut associer mentalement à des idées. La machine s’active plusieurs fois par nuit pour accompagner les phases de sommeil paradoxal. Au petit matin, il diffuse une musique censée garantir la bonne humeur.
  - C’est le principe d’Hervey de Saint-Denis, dit Zoé. Il demandait à son domestique de diffuser une odeur de rose avant son réveil pour provoquer un rêve d’amour.

– Je vois que ton père s’est employé à remplir intelligemment ton joli crâne.

– Il aurait pu m’en apprendre encore bien davantage s’il avait vécu.

J’ai le don de gaffer. Je dois pacifier la situation entre nous. J’aimerais emmener Zoé dans un endroit où elle se sente bien. Coiffeur, je prenais mes quartiers chez Dame Tartine, un restaurant niché à l’ombre du centre Pompidou. Je décide d’y détourner notre taxi.

– Je t’emmène manger, Zoé. N’en déplaise à ta mère.

A Beaubourg, le soleil réchauffe mon assiette.

La foule déambule joyeusement autour de nous. Le bruit des fontaines de Niki de Saint Phalle purifie mon esprit du stress de la nuit. Zoé mange sans bruit une tartine campagnarde et je suis heureux de l’avoir près de moi. Je l’aime sans toutefois comprendre vraiment qui elle est. Les vacances scolaires approchent à grands pas et j’appréhende de la perdre quelques semaines.

– Tu as quelque chose de prévu pour les vacances ?

– Ma mère veut me traîner chez sa sœur à Perros-Guirec

– Tu n’aimes pas y aller ?

– Ma tante est comme ma mère, mais en pire. Elle parle d’elle sans cesse. Elle ne sait pas mon âge, ni en quelle classe je suis ou même où nous habitons.

– Que fais-tu de tes journées ?

– Je reste assise sur les rochers à regarder la mer et les bateaux, à sentir le vent, à compter les moules.

– C’est pire que les vacances de Cosette.

– Ne te fiche pas de moi !

La serveuse nous apporte la carte des desserts. Je vide avec délectation un verre de Pouilly Fumé. Je prends la main de Zoé.

– Si ma mère vient à passer, dit Zoé, elle va croire que je couche avec toi.

– J’aimerais te savoir heureuse. Où est passée la petite fille qui me soignait d’une mauvaise cuite et qui me redonnait goût à la vie en m’apprenant à rêver ? J’ai l’impression qu’un mur s’est construit entre nous.

– Je préférerais quand tu savais moins de choses sur les rêves. Je ne sais plus lire en toi. J’ai peur que tu me caches quelque chose. Mon père disait : « On ne doit rien cacher à quelqu’un qu’on aime ».

– Le rêve est un jardin secret. Chacun a le droit de cultiver le sien à sa guise. Je revendique cette liberté. Je pense que ton père devait, lui aussi, te cacher certaines choses.

– S'il ne m'avait rien caché, il ne serait pas mort. J'aurais pu faire quelque chose... Tout aurait pu être autrement.

Zoé renifle doucement puis me tend quelque chose.

– Pierre Messier m'a donné cette lettre pour toi. Il faut la lire avant notre prochaine expérience de rêve nocturne.

– Une lettre ? Il ne m'en a pas parlé.

– Il a dû se dire que tu avais besoin de moi pour la lire.

– De quoi as-tu rêvé cette nuit ?

– De mon père, justement. C'est un rêve que je fais souvent. Je suis à la villa Manosque, notre maison de famille en Provence. Il fait beau. Nous finissons de manger sur la terrasse. J'ai huit ans. Je porte une robe blanche. Mon père est habillé de blanc, lui aussi. L'air est parfumé de lavande. J'entends Papa rire. Il court derrière moi pour me rattraper. Je suis très excitée et rouge. Je cours vers le fond du jardin, vers les vignes, pour me cacher. Je n'arrête pas de courir. Je ris. Des larmes de joie coulent sur mes joues... L'air est lourd, chargé d'électricité. Je sais ce qui va arriver. Quelque part, c'est à cause de moi. Je trébuche et ma tête heurte l'herbe. Je sens, je sais que mon père est en danger. Je ne peux pas l'aider. Je suis trop petite, tu sais. Il a mal. Je l'entends gémir. C'est comme si j'avais mal moi-même. Je... je n'ai rien pu faire...

Zoé s'arrête net. Je sens son corps trembler. Elle est submergée par l'émotion.

– C'est un cauchemar affreux qui te hante, Zoé.

– C'est pire qu'un cauchemar, Vincent, c'est un souvenir.

Sa voix est molle et cassée. Un flot de détresse monte en elle. La main du père a lâché celle de la petite fille. Il l'a laissée seule à jamais. Voilà la blessure qui a marqué sa chair. Voilà la raison de cette rage sourde et de cette extrême fragilité. Zoé me semble soudain plus humaine. Elle porte la souffrance et la culpabilité du drame. Elle avait huit ans, comment aurait-elle pu protéger son père ? Comment imaginer qu'elle puisse être coupable de quoi que ce soit ? Le sentiment d'être responsable est commun aux rescapés. Elle est accablée par un rêve récurrent, comme moi. Cela nous rapproche. Comment ne l'avais-je pas senti ?

– Je ne connaissais pas cette histoire, Zoé, elle est terrible. Comment diable as-tu pu faire pour prendre le contrôle d'un songe aussi terrifiant ?

– Je ne peux l'empêcher d'arriver, mais j'ai appris à le bloquer. Je me relève au moment où mon père tombe et je concentre toute ma force, mon énergie et ma haine. Les choses peuvent alors se figer, comme dans un arrêt sur image.

– Et quand tu n'y arrives pas ?

– Je vois mon père partir. Il me regarde et semble implorer mon aide. Ma mère vient vers nous en hurlant. Je n'ai plus les ressources pour changer le cours de l'histoire. Si je veux m'échapper, je dois me concentrer et penser intensément à quelqu'un d'endormi. Je cherche refuge dans son rêve.

Je ne sais que dire.

J'ai lu des documents sur les rêves parallèles, des individus capables de partager au même moment un rêve commun. J'ai étudié les rêves complémentaires où chaque rêveur rêve une partie du même songe. A l'occasion du passage au troisième millénaire, j'ai même suivi l'histoire d'onironautes du monde entier, unis pour partager un rêve planétaire. Mais je n'ai jamais entendu parler de la possibilité d'investir les songes d'un autre. Ce sont des récits anecdotiques et je pense qu'aucune étude sérieuse n'est venue confirmer leur vraisemblance.

– Tu peux t'introduire dans le rêve d'un autre ? dis-je.

– Victor Hugo disait : « S'il était donné à nos yeux de voir dans la conscience d'autrui, on jugerait bien plus sûrement un homme d'après ce qu'il rêve que d'après ce qu'il pense ». Je suis passée par ton rêve, Vincent, si c'est ce que tu veux savoir, mais je n'y suis pas restée. L'ambiance y était aussi sordide que dans le mien et je n'ai pas réussi à m'y débarrasser de mes visions. Je me suis longuement relaxée dans le songe d'un étudiant en médecine qui dormait près de moi. Il n'a pas réussi à en prendre le contrôle, même après le signal, mais tout y était très agréable. Il jouait au badminton avec sa sœur dans un jardin fleuri. Je me suis reposée à l'ombre d'un pommier. Un rêve de simple d'esprit, mais un rêve calme.

– Il est impossible, Zoé, d'entrer dans le rêve d'un d'autre. Tu me disais l'autre jour qu'il fallait être fou pour y croire. Fais attention à ce que tu dis. Tu mens à nouveau pour me dérouter !

Zoé s'emporte.

- Je ne mens jamais quand je parle de mon père, Vincent ! Mais tu ne pourras jamais le vérifier. Avec tes connaissances, tu n'as aucune chance d'y parvenir !
- Je ne te crois plus, Zoé. Je ne crois plus que tu en saches plus que moi.
- Tu ne connais rien aux techniques des rêves, désolée de te l'apprendre.
- Alors, vas-y, puisque tu es si forte, dis-moi comment faire pour se rendre dans le rêve d'un autre. J'irai dans le tien pour y voir ce que tu penses de moi !
- Pour passer dans le songe d'un autre, tu dois penser à lui en rêve et imaginer son corps endormi. Tu dois connaître l'endroit où il dort. Puis, tu dois imaginer le chemin à parcourir entre son corps et le tien. Il reste à bloquer ta respiration et te projeter mentalement à pleine vitesse dans son esprit. La rapidité est importante, j'ai mis longtemps à réussir mon premier voyage.
- C'est une grave atteinte à la vie privée.
- J'aurais préféré ne pas violer la tienne, Vincent. Ce que tu penses de Pierre Messier et de son côté comploteur te regarde, mais je n'approuve pas la manière dont tu me traites en rêve. Tu te défies de moi.
- Je n'ai pas l'intention de justifier mes rêves ! Ils sont strictement personnels. Je te prierai à l'avenir de ne plus y venir. Je suis très surpris que tu aies osé le faire sans mon consentement. Si je n'avais pas l'impression que, toi aussi, tu me caches quelque chose, je rêverais probablement de toi jouant à la corde à sauter dans la cour de l'immeuble. Et si tu voyages dans le rêve des autres comme on prend le bus, pourquoi cherchais-tu à détourner le cours du mien dans la villa de Raphaëlo Lampa ?
- Zoé marque un long silence avant de répondre.
- Ce rêve était trop stressant pour toi, Vincent. J'ai voulu t'aider...

## Chapitre 20

– Tu n’ouvres pas la lettre de Pierre ?

Marge et moi prenons le frais du soir attablés au balcon. Les voitures vrombissent mollement en contrebas comme le ressac des vagues sur le sable. Dans le salon, un disque de Joss Stone chante d’une voix douce et chaude. Un cône d’encens ponctue l’air de notes épicées. Nous dégustons des tapas autour d’un porto de vingt ans d’âge.

– C’est Rosy, la vieille dame dont je m’occupe, qui me l’a offert, dit Marge. Elle n’a plus toute sa tête, mais pour ce qui est de choisir son Porto, elle fait encore preuve d’une étonnante présence d’esprit.

– La mémoire est guidée par l’intérêt. J’en sais quelque chose, j’ai passé ma vie à ne me souvenir que de ce qui m’intéresse.

– Ta vie n’est pas un exemple. Tu n’ouvres pas ta lettre ?

– Je suis un peu fatigué de tout ça.

– Puisque tu es sage, je vais te raconter une histoire. Voilà, j’ai connu un Vincent Boulogne qui ne s’intéressait à rien ni personne, sauf à la profondeur de son désespoir. Cet homme s’est réveillé le jour où il s’est piqué de curiosité pour le rêve. Une fois sorti de son profond sommeil, comme la belle au bois dormant découvrant son prince, l’homme a tourné son regard vers moi. Je travaillais chez lui depuis une bonne année, mais l’individu ne s’était jamais vraiment avisé de me porter attention. Jusqu’à cette heure magique, il ne m’avait pas trouvée beaucoup plus intéressante qu’une potiche ni plus intelligente qu’un poisson rouge. Voilà pourquoi je bénis le jour où l’homme s’est lancé dans l’étude des songes, voilà pourquoi j’aimerais que cette passion l’habite encore longtemps et je l’engage vivement à ouvrir cette lettre.

– Tu as d’autres histoires du même tonneau ?

– J'en ai une autre. Un jour, j'ai recueilli une taupe qui se mourait. Elle refusait de s'alimenter et même de jouer. J'ai été longtemps sans comprendre de quoi elle souffrait. Une nuit, je l'ai retrouvée près d'une lampe que j'avais allumée. J'ai compris qu'elle supportait difficilement sa myopie. Elle avait besoin de voir clair, et je pouvais l'aider...

– Oh, très jolie histoire. Très touchante. Je ne te savais pas si proche des animaux. J'ai une histoire semblable à raconter. J'ai recueilli il y a quelques années une vieille chouette. Elle avait vécu toute sa vie avec un vieux hibou, qui s'était envolé au paradis des rapaces. Elle aussi se laissait dépérir. J'ai remarqué qu'elle venait près de moi lorsque je lui parlais. J'ai donc pris l'habitude de lui adresser souvent la parole et le miracle s'est produit : le cœur de la vieille chouette s'est mis à gonfler à nouveau. Pour être tout à fait honnête, je dois révéler un des mes trucs de dresseur : le porto. Ma chouette adore le porto.

– Une vieille chouette ! Mieux vaut entendre ça que d'être sourde ! Bon, je n'en peux plus, j'ouvre la lettre de Pierre. Tous les membres de votre joyeux comité de rêveurs ont reçu la même ?

– Je n'en sais rien, Pierre ne me l'a pas donnée directement, je l'ai reçue par l'intermédiaire de Zoé.

– Il y a un tampon du Ministère de la Défense sur l'enveloppe. A quel genre d'expérience vous prêtez-vous ?

– Jusqu'à présent c'est anodin, il ne reste plus en lice que des candidats qui savent contrôler leurs rêves. Il n'est pas prévu de prêter notre concours à l'armée.

– On dirait que c'est au programme. La lettre porte également les initiales du BEPP : le Bureau d'Etude des Phénomènes Paranormaux. Je ne pensais pas qu'un tel service puisse exister hors des fictions américaines. Tu as reçu la visite des Men In Black, c'est ça ? La lettre dit ceci : « Cher onironaute, vous venez de terminer une série d'expériences au cours de laquelle vous avez prouvé votre capacité à prendre le contrôle de vos rêves. Ce programme se poursuit au sein du partenariat qui unit l'Université du Sommeil de Nanterre et le Ministère de la Défense. Si vous souhaitez contribuer au progrès de la science, merci de remplir et de nous renvoyer le talon-réponse ci-dessous accompagné de votre signature ». C'est signé Didier Bonneau, Directeur Général du BEPP.

– Et si je refuse, je suis traduit en cour martiale ? Que dit le talon-réponse ? Je m’engage à servir dix ans dans l’armée ?

– Il dit : « Monsieur Vincent Boulogne reconnaît être informé que les expériences qu’il poursuit à l’Université du Sommeil de Nanterre font partie intégrante du programme de recherche du Ministère de la Défense de Paris. Par la présente, il est informé que ces expérimentations sont frappées du Secret Défense. Il s’engage à ne pas révéler la nature ni le résultat des expériences suivies. Toute divulgation serait considérée comme trahison et réprimée par les articles R3 et R13 du code de justice militaire ». Voilà, tu dois dater et signer. Je le fais pour toi ?

– Qu’est-ce que c’est que ce charabia judiciaire et militaire ? Pierre ne nous a jamais parlé de ça.

– Si tu comptais Pierre parmi tes amis, il est encore temps de revoir ton jugement. Par contre si tu cherches à connaître le pouvoir caché des rêves tu dois accepter l’invitation.

– Où faut-il signer ?

– Ici, sous ma main, je te guide, voilà. Tu crois qu’ils oseraient faire participer une fille de l’âge de Zoé à une session de ce type ?

– Je ne crois pas, j’en suis certain. Zoé avait également reçu une lettre. J’imagine que le Ministère de la Défense ne s’embarrasse pas de détails quand ses intérêts sont en jeu. J’appellerai Zoé tout à l’heure pour m’assurer que nous avons bien reçu le même courrier. A propos, tu as déjà entendu parler de gens capables de se transporter dans le rêve de quelqu’un d’autre par la force de leur volonté ?

– Zoé est amoureuse de toi, elle dirait n’importe quoi pour attirer ton attention. Tu dois te méfier d’elle.

– Tony, Pierre et Zoé. On dirait que je dois me méfier de tout le monde.

Plus tard, dans le canapé du salon, le creux des reins calé par des coussins, je savoure les nouvelles télévisées du jour.

Encore des attentats, toujours des accidents. Pas l’ombre d’une nouvelle réjouissante. Je ne veux pas croire qu’il ne se soit rien passé de bon, de joyeux ou de grand aujourd’hui dans le monde. Je crois plutôt que tous les spectateurs se valent, moi compris : rien ne vaut une mauvaise nouvelle. Elle marque les esprits et valorise celui qui la commente.



J'appuie sur la télécommande et la misère du monde s'évanouit. Je n'ai pas le pouvoir de l'arrêter mais j'ai celui de l'empêcher d'arriver jusqu'à moi.

Je respire. Du fond de l'appartement, j'entends le bruit que fait Marge en rangeant la chambre d'amis.

Je compose rapidement le numéro de Zoé. Je m'étais promis de l'appeler ce soir.

– Zoé ?

– Madame Portos à l'appareil. Vous souhaitez parler à ma fille ?

– Vincent Boulogne, pardonnez-moi, j'avais cru reconnaître la voix de Zoé. J'en profite pour m'excuser de l'avoir retenue à déjeuner hier.

La mère de Zoé pose le combiné sans même se donner la peine de me répondre. Ma côte de popularité est toujours au-dessous du niveau de la mer. Zoé prend l'appareil.

– Vincent, il est un peu tard pour m'appeler ! Tu vas encore énerver maman. Je ne te parlerai pas longtemps, je suis sur le téléphone de l'entrée et j'ai horreur d'être ici. Je suis sûre qu'elle m'écoute.

– Zoé, je n'ai pas l'intention de m'insinuer dans vos histoires de famille, elles sont assez compliquées sans moi. Je voulais savoir si tu avais reçu, toi aussi, une lettre du Ministère de la Défense... Et si tu avais l'intention de la signer.

– Bien entendu je l'ai reçue. Tu me crois moins douée que toi ? Je l'ai signée, oui... Enfin, je l'ai fait signer par ma mère.

– Tu as idée des expériences que nous allons mener ?

– J'ai toujours eu horreur de l'armée, Vincent. J'imagine qu'ils vont nous faire rêver le massacre de populations autochtones qui vivent paisiblement sur des gisements pétrolifères. A notre réveil, ils étudieront le meilleur scénario pour s'emparer de leurs terres ancestrales.

– Zoé, tu es abominable.

– Je t'arrête, Vincent. Dans ce domaine, l'armée a une longueur d'avance sur moi. Elle est là pour protéger les populations. C'est la couverture officielle et je suis sûre que certains militaires y croient. Mais il ne faut pas être naïf, sa vraie mission est de concevoir et d'utiliser des armes qui tuent toujours plus de gens en moins de temps.

– C'est réducteur, Zoé. Tu confonds armée et mafia.

– Tu parles beaucoup de mafia ces temps-ci, Vincent, tu as eu affaire à eux ?

– J’ai découvert qu’un de mes meilleurs amis en faisait partie. Depuis je doute de tout le monde, je déprime et j’angoisse.

– C’est Tony ?

– Comment le sais-tu ?

– Je ne te connais qu’un seul ami. Bon, je te laisse. Tu passes me prendre demain ?

– Le taxi arrive à dix-huit heures, princesse.  
Je raccroche.

Marge arrive en bougonnant du fond du couloir.

– Ce n’est pas pour me plaindre, mais on voit que tu n’as pas reçu d’amis depuis longtemps. Tout est très poussiéreux.

– Je sais, Zoé me l’a déjà dit lorsqu’elle a passé la nuit ici.

– Ah, ah ! C’est une chambre de passe ici ! Les femmes y défilent comme au quatorze juillet !

– Une femme en cinq ans, Marge. C’est de l’homéopathie.  
Marge disparaît dans la cuisine et revient avec deux verveines menthe fumantes et du chocolat.

– Voilà qui va calmer ce pauvre grand garçon stressé avant la nuit. Je mets un sucre ou deux ?

– Tu ne peux pas rester ce soir ? Ta présence me rassure.

– Désolé la taupe, mais mon amoureux m’emmène au cinéma.

– Le centenaire chez qui tu fais la cuisine ?

– On a les prétendants qu’on peut, mon chou. Si tu me faisais la cour, je ne devrais pas me rabattre sur des grabataires. Bon, je te quitte, ton dîner est dans le micro-onde et j’ai réglé le temps de cuisson. Essaie de ne pas tout faire cramer comme la dernière fois. Je ne voudrais pas te retrouver demain d’encore plus mauvaise humeur qu’aujourd’hui.

– Si tu ne restes pas, je fais la grève de la faim.

– Gamin !

– J’ai un pressentiment que je ne parviens pas à expliquer, comme si je sentais rôder la mort. Tu n’as jamais eu peur de la mort ?

– Mon Dieu, non, au contraire ! La mort et la vieillesse sont les seuls moyens d’approcher la sagesse. J’adore vieillir. Si le corps est un véhicule, alors être jeune est comme conduire une Ferrari sans permis. L’expérience creuse un sillon où germent les meilleures idées... même s’il faut accepter de voir ces sillons sur le visage. La mort est indispensable à la vie. Elle procède à la régénération des idées. Elle emporte des êtres enfermés dans une vie entière de certitudes et de préjugés et les remplace par de nouveaux, prêts à défricher de nouvelles

voies. Une société affranchie de la mort n'est pas envisageable. Tu t'imagines aller rendre visite dans son château à un vieil oncle moyenâgeux ? Il pactiserait avec d'autres vieux oncles pour le retour de la monarchie. Et les hommes des cavernes ? Ils militeraient pour vivre nus au grand jour aux côtés des naturistes des années soixante-dix ? Ils en viendraient aux mains avec des puritains de la fin du dix-neuvième ? Non et non ! Les idées doivent mourir pour mieux renaître, pour que la société avance. Je n'ai pas peur de mourir, je suis même curieuse de savoir ce qu'il se passe après. J'ai toujours vécu comme si la vie était un cadeau bref. Je ne laisse pas de regrets derrière moi.

– Et s'il n'y avait rien derrière la mort ?

– Je ne laisse pas de regrets.

Je ris. Marge réussit à me divertir.

J'ai bien fait de la garder près de moi.

– De toutes manières, dit Marge, il faut distinguer le décès de la mort. La seconde intervient bien après le premier. On peut décéder, mais on ne meurt pas tant que l'on vit encore en quelqu'un. Je sais que je vivrai encore quelques années en toi. C'est malin, maintenant j'ai envie de pleurer.

J'expédie le repas et je me couche, angoissé.

Les démons qui m'assaillent sont intérieurs. J'ai peur de mes pouvoirs, je crains pour ma santé, j'ai peur de l'avenir et même de mes amis. Pourquoi les expériences que nous poursuivons sont-elles passées sous contrôle militaire ? L'armée est au sens littéral celle qui « possède des armes ». Or, dans le cas présent, je n'en vois pas. Le rêve fait-il partie des moyens, comme dit Zoé, de « tuer un maximum de gens en un minimum de temps » ? Quel crime parfait ! Pas d'indices, pas de preuves, pas de blessures. Une armée serait démunie face à un assassin de ce type. Toute mort naturelle pourrait être suspectée. Je m'étonnais l'autre jour que Paolo Scotti soit mort dans son lit. A-t-il été assassiné en songe ? L'armée sait-elle quelque chose du pouvoir des rêves et cherche-t-elle à nous en faire faire l'expérience ? Serons-nous ses mercenaires ? Veut-elle nous enrôler dans une improbable police onirique ? Quel serait alors notre uniforme, un pyjama ? Aurons-nous des gyrophares sur nos lits ? Ne serions-nous rémunérés que de nos heures de sommeil ?

Allez, je vois le mal partout.

Sans doute l'armée s'intéresse-t-elle aux songes pour simuler des combats. Les soldats mémoriserait la journée le champ de bataille et ses obstacles. Ils auraient alors la nuit entière pour s'entraîner à moindres frais dans des décors virtuels. Où peut-être est-ce pour offrir du plaisir à des soldats perdus en milieux hostiles ou isolés, comme un sous-marin ? A vingt mille lieues sous les mers, celui qui maîtrise ses rêves peut courir sur une plage des Seychelles, s'offrir une séance de cinéma ou même une fille... sans danger pour la santé ou le droit des femmes.

Ma mauvaise nature me porte à croire que l'armée s'intéresse au rêve en tant qu'arme. Si tel est le cas, ma quête progresse. Il devient possible, à défaut d'être probable, que mon agresseur ait choisi le rêve pour attenter à ma vie.

Je m'interroge sur mon agresseur, qui peut-il être ?

Je ne me connais pas d'ennemis et quel pourrait être son mobile, une vengeance personnelle ? Je suppose que le coupable m'est connu. Est-ce un proche, un ami ?

Marge est définitivement hors de cause.

Elle n'a ni mobile ni connaissance des rêves.

Zoé, par contre, possède la technique. Si le rêve est une arme, cette fille a la capacité d'être une tueuse en série. Pourquoi m'en voudrait-elle ? Elle ne me connaissait même pas au moment de l'*Accident*. Pourquoi serait-elle devenue mon amie après avoir tenté de me supprimer ? C'est absurde.

Non, je penche pour un règlement de compte professionnel. Ma réussite a dû agacer, c'est sûr.

A qui profite le crime ? Il suffit de regarder qui a tiré avantage de mon retrait des affaires. Tony, tout d'abord, a hérité de la gérance de *Vincent Coiffure*. Je sais à quel point il en rêvait. Malgré tout ce que j'ai pu apprendre sur lui, je ne veux pas mettre en cause sa loyauté.

Raphaël, lui, n'a jamais été un ami. Lorsque je me suis retiré, il a profité du départ d'une partie de ma clientèle. Le fait qu'il soit lié, comme Tony, à la mafia, n'en fait pas, à priori, quelqu'un de sympathique. Il sera toujours mon rival.

Quoi qu'il en soit, je ne sais pas comment il a pu opérer. La mafia aurait-elle des groupes d'intervention nocturnes ? Tout cela est ridicule, je m'égare.

Je m'endors l'esprit tourmenté.

Je me réveille alors que le soleil est déjà haut dans le ciel.

Il perce les volets de lueurs irréelles.

Tout est calme, je me dirige vers la cuisine. Je ne vois pas Marge, qui devrait déjà être arrivée, je ne l'entends pas non plus. Mes pieds nus foulent une épaisse moquette rouge. Je m'assieds sur une chaise rose face à la table jaune. Marge est sans doute déjà partie. Elle a préparé mon petit déjeuner. Elle connaît mes habitudes : une tartine couverte d'une pâte verdâtre et une tasse remplie d'un liquide chaud et bleu, sans doute du café. Je reste un moment appuyé sur mon bras à regarder la cafetière floue. J'ai beau changer de position, je ne la vois jamais nette. Marge l'a achetée alors que je n'y voyais déjà plus très bien. Je reste là, un sourire béat sur les lèvres, satisfait de cette explication.

Je fronce les sourcils. Quelque chose me dérange, mais quoi ? Tout semble normal : la table de la cuisine, la cafetière floue, les boîtes de sucre et de farine. Comment ai-je pu les confondre l'autre jour ? L'une est jaune et l'autre rose.

Peut-être parce que je suis aveugle.

Une tempête se déchaîne sous mon crâne. J'ai trouvé la faille. D'habitude je ne vois rien, ni lumières ni couleurs. Je jette un regard autour de moi et j'éclate de rire. Une moquette rouge, une pâte à tartiner verte et un café bleu ! Comment ai-je pu être aussi bête ? Me voilà récompensé de mes efforts pour douter de la réalité et informé de mon état : je rêve. Mon test de réalité est négatif.

Je me rassois et j'étends la main sur mon petit-déjeuner. Il disparaît. Qui dort dîne.

Je dois mettre ce songe à profit. Qui pourrait me conseiller ? Marge ? Ses conseils sont toujours précieux. Nous sommes dans mon rêve, tout ce qu'elle dira sortira de mon imagination. Tant pis, je lui prêterai sans doute des propos opportuns. Je pense intensément à elle. Quelqu'un m'embrasse sur la joue.

– Vincent, tu es déjà debout ? Je vois que tu as terminé le petit déjeuner que je t'avais préparé.

– Marge, assied-toi près de moi et épargne-moi cette discussion. Tu sais très bien que je ne suis pas réveillé.

– Que puis-je faire pour toi ?

– Je suis en plein rêve lucide. Donne-moi une idée intelligente pour en profiter.

– Zoé t'a donné la méthode pour investir le rêve d'un autre. Va donc voir dans celui de Raphaël si tu peux y glaner des informations sur son rôle éventuel dans ton *Accident*.

– Marge, tu es géniale...

Je passe une main sur mes yeux et Marge s'évanouit. Je préfère être seul pour me concentrer. Je pense à Raphaël. Je l'imagine endormi dans sa grande propriété, dans une chambre sans fin, dans un lit à baldaquin, dans un pyjama de soie, ronflant à s'en faire éclater la poitrine. Je pense à sa tête et me remémore les conseils de Zoé. Je visualise mentalement le chemin qui sépare mon appartement de sa propriété. L'itinéraire se dessine dans ma tête.

Je dois me projeter dans cet espace de toute la force de ma volonté. Je bloque. Je pousse. Je bloque. Je pousse à fond. Mon esprit se dissout dans la vitesse.

Je suis debout dans une cuisine.

Elle sent le thym et la vieille pierre. Il fait frais. Le soleil entre par de petits carreaux et frappe les tomettes du sol d'une lueur aveuglante. Dans le vieil évier de pierre bleue, une dame frotte énergiquement la vaisselle. Ses cheveux de jais s'entortillent en chignon. Elle porte une robe de viscose à fleurs typique de l'après-guerre et des chaussures à semelles compensées.

Je reste là, les bras ballants, plus perdu qu'un cheveu sur la soupe.

Je sors de la cuisine pour déboucher dans le hall de la maison. Un escalier de chêne ciré monte vers les étages comme une vis sans fin. Une lumière improbable baigne la pièce, comme dans les souvenirs ou les photos érotiques de David Hamilton. Un chien à tête de garçon est couché sur le seuil de la porte d'entrée. Il passe une patte dans ses cheveux.

Je m'approche avec précautions d'une fenêtre basse. J'y découvre un paysage fabuleux entre l'Eden et la campagne italienne. Une allée de graviers blancs file vers l'horizon sous l'ombre d'oliviers centenaires. Je reste bouche ouverte, comme perdu dans un tableau de maître. A ma droite, à perte de vue, le vert insondable de la vigne. A ma gauche, le mauve délicat de la lavande. Au bout de l'allée, le blanc étincelant des restes d'un théâtre antique, la masse sombre d'une montagne, le bleu indigo de la mer.

Chacun l'a compris comme moi, c'est raté !

Je n'ai pas réussi à pénétrer le rêve de Raphaël. Zoé m'avait prévenu, il était illusoire de penser réussir cet exploit du premier coup. Ce cliché honteux de campagne sicilienne et de maison romaine ne peut provenir que de mon imagination. Je

suis aussi mauvais décorateur que scénariste. Je contemple ce que j'ai imaginé du rêve de mon rival.

Je m'apprête à bander les muscles de ma poitrine pour me réveiller quand un détail retient mon attention : un homme est assis sur l'herbe près de la vigne.

Je prends la porte et marche vers lui : c'est Raphaël.

Je m'assois à ses côtés, il me salue. La dame de la cuisine ouvre la fenêtre et crie.

– Raphaelo presto si passer tavola ! Lo ho fatto una crostata ai fichi.

Raphaël se tourne vers la fenêtre et répond :

– Parlo con questo signore ed arrivo, mama.

Il me regarde.

– C'est ma mère, elle me dit que nous passons à table. Elle m'a fait une tarte aux figues. Il faut manger au moins une fois dans sa vie sa tarte pour se sentir exister. C'est un concentré de ma culture, de ma vie. C'est toute ma jeunesse. Rien que le parfum me transporte au pays. J'ai dit à mama que j'allais discuter un moment avec vous.

– Je vous remercie. L'endroit est merveilleux. Au fait, je ne me suis pas présenté : Vincent Boulogne.

– Je vous avais reconnu. Difficile d'éviter les publicités pour vos shampoings. Il y a pourtant longtemps que nous ne nous sommes pas rencontrés. Vous êtes retiré des affaires à ce qu'on m'a dit.

– Ne jouez pas les innocents, Raphaël. Vous faites partie de la mafia et je n'imagine personne de plus informé que vous sur ma situation.

Il rit.

– C'est vrai, mais ne comptez pas sur moi pour l'avouer à mon procès.

– Votre vie finira par un procès ?

– Un mafieux fini rarement sa carrière dans son lit.

Je souris, amusé, en pensant à Paolo Scotti.

– J'en connais un à qui c'est arrivé, dis-je. Une question me brûle les lèvres : êtes-vous pour quelque chose dans l'*Accident* qui m'a privé de la vue ?

– Si mes renseignements sont exacts, vous souffrez d'une dégénérescence génétique des yeux et non des séquelles d'un accident. Votre éviction des affaires m'a fait le plus grand des plaisirs, mais je vous jure sur la tête de ma pauvre mère que je n'y suis pour rien. Remerciez toutefois le ciel de ce qui vous est

arrivé. Je m'apprêtais à vous renverser de votre trône d'une manière moins agréable.

– Vous n'avez pas été débarrassé de *Vincent Coiffure* pour autant, Tony a pris ma suite.

Le visage de Raphaël s'empourpre.

– J'ai lancé un contrat sur sa tête.

– Comme Frédéric Dark ?

– Frédéric était un imbécile et un complice de Tony. Il a eu son compte. J'étoufferai de ma main tous les serpents de Scotti.

– Paolo Scotti et Tony étaient liés ? Je le sentais, mais Tony n'a pas voulu me l'avouer.

– J'ai bien fait de ne pas vous tuer, Vincent. Votre naïveté m'amuse. Tony a dû s'amuser avec vous, au lit comme ailleurs. Mon nom est Raphaëlo Lampa, une des plus anciennes familles mafieuses de Sicile. J'ai été envoyé en France il y a bien longtemps par un de mes oncles, Ettore, qui rêvait de placer un jour un membre de la famille à la tête du réseau parisien. De mon côté, je rêvais d'être coiffeur à Paris. Quelques diplômes payés cash, quelques règlements de compte, quelques pressions et quelques pots de vin plus tard, j'étais à la tête d'un des plus gros salons de coiffure de la capitale... et du réseau Ettore, du nom de mon oncle décédé entre-temps d'une mort violente et disons... coutumière dans la famille. La famille Scotti est notre ennemie héréditaire. Paolo Scotti était responsable pour la France des intérêts de cette « familia ». Quand il s'est cherché un poulain, je suppose qu'il a trouvé amusant de recruter Tony qui était également dans le monde de la coiffure, pour signifier encore davantage la rivalité de nos clans. Paolo était plus connu sous le nom de « boucher sicilien », mais il savait en certaines circonstances faire preuve d'un certain humour.

Je crois avoir fait le plein d'informations. Je bande mes muscles pour me réveiller.

Le rêve s'effiloche comme du coton.

Quelques heures plus tard, bien réveillé cette fois, je savoure le café corsé que Marge vient de m'amener.

Je suis planté devant mon téléphone, comme un chat devant un bol d'eau froide. Je le bouge doucement de la patte. Je ne me résous pas à appeler Raphaël. Il y a bien trente ans que nous n'avons pas échangé une parole. Comment savoir si j'ai investi son rêve cette nuit ou si tout est sorti de mon



imagination ? Deux heures déjà que je me ronge le cerveau à imaginer notre conversation : « Allo, Raphaël, excuse-moi de t'appeler après trente ans de silence. J'aimerais que tu confirmes m'avoir vu en rêve cette nuit, m'avoir avoué faire partie de la mafia, avoir éliminé Frédéric Dark et lancé un contrat sur Tony ! »

Je vais plutôt suivre le scénario imaginé par Marge. Adviene que pourra. Raphaël me tuera en représailles ? Bon débarras.

Le téléphone sonne.

– Raphaëlo Lampa, bonjour.

– Vincent Boulogne à l'appareil.

Un long silence rompt la conversation.

– Je ne sais pas pourquoi, je m'attendais à votre appel, dit Raphaël.

– J'ai longtemps hésité à vous appeler. J'ai besoin de votre aide.

– Pourquoi ne pas vous aider ? J'ai passé une partie de ma vie à tenter de vous nuire, cela promet d'être amusant.

Je sens ma voix trembler. Mes doigts glissent sur le combiné. Je suis un mauvais acteur. Marge me donne un coup de coude dans les côtes. Je me ressaisis.

– Je suis à la recherche d'une de mes clientes, madame Sogno. Elle ne fréquente plus *Vincent Coiffure*. J'ai pensé qu'elle avait peut-être eu recours à vos services.

– Son nom ne me dit rien, Vincent. Curieux que vous m'appeliez pour une chose aussi futile.

Je retiens mon souffle, tentant de paraître naturel.

– Je cherche à la retrouver pour des raisons importantes et personnelles et j'ai un indice : elle me disait connaître votre mère. Elle avait une résidence en Italie, dans une région de ruines et de montagnes, cela vous dit quelque chose ?

– Clara, ma mère, habite en Sicile, à Taormina près des ruines d'un théâtre grec. Notre montagne, c'est l'Etna. Je parlerai à ma mère de cette madame....

– Sogno, madame Sogno.

– Voilà. Vincent, je m'étonne à nouveau que vous ayez pris le parti de m'appeler. Vous savez que dans mon pays, Sogno veut dire « rêve ». Ne seriez pas en plein délire, par hasard ?

– Votre mère fait des tartes aux figues ?

– Effectivement, c'est même sa spécialité. Ecoutez, Vincent, ce coup de téléphone surréaliste commence à me mettre mal à l'aise. Je vous soupçonne de m'appeler dans un tout autre

dessein que celui que vous m'avez exposé. Je ne désespère pas de découvrir les vraies raisons de cette démarche. Voyez-vous, les gens qui m'entourent savent faire parler les indices...

– Quand ce ne sont pas les morts, dis-je dans un souffle avant de raccrocher.

Je pousse un hurlement et bondis comme un jeune cabri.

– Marge ! Marge ! Zoé avait raison ! Je suis allé dans le rêve de Raphaël ! Il est possible de s'introduire dans le rêve d'un autre !

Je n'ai jamais été si proche de la vérité.

Comment peut-elle encore me résister ?

*Toute époque de la pensée humaine pourrait se définir de façon suffisamment profonde par les relations qu'elle établit entre le rêve et la vie éveillée.*

Albert Béguin

## Chapitre 21

J'ai toujours considéré la mort comme une tragédie.

J'avoue ne l'avoir jamais imaginée, à l'instar de Marge, comme un bienfait, ni même comme un nécessité.

La mort est terrible pour celui qui reste. On ne pleure pas pour celui qui part, soyons honnêtes, rien n'est triste pour lui. Celui qui part connaît au mieux une vie meilleure et au pire ne ressent plus rien. On déplore ce qu'on ne partagera jamais plus avec lui. On pleure pour soi et sur soi. Celui qui ne pleure pas au départ d'un proche est peut-être le moins égoïste.

Je ne serai pas ce héros, les larmes inondent mon visage. Je remonte le col de ma veste. J'ai froid. Mon corps est gonflé de chagrin.

J'assiste d'un œil mort au ballet des hommes d'église. Certains lisent des textes sacrés, chantent des louanges ou parlent de lui comme d'un saint homme. Sa vie est schématisée, passée au tamis, dorée à la feuille.

Partout dans la nef et le transept, des sanglots étouffés et des reniflements. Tout ça me fait bien marrer. Il a vécu plus proche du diable que de Dieu. Pas la moindre famille de victime pour se plaindre des mauvais traitements infligés par la pègre. C'est toute la différence entre un procès et un enterrement, sans compter que l'accusé est déjà mort.

Toutes ces simagrées m'écœurent. A-t-on fait quelque chose de plus pour l'intéressé à l'issue de la cérémonie, lorsque l'on jette la terre dans le cercueil ? Il était mort et le reste. L'enterrement est utile aux survivants. Il fixe un code, une procédure et donne l'impression de s'occuper une dernière fois de celui qui part. Il permet de partager la souffrance en communauté et rend plus tolérable l'intolérable. Notre messe moderne n'est autre que l'habillage de rites de passage immémoriaux.

Je suis au premier rang près de Tom, le petit protégé et dernier compagnon en date de Tony. Il pleure d'une voix aigüe et secoue la tête, comme par refus. C'est encore un enfant avec ses épaules frêles et sa fine moustache. Avec Tony, il perd un amant autant qu'un père. Compte tenu du milieu qu'il fréquentait, je lui souhaite de se trouver rapidement un autre protecteur.

Le député-maire s'approche et m'embrasse. A-t-il jamais rencontré Tony de son vivant ? Ce dernier a toujours clairement exprimé son penchant pour le parti adverse. L'homme d'Etat murmure à mon oreille des mots dont je ne retiens rien. Mort aux hypocrites ! L'assistance déborde de personnages publics, de gens de presse, de prestigieux clients de *Vincent Coiffure*. La femme du président me glisse une amabilité en passant. Je réponds dans le vide, peut-être même dans la mauvaise direction.

Je sens des regards sur moi. Je dois être l'attraction. On doit rire de moi, me photographier pour un papier pourri, me montrer du doigt.

Où est le petit salon de nos débuts, Tony ? Nous étions tellement plus heureux, avoue. On lutte pour s'enrichir sans se rendre compte que le vrai bonheur réside dans cette lutte.

Ces obsèques nationales ne nous ressemblent pas.

Pourquoi lâcher ma main au moment où j'en ai le plus besoin ? Pourquoi disparaître alors que nos dernières paroles étaient remplies de colère ? Comment te dire maintenant que je t'aime toujours ? Dieu nous vole ces précieux instants de réconciliation. Si je t'avais revu, nous serions tombés dans les bras l'un de l'autre, nous aurions pleuré et repassé le film de nos années heureuses. On se serait pris une sacrée biture, tu peux me croire !

Un enfant de chœur vient me chercher par le bras. J'appréhendais ce moment. Je monte péniblement à l'autel. L'enfant me dépose face à un pupitre. Un micro me touche les lèvres. Je dois dire quelque chose, je me suis juré que j'y arriverai. Je le fais pour toi, Tony, en souvenir de nous. Pas pour ces crétins qui gonflent l'église. Il y a parmi eux des connaissances et des célébrités éplorées mais aussi certainement des caïds, des gens du milieu. Tony, mon amour, qu'es-tu donc allé faire dans cette galère ?

Je me souviens de toi à tes débuts, bon comme le bon pain. Je te revois caresser la joue d'un enfant un soir de Noël, sourire en fumant une cigarette assis sur les marches du grand escalier de marbre de *Vincent Coiffure*, rire aux éclats avec une cliente, couper les cheveux de Marge ou encore hilare, assis dans le caniveau au sortir d'une soirée arrosée. Tous ces fragments de bonheur arrachés au quotidien seront mon héritage.

Je voudrais fuir cette église bondée et froide, rentrer chez moi, me mettre au lit et tenter de disparaître dans le sommeil, la tête pleine de souvenirs de toi, de ta voix chaude et rassurante, du parfum de ta peau.

Le prêtre vient me tirer de ma rêverie. Je dois parler, c'est mon rôle. Tiens-moi fort la main, Tony.

Je m'approche du micro et prends la parole.

– Tony, si tu m'entends, je me tourne vers toi. Dieu seul peut mettre dans la balance les bonnes et les mauvaises choses de ta vie. J'ai eu la chance de ne connaître que le meilleur. Je pourrai parler sans fin de ton courage, de ton talent, de ta joie de vivre. Tu as inondé ma vie de lumière. Je garde comme un trésor les milliers de choses que tu as pu dire ou faire. Elles m'ont souvent guidé ou inspiré. Au-delà de ce côté merveilleux, je sais que tu étais un homme comme les autres, avec ses doutes et ses faiblesses. Puisses-tu...

Je m'arrête, accablé par l'émotion.

Marge se précipite vers moi, pose sa main sur mon épaule et me susurre des mots à l'oreille. Elle me parle de lui, de sa force, de son courage et de combien il aurait détesté me voir dans cet état. Je me reprends.

– Puisses-tu... trouver la paix là où tu es... et revenir près de nous le plus souvent possible pour continuer à nous guider... à me guider. Puisses-tu me pardonner mes dernières paroles, pleines de reproches et de courroux, comprendre ma douleur et mon amour pour toi. J'aimerais que...

Je ne parviens plus à parler davantage.

Je retourne à ma place, en pleurs. Marge essuie mes larmes et ébouriffe mes cheveux. Elle est ma seconde mère. Si je la perds, je n'ai plus qu'à me foutre par la fenêtre. Elle m'embrasse.

– Tony aurait été fier de toi, dit-elle.

La cérémonie se termine dans une déferlante de chants sacrés et d'éloges funèbres.

Tu es mieux là où tu es, Tony, tu n'aurais pas aimé.  
Tu aurais préféré quelque chose de calme et d'intime. C'est un bonheur réservé aux anonymes. Qui priera encore pour toi demain dans cette foule ? Je garderai une part de toi au fond de moi.

Peu après, je déambule dans les allées du cimetière, au bras de Marge. Un vent frais et puissant nous souffle au visage. Mes pas crissent sur le gravier. Nous ne sommes plus qu'une trentaine. Adieu, donc, faux amis et oiseaux de malheur.

Je me plante face à la fosse, à côté de la mère de Tony. Nous échangeons des paroles convenues. J'ai été l'un des premiers amants de son fils et je ne suis pas certain qu'elle me l'ait pardonné.

Le frère de Tony, Roberto, débute un hommage fleuve à la gloire de l'homme public et du frangin attentionné. Pourquoi ne parle-t-on pas autant des défauts que des qualités dans ce genre de circonstances ? Ils sont tout aussi subjectifs. De toute manière je n'écoute plus. Je suis déjà loin. Je repense à la nuit où Tony est mort. La pire nuit de mon existence.

J'aurais pu l'éviter. Je ne me suis pas montré assez fort. J'ai manqué de pratique. Je n'aurai pas assez de la fin de ma vie pour me le pardonner. Je n'ai pu sauver mon ami, mon frère, mon amour.

Je suis le seul à savoir.

Une sœur de Tony se serre près de moi.

– Vincent, je tenais à te remercier au nom de toute la famille pour ce que tu as fait la nuit où Tony est mort.

– Je n'ai pas pu le sauver.

– Aucun d'entre nous n'aurait pu le sauver. Son médecin est impuissant pour expliquer son décès. Nous nous sentons tous coupables, mais tu ne dois rien te reprocher. Tu as été le premier à réaliser qu'il ne répondait plus au téléphone et c'est toi qui as envoyé les secours. Nous, nous n'avons rien senti, rien vu. S'il était encore en vie, ce serait grâce à toi. C'est à nous d'avoir des remords, toi tu as fait tout ce qui était en ton pouvoir, comme son ami le plus fidèle.

– J'aurais pu le sauver.

– Personne n'aurait pu.

Je me tourne vers elle en criant :

– J'AURAIS PU LE SAUVER !

## Chapitre 22

Marge et moi sommes attablés au Bar de la Butte.

Je suis en état de choc. Il a fallu faire beaucoup de démarches depuis la mort de Tony. *Vincent Coiffure* est en vacance de pouvoir, mais j'ai d'autres soucis en tête. La pluie frappe l'immense vitre près de nous et mon âme est détrempée.

Marge prend ma main.

– Pourquoi avoir crié au cimetière ?

– Je te demande pardon, je n'ai pas pu me retenir.

– Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon. Tu penses sincèrement que tu aurais pu éviter la mort de Tony ?

– Tu ne sais pas tout, Marge. Il s'est passé des choses graves la nuit de son décès.

– Quand les pompiers sont arrivés ? Ils n'ont pas fait ce qu'il fallait ?

– Non, ça n'a rien à voir.

La serveuse verse un thé à la menthe brûlant dans nos verres gravés. Je souffle sur le liquide sucré. Je sirote à petites gorgées, comme pour mieux réfléchir. Je ne parviens pas à effacer le souvenir de cette terrible nuit. J'en tremble, tiens, rien qu'à y repenser.

– Marge, j'avais disculpé Raphaël de mon agression après m'être rendu dans son rêve et j'étais toujours à la recherche de mon agresseur. Sur la liste de ceux qui ont tiré profit de mon retrait des affaires, Tony portait le numéro deux. J'ai décidé d'aller faire un tour dans son rêve.

Marge ne répond pas. Les yeux dans le vide, elle pense à Tony. Mon récit ne l'intéresse pas.

Les images se mettent en mouvement dans ma tête.

Je revois le début de mon rêve, la nuit de la mort de Tony. La scène se déroulait en pleine nuit, dans la campagne profonde. Le ciel était strié d'éclairs et la pluie tombait, raide et dure



comme un bâton. Tony courait, protégé par un parapluie malmené.

J'ai remarqué l'homme de mon rêve, l'homme qui avait mon visage, à la faveur d'un éclair. Son manteau de cuir ruisselait de pluie. Son visage était mauvais. Un serpent jaune glissait dans l'herbe trempée. Il avançait vers lui. J'ai repensé à notre première rencontre, à l'*Accident* qui a suivi, à l'infirmité que je porte encore aujourd'hui comme une croix. J'étais tétanisé.

Il s'est mis à crier :

– Tony, l'heure est venue d'expier.

Ce dernier a répondu :

– Je ne sais pas qui vous êtes, allez-vous en !

J'ai pensé : « Tu ne t'en débarrasseras pas si facilement. Cet homme est notre mauvaise conscience. »

A moins qu'il ne soit une sorte de vengeur...un justicier anti-mafia. Cette dernière hypothèse ne m'était jamais apparue aussi clairement. Cet homme rend justice aux victimes de la pègre. Il m'a rendu infirme avant que je n'en fasse partie. Il veut faire expier ses crimes à Tony.

Il a levé la main sur lui et a porté ses mains à sa gorge. Ils ont roulé dans l'herbe.

J'ai entendu une détonation, en partie couverte par le fracas du tonnerre. Tony s'est dressé, les mâchoires serrées, tenant sa cuisse de la main. Du sang coulait entre ses doigts. Il a reculé et, voyant qu'il n'aurait pas le dessus, s'est enfui en boitant. Le meurtrier s'est redressé. Il s'est coulé derrière lui comme un fauve. Tony respirait la terreur. Il pleurait. Il riait. Il se fatiguait, il perdait du terrain. Une partie de lui renonçait déjà à survivre. L'homme a visé son pied. Le coup a claqué comme le tonnerre. La cheville de Tony a explosé et il a basculé en arrière comme un arbre tronçonné. Son corps a glissé dans l'herbe mouillée.

Le vent est tombé. Les deux hommes respiraient bruyamment. Ils se regardaient. Un instant, il m'a semblé que l'agresseur hésitait, qu'il luttait contre lui-même. Tony ne bougeait pas d'un pouce, tentant de disparaître sous terre. L'assassin s'est ravisé. Il a pointé son arme pour donner le coup de grâce. Un coup de feu a éclaté. Le corps de Tony a sursauté. Tout est devenu noir, flou. Je me suis réveillé, trempé de sueur froide.

– Que s'est-il passé ? demande Marge.

– Tony était mort. J'avais assisté à ces derniers instants. Il ne rêvait plus. J'ai été chassé de son esprit.

– Tony aurait été attaqué en rêve comme toi ?

- J'en suis sûr. C'est pourquoi aucun médecin ne peut dire à quoi il a succombé.
- Tu t'es rendu compte avant tout le monde que Tony nous avait quittés et tu as vu en rêve les causes de son décès. Tes pouvoirs te dépassent.
- Mes pouvoirs sont infimes. Je n'ai rien pu empêcher. Je peux me rendre dans le rêve d'un autre, mais je ne peux pas en modifier le cours.
- Tu maîtrises le rêve depuis peu de temps, Vincent.
- Saint-Denys dit qu'il suffit de penser quelque chose en rêve pour le voir arriver. Si j'avais maîtrisé mes émotions, j'aurais pu combattre le meurtrier. Tony serait encore vivant.
- Tu perds la raison, Vincent. C'était le rêve de Tony, pas le tien.
- Je dois retrouver cet homme, Marge... avant qu'il ne me prive du peu de joies qu'il me reste, avant qu'il ne fasse du mal à Zoé ou à toi. Je ne supporterai pas un nouveau malheur.

## Chapitre 23

J'ai reçu une convocation suite au décès de Tony.

Le courrier était signé d'un certain inspecteur Smet que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Je suis venu subir un interrogatoire, accompagné de Marge, mon ange gardien.

J'espère ne pas être mêlé à toutes les saloperies de Tony.

Mon postérieur tressaute sur le siège passager de la 2CV de Marge.

Je tiens d'une main la languette en plastique qui pend du plafond. L'autre s'accroche au tableau de bord. La voiture se couche à chaque virage. Je pourrais toucher la chaussée en tendant la main par la vitre. Marge roule pied au plancher, klaxonnant comme un camionneur indien.

– Marge, tu ne devrais pas rouler un peu moins vite ?

– L'inspecteur nous a donné rendez-vous à seize heures. L'exactitude est la politesse des rois, disait-on dans ma jeunesse. Il n'est pas dans mon éducation d'être en retard.

– Il n'est pas dans mon éducation de me presser pour me rendre à la police. Elle se débrouille en général toute seule pour me trouver.

Marge se gare près du commissariat et nous marchons tous deux vers le tourniquet de l'entrée.

– Faisons demi-tour, Marge, ça pue la flicaille !

– Parle moins fort, Vincent. Nous sommes entourés de policiers. Tu as reçu une convocation, tu ne vas tout de même pas tenter de te soustraire à la justice ?

– Il y a une justice, maintenant ? Content de l'apprendre ! Des gens vertueux disparaissent sans laisser de traces tandis que des crapules mafieuses se bâfrent de caviar à la louche.

– Si tu veux parler de la disparition de Scotti, de Dark ou même de Tony, je pense que nous n'avons pas la même définition de la vertu.

- Je n’aime pas la police, Marge !
- Bon sang, cesse de beugler ! Tu n’aimes pas la police, soit, c’est ton droit, mais tu n’avais pas d’autre choix que de venir ici. Et je te rappelle que je n’étais pas obligée de t’accompagner !  
Je prends la main de Marge.
- Pardon, Marge, je ne suis pas fâché contre toi.
- Alors cesse de te comporter comme un gamin. Tu n’aimes pas la police. Tu n’aimes pas non plus l’armée, ni les huissiers, ni les avocats, ni les pompiers, que sais-je encore ? Tu n’aimes pas les gens, voilà tout. Cesse de tout ramener à toi. La terre entière n’est pas responsable de ton *Accident*.
- Stop, Marge ! Drapeau blanc ! Ne tire plus, je suis mort.  
Le silence tombe entre nous. Les bras croisés, nous patientons dans un couloir sur des chaises métalliques. L’ennui se mêle à la rancœur.
- Je ne comprends pas, Marge. Nous sommes en retard et c’est nous qui poirotions.
- Tais-toi.

La porte s’ouvre enfin.

Un gardien de la paix nous invite à pénétrer dans le bureau de l’inspecteur. L’endroit sent l’encaustique, la sueur, le cigare et les années soixante. Personne n’aurait osé me convoquer du temps de ma splendeur. J’étais au dessus des lois. Me voilà vieux, diminué, portant le deuil d’un ami, devant un jeune inspecteur, fouineur et arrogant.

– Prenez un siège, M. Boulogne. Je suis l’inspecteur Smet, de la brigade criminelle. Je n’en reviens pas de vous rencontrer. Je ne suis pas habitué à recevoir des vedettes. Vous avez préféré être accompagné ?

– Marge Filchbury est mon amie et au besoin mon défenseur. Je tiens à vous signaler, en préambule, que je n’ai commis aucun crime.

– Dans le domaine des affaires criminelles, M. Boulogne, les aveux sont rarement spontanés. Savez-vous qu’une plainte contre X a été déposée pour homicide suite au décès de votre ami Tony ?

– Je l’ignorais. Qui a fait ce dépôt ?

– Moi-même. J’ai travaillé récemment sur le dossier de Paolo Scotti en qualité d’inspecteur au DRECO, le Département de Répression du Crime Organisé. Le nom de Scotti vous dit quelque chose ?

– Je l’ai connu personnellement. Paolo était client de *Vincent Coiffure*. Il était de notoriété publique qu’il entretenait des relations troubles avec la mafia. C’était une rumeur en tous cas, au même titre que celle qui poursuivait Franck Sinatra.

– Une rumeur qui ne pourra malheureusement jamais être démentie par ceux dont il a commandité l’assassinat.

L’inspecteur s’approche. Il s’assoit très près de moi et me parle presque à l’oreille.

– Notre discussion va prendre un tour personnel. Peut-être devrions-nous la poursuivre en privé ?

Je me sens devenir rouge. Je presse la main de Marge.

– Marge m’accompagne aujourd’hui pour le meilleur et pour le pire. Je souhaite poursuivre cet interrogatoire en sa présence.

– Comme vous voudrez.

L’inspecteur remonte ses manches et dénoue sa cravate. Il plante sa chaise entre nous.

– Vous savez, renchérit-il, on imagine la mafia mêlée traditionnellement à l’univers du jeu, de la contrebande, des films X ou de la drogue. On pense rarement à l’univers des cosmétiques ou même de la coiffure. C’est un milieu féminin lié à la beauté. Du moins, c’est ce que je croyais. Je n’aurais d’ailleurs jamais pensé à établir le moindre lien si je n’étais tombé sur ces quelques lignes dans l’agenda de Scotti en perquisitionnant chez lui : « faire signer à Vincent Boulogne le Code ».

– Qu’est-ce que cela signifie ?

– Je n’ose pas croire à votre ignorance, M. Boulogne. Je veux bien, par contre, l’expliquer à votre accompagnatrice. Le « Code », chez les mafieux, désigne le Code d’honneur. C’est un document primordial dans l’investiture d’un nouveau membre de la mafia. Il précise un certain nombre de règles de conduite qui devront être suivies par le nouvel entrant, comme mettre sa vie à disposition de l’organisation ou renoncer à toute plainte ou action en justice envers un autre membre. Il va sans dire que ce code n’a d’honneur que le nom. Vous voyez, Madame...

– Marge, je m’appelle Marge.

– Vous voyez, Marge, je m’efforce de suivre de mon mieux – et ils sont souvent secrets - les recrutements de la pieuvre. Cette simple phrase écrite de la main de Scotti m’a donné envie de mieux connaître M. Boulogne et l’organisation qu’il représente sans doute.

Je n'en peux plus.

J'ai chaud, je suis mal assis et j'ai patienté pendant près d'une heure. Je viens répondre à un interrogatoire sur le décès de Tony et je me retrouve ponté du doigt comme mafieux. Je prends la parole assez sèchement.

– Peut-on en venir au fait, inspecteur. J'aimerais savoir ce que contient votre dossier et le véritable but de cette convocation.

– Connaissez-vous bien Tony, votre associé ? Savez-vous que Les Firenze sont une vieille famille sicilienne célèbre pour ses indépendantistes. Tony est arrivé en France pour y faire des études de droit. Il a côtoyé tout ce que son université comptait d'allumés et de marginaux. On l'a vu distribuer des tracts du « Front de Libération Corse », recueillir des fonds pour le « Front Français » et écrire des articles pour « La Cause », un journal mafieux. Devinez qui fût son premier employeur ? Vous, M. Boulogne. Coïncidence encore. Tony est soupçonné d'être la tête de pont parisienne de l'équipe de Scotti. Je n'ai cependant jamais réussi à prouver cette relation, votre ami était un discret. La liste des crimes qui lui seraient imputables est pourtant longue. Vous la voulez ?

– Non, merci.

J'ai la nausée, mon estomac me tiraille. L'inspecteur reprend.

– Et pouvez-vous me dire ce qui est arrivé à votre ami « Tony » ?

– Il a disparu.

– Précisément, tranquillement, dans son sommeil. Comme Scotti, il ne souffrait d'aucune maladie déclarée. Pourtant, dans ce milieu, il est rare de retrouver les gens dans leur lit.

– L'écrasante majorité des humains meurt dans son lit, inspecteur.

– La différence avec les cas qui me préoccupent, c'est que l'écrasante majorité des humains meurt de quelque chose : une rupture d'anévrisme, une embolie pulmonaire, une crise cardiaque, un cancer ou autre. Malgré leur acharnement, les médecins n'ont trouvé aucune cause au coma de Scotti ou la mort de Tony. Rien. Aucun dommage. Avec même chez Tony un arrêt spontané, instantané et simultané du fonctionnement de tous les organes du corps. Du jamais vu. Tiens, en fouillant chez lui, je tombe à deux reprises dans son carnet d'adresses sur un certain Frédéric Dark. Mais là, je ne vous demande plus si vous le connaissez.

– Frédéric travaillait au salon. Je l'ai appris récemment. Inspecteur, vous faites une erreur en me soupçonnant.

– Vous n'avez appris que Frédéric travaillait à votre salon que récemment ? Vous êtes sérieusement retiré des affaires, dites-moi.

L'inspecteur est à quelques centimètres de moi.

Je suis gêné par son haleine.

Ses révélations insupportables sur Tony et les soupçons qui pèsent sur moi me remuent les entrailles. Je m'attendais à quelques questions insipides sur Tony, rien de plus. Cet inspecteur a l'air de connaître ma vie jusqu'à la marque de mon slip.

– Vous savez bien des choses, M. Boulogne, dont vous ne parlez pas. Trop de pistes me ramènent à vous. Il manque une pièce au centre du puzzle des « capi » mafieux que j'ai entrepris de reconstituer. Vous pourriez être celle-là. Qu'en pensez-vous ?

Je suis debout à nouveau, Marge à mon bras.

– En quelques minutes, M. Smet, vous avez sali toute une vie. Je n'ai rien à voir avec la pègre et vous le savez. Vous n'avez aucune preuve contre moi.

– Pour l'instant, M. Boulogne, pour l'instant. Je garde les yeux ouverts. Je ne désespère pas de vous voir commettre une erreur, un tout petit forfait supplémentaire. Je pense que nous aurons l'occasion de nous revoir.

– Je ne vous salue pas, dis-je en sortant au bras de Marge.

– Je m'en remettrai, M. Boulogne. Les gens qui vous ont approché ont tendance à avoir de sérieux problèmes dans leur sommeil. Sachez que je ne dormirai que d'un œil. N'est-il pas étonnant d'apprendre que vous menez, sous couvert de l'armée, de curieuses expériences sur le sujet ? Vous voyez, nous allons nous revoir...

## Chapitre 24

La nuit est tombée sur Nanterre.

Je suis assis avec quelques étudiants dans une pièce qui jouxte la salle d'expérimentation de l'Institut du Sommeil. Tous ont reçu et signé un courrier de l'armée. Personne n'en parle. La tension est palpable. Nous bavardons autour d'une bière, tentant de nous détendre avant le voyage de la nuit. Comme des pilotes avant une exhibition, nous échangeons nos expériences au milieu de plaisanteries de corps de garde.

– J'ai fait un rêve, hier, en lucidité absolue, dit l'un de nous. J'étais dans mon salon, face à la télévision. J'ai regardé autour de moi. Il y avait un magazine télé posé sur la table basse. Vous allez rire, la première chaîne était censée proposer un reportage sur ma mère. Il y avait sa photo dans le magazine. L'article racontait même que maman aimait le bridge et la tarte Tatin. J'ai réussi à le lire en entier, même s'il n'est pas évident de lire en rêve lucide. Pour allumer la télévision, j'ai appuyé fermement sur le bouton de la télécommande mais il ne s'est rien passé. Ce n'est pas la première fois.

– Il m'arrive souvent ce genre de mésaventure en rêve lucide, dit un autre. J'ai beau me concentrer, rien n'y fait.

– Hervey de Saint-Denys était pourtant clair sur le sujet, dis-je. Penser à quelque chose en rêve fait surgir l'image-souvenir qui y est associée et provoque l'événement souhaité.

Pierre Messier s'est glissé parmi nous, décidé à profiter, lui aussi, de quelques instants de détente avant le grand saut.

– Je dois vous détromper, Vincent. Quelle que soit votre maîtrise des rêves, dit-il, vous ne parviendrez pas à tout contrôler. Les rêves sont régis par des lois aussi immuables et différentes que le sont les lois de la physique dans notre vie de tous les jours. Il reste impossible, même aux rêveurs lucides les plus chevronnés, d'allumer systématiquement la lumière



lorsqu'ils appuient sur un interrupteur en songe ou encore de se voir dans un miroir. Cela doit vous amener à beaucoup d'humilité dans vos investigations oniriques. Les rêves ne vous obéissent pas. A vous de vous plier à leurs règles pour mieux les apprivoiser. Ils ont leur vie propre, indépendante. Les personnages que l'on y croise témoignent, par exemple, de cette indépendance.

– Les personnages ?

– Oui, les gens que vous allez y rencontrer. Ils ont beau être le fruit de votre imagination, ils sont incontrôlables. Chacun a sa vie et son comportement propre. Profitez d'un de vos prochains rêves pour tenter d'isoler l'un d'eux et de lui parler. Je vous mets au défi de lui faire avouer qu'il est fictif. Il échappera aussi bien à votre volonté que votre voisin de palier dans la vie réelle.

– Comment le sait-on ?

– Hervey de Saint-Denys était un pionnier mais il n'avait pas la technique nécessaire pour approfondir scientifiquement ses thèses. C'est pourquoi j'ai créé la structure où nous nous trouvons. Rendons grâce aux généreux donateurs qui ont permis de faire vivre ce projet.

– De généreux donateurs comme l'armée ?

– Vincent, à partir de ce jour, vous n'êtes plus des cobayes. Vous êtes des adultes, libres et consentants. Vous avez approuvé le cadre dans lequel vont se poursuivre ces expériences. Cette dernière phase n'est pas rémunérée pour nous assurer du caractère volontaire et désintéressé de vos actes. Je remarque que l'ensemble des participants a répondu présent, je ne suis donc pas seul à être passionné par le sujet. Pour en revenir à ta question, Vincent, oui, l'armée est l'un des mécènes du centre. Nous n'écartons aucun allié dans notre quête de la connaissance des rêves et de leurs pouvoirs. Au fait, j'ai appris le décès de Tony, la semaine dernière. Je te présente mes plus sincères condoléances. Je suis navré de n'avoir pas pu me rendre à l'enterrement, j'étais retenu au salon du livre scientifique de Louvain.

– Pour ton ouvrage *Rêve et réalité* ?

– Pour celui-là, mais surtout pour le prochain. Je travaille à une œuvre gigantesque... une anthologie du rêve et de son appréhension par les peuples qui composent la terre depuis la nuit des temps. Je lui ai choisi un titre évocateur : *Le rêve à travers l'histoire*.

– Qu'as-tu découvert ?

– Je suis frappé de constater à quel point notre société actuelle est imperméable au rêve. Un « rêveur » peut apparaître comme quelqu'un de sympathique, mais aussi de futile, de puéril - le rêve est associé à l'enfance - et de contre-productif. Les songes sont liés au sommeil, le rêveur est donc vu comme lent et apparaît en marge. La réalité le concerne moins que les autres. Il fait peur car il est difficile d'avoir une emprise sur lui. Le « rêveur » possède de graves défauts dans une société corsetée, liée à la performance individuelle. Pour nos cultures, le rêve n'est qu'un épiphénomène du sommeil : nébuleux, illogique, irréaliste. Il a longtemps été considéré comme une résurgence anarchique de ce qui a été vécu au cours de la journée ou le résultat d'une mauvaise digestion. De tous temps, l'homme ne se sera jamais aussi peu soucie des messages de son âme.

– Quelles en sont les conséquences ?

– « Méfiez-vous de ceux qui ne rêvent que la nuit », disait Rupert Vince. Nos songes nocturnes n'influencent plus ceux de la journée. Cela ne favorise, à mon sens, ni la créativité, ni l'ambition, ni l'enthousiasme.

– Quand pourrons-nous lire votre ouvrage ? demande un étudiant.

– Dans une centaine d'années, dit ironiquement Pierre. J'en suis arrivé à la fin du dix-neuvième siècle à l'étude de la civilisation des indiens Chippewa. Cette civilisation croyait au rêve initiatique et chamanique. Les jeunes adultes apprenaient notamment en songe le nom de l'animal totem qui guiderait leur destinée.

– Nos rêves ne nous apprennent plus ces choses-là, dis-je.

– Détrompe-toi, Vincent. Nous ne sommes plus conditionnés pour les lire, voilà tout. Chacun de nous possède un animal fétiche qui se cache au hasard de nos voyages oniriques. Il peut s'agir de l'aigle, protecteur, du chien, symbole de fidélité et de loyauté ou d'autres animaux traduisant une personnalité trouble comme le chat, symbole de perfidie ou le serpent, témoin d'une double personnalité.

Je bondis.

– Le serpent, dis-tu ? Un serpent jaune apparaît dans mes rêves.

– Jaune est une couleur qui n'appartient qu'à toi, ta signature. Le serpent, lui, est le symbole d'une grande ambivalence. Je ne te confierai ni mon porte-monnaie, ni la clef de ma voiture.

L'assemblée part d'un grand rire.

Une personnalité double ? Cela suffirait-il à expliquer qu'une partie de moi puisse se dresser en rêve contre son autre moitié ? Est-ce pour cela que l'homme de mes rêves possède mon visage ? Mr Hyde veut-il la peau du Dr Jekyll ?

Une sonnerie retentit dans la pièce derrière nous. Pierre se lève.

– Cette sonnerie nous rappelle à notre devoir, mes amis. Je vous invite à me rejoindre dans la salle de travail afin de vous expliquer le voyage que vous allez entreprendre ce soir. Mettez votre casque d'onironautes et bouclez vos ceintures, le décollage vous réserve des surprises !

Nous sommes assis en arc de cercle dans une grande salle.

Il fait frais. Zoé est près de moi. Des hommes de l'armée sont assis au fond de la pièce, elle me l'a dit.

L'expérience que nous allons vivre relève du Secret Défense. Cette pensée m'inquiète, je ne supporterai pas qu'il arrive quelque chose à Zoé. Je ne me pardonnerai jamais de l'avoir entraînée dans cette aventure. Je serre sa main. La salle est silencieuse, les onironautes retiennent leur souffle. Pierre prend la parole.

– Mesdames et Messieurs, bonsoir. Merci d'avoir répondu présent à notre appel. Comme vous avez pu le remarquer, nos expériences sont maintenant encadrées par l'armée et nous accueillons ce soir Didier Bonneau, Directeur Général du BEPP, le Bureau d'Etude des Phénomènes Paranormaux et le Colonel Mitchell, commandant du II<sup>ème</sup> GIPA, le Groupement d'Intervention Psychologique des Armées rattaché à l'armée de terre. Je vous demande de bien vouloir les saluer.

Nous applaudissons. Le Colonel Mitchell s'avance vers le micro. Un badge sur la poitrine de son uniforme représente le cerveau humain, me souffle Zoé.

– Juste quelques mots pour vous présenter le cadre de notre mission. Didier Bonneau et moi-même travaillons pour la sécurité du territoire. A ce titre, nous nous intéressons particulièrement aux phénomènes de transmission d'information à distance et particulièrement à la télépathie, la télékinésie et la téléportation.

Une rumeur parcourt l'assistance.

– Rassurez-vous, nous ne sommes pas dans Star Trek ! Je ne parle pas de la téléportation au sens physique – transporter un

corps d'un endroit à un autre – mais au sens mental, je parle de la capacité de se rendre, par la pensée, à un endroit choisi. Transmettre des informations, agir sur la matière, ou se déplacer par le seul fait de la pensée est, vous l'imaginez, un avantage redoutable en cas de conflit pour la partie qui maîtrise ces techniques. Les rêves vous mettent directement en prise avec vos différents niveaux de conscience et ouvrent des champs sur ces phénomènes. Rassurez-vous, nous n'avons ici qu'un rôle d'observateur et cherchons simplement à mieux comprendre les potentialités des rêves lucides.

– Et accessoirement à découvrir comment tuer des milliers de gens par la seule force de la pensée, murmure Zoé.

Mon bras se dresse comme un ressort. Zoé me donne un coup de coude pour me signaler que ma question est acceptée.

– Mon Colonel, dis-je, je suppose qu'en dehors de la transmission mentale d'informations, l'armée s'est posé la question de savoir si le rêve est capable de blesser à distance...ou même de tuer.

Le silence tombe comme un couperet. Didier Bonneau et le Colonel Mitchell discutent à huis-clos. Ce dernier reprend la parole.

– Au stade actuel de nos connaissances, de telles potentialités n'ont pas encore pu être prouvées. Il est vrai cependant que nous y avons songé. Certaines expériences ont amené des résultats troublants. Mais, je pense que nous nous éloignons de notre sujet. Je préfère passer la parole à Pierre Messier, qui en connaît beaucoup plus long que moi en ce qui concerne le pouvoir des rêves lucides.

Branle-bas de combat. La quasi-totalité des onironautes lève la main. Tous veulent savoir ce que l'armée, cette grande muette, cache comme expériences inavouables. Pierre intervient pour calmer le jeu.

– Mesdames et Messieurs, je vous demande le silence. Nous ne sommes pas ici pour passer en revue l'ensemble des missions et des projets de l'armée. Nous avons du travail !

Je suis atterré. Pierre insistait lui-même, il y a à peine quelques minutes, pour que l'armée nous expose les raisons de sa venue.

Zoé me décoche un nouveau coup dans les côtes et parle tout bas.

– Vincent, tu retardes tout le monde et tu déranges Pierre avec tes questions !

Je crois rêver. Je ne comprendrai jamais rien à cette fille !  
Depuis quand se soucie-t-elle de déranger Pierre ?

Je tiens tout de même une partie de la réponse. L'armée ne réfute pas l'hypothèse selon laquelle le rêve peut blesser ou tuer.

– Dans quelques instants, reprend Pierre, vous serez allongés sur ces paillasses, chaussés de lunettes translucides, dans une atmosphère froide propice à l'activité mentale. Un « bruit rose » accompagnera votre départ, dans un parfait « effet Ganzfeld ». Lorsque la Dreamlight vous en donnera le signal, partez en rêve lucide. Votre mission de ce soir est simple : M. Bonneau va vous remettre une enveloppe cachetée. Chacune d'elle contient une photo. Pensez-y avant de vous endormir et ramenez de vos songes autant d'informations possibles sur le lieu où a été pris ce cliché. Mesdames et Messieurs, bonne chasse !

Une photo à découvrir dans une enveloppe cachetée ?

Tout ce bruit, ces documents à signer et cette présence de l'armée autour d'une expérience de potache ?

Je ne parviens pas à dissimuler ma déception.

Je rêvais, assisté de l'armée, d'expérimenter la traque onirique d'un ennemi de la nation ou d'un chef d'Etat rebelle. Me voilà embarqué dans une expérience d'étudiant en première année de médecine.

Je m'allonge de mauvaise grâce sur ma paillasse et ajuste mon masque. Il ne faut pas qu'ils attendent des miracles de ma part !

Le sommeil me cueille par surprise.

Il fait noir.

J'enfonce les mains dans les poches de ma vareuse.

Une pluie froide glisse sur ma nuque.

Je suis devant un bar, un pub irlandais posé au bord d'une route étroite, sinueuse comme le dos du monstre du Loch Ness. Sa devanture est vert sapin. Le froid condense la vapeur d'eau sur les carreaux.

Je lève le nez vers l'enseigne en fer forgé : The Shamrock.

Je pousse la porte, laissant s'échapper dehors des clameurs et des rires. L'atmosphère est surchargée, enfumée. On boit au comptoir des bières noires à la mousse blanche. On rit, assis en famille autour de lourdes tables en bois foncé ou debout autour du billard.

Une rousse plantureuse, les bras chargés de bocks vides, m'indique du regard une table restée libre. Je m'assois.

– Ar mhaith leat beoir ? dit-elle en souriant.

Mes yeux glissent sur son décolleté où je pourrais entrer tout entier.

– Tabhair dom an Stout, le do thoil, dis-je.

Rien ne m'étonne ici : ni ma connaissance du gaélique, ni ce décor à la James Joyce. Je viens de commander une Stout comme un vieil Écossais. Un fox terrier lape sur le sol les restes d'un fish & chips. Son maître, la casquette vissée sur la tête, joue aux fléchettes avec d'autres gars hilares.

Soudain, mes yeux crient de douleur sous une décharge de lumière.

Une voix résonne dans ma tête, lointaine et inflexible : « Entre en rêve lucide ! ». La Dreamlight me rappelle à la raison.

Je ne suis pas en vacances dans ce rêve, je suis en mission.

Je dois localiser l'endroit où a été prise une photo cachée dans une enveloppe que je n'ai pas ouverte. A priori, c'est impossible. En rêve, en revanche, rien ne l'est. Je ramasse mon manteau et sors sans régler ma bière. A quoi bon ?

J'ai l'intuition que je ne trouverai rien dans ce bar.

Je sors sur la route de goudron noir. Il ne pleut plus. Je suis gelé. Comment peut-on avoir si froid en rêve ? Je soupçonne l'atmosphère glacée et propice à l'activité cérébrale du laboratoire de Pierre Messier où repose mon pauvre corps.

Des nappes de brouillard rasent les champs comme des fantômes, la spécialité de la région. Je marche devant moi. Les bruits du pub se dissolvent dans la nuit.

Il fait silence.

Je regarde et j'écoute.

Je suis devant la grille du portail d'un manoir victorien. Il me toise de sa façade sombre et inquiétante. J'entre et avance dans l'allée jusqu'aux marches du perron et monte l'escalier en pierre bleue. Je pousse une lourde porte de verre et d'étain. Le hall est pavé de marbre noir de Galway. Un escalier monumental file jusqu'aux vitraux du premier palier.

Je monte à l'étage par un ruban de moquette rouge.

Un serpent jaune glisse le long du mur. Je n'ai plus peur, je sais qu'il s'agit de mon animal totem.

J'entre dans une pièce à ma droite. Devant moi se dresse un bureau de bois sombre jonché de documents, de stylos, de buvards et de pochettes cartonnées.

Zoé se tient près de la cheminée, une main posée sur le bureau. Je balbutie.

– Zoé ! Que fais-tu là ?

– Je n'arrive à rien dans mon rêve, je suis venue voir si tu avais une piste. Apparemment, tu es plus avancé que moi.

– Comment puis-je être sûr que c'est bien toi, que tu n'es pas le fruit de mon imagination ?

– Je suis prête à avouer que je suis fictive ou à sauter par la fenêtre si tu m'en donnes l'ordre, ce qu'aucun personnage de rêve ne fera jamais. Bon, on s'attaque à cette énigme ? Où sommes-nous ?

– Je ne sais pas. Je me suis concentré sur le contenu de l'enveloppe avant de m'endormir...et me voilà. On dirait L'Ecosse...mais où ? Cherchons sur le bureau. Un papier pourra peut-être nous aider.

Nous fouillons sans succès des piles de documents médicaux, de traités de parapsychologie, de notices de médicaments contre la narcolepsie ou les troubles du sommeil. Sur les rayonnages de la bibliothèque, je me jette sur une pochette de factures comme le lion sur la gazelle. J'arrache la première page, c'est une facture d'eau de l'Irish Water.

– Je tiens l'adresse du propriétaire de ce manoir, Zoé : 36, Ailesbury Road, Ballsbridge à Dublin. J'ai aussi trouvé le nom du propriétaire : Pierre Messier !

– Pierre Messier ? Il se fiche de nous ? Nous sommes ici chez lui. Il a caché dans l'enveloppe une photo de sa résidence secondaire ! Quelle blague ! Je pensais que cette expérience était sérieuse...

Je me prépare à remettre la pochette à sa place quand un dossier attire mon attention. Sa couverture est frappée d'un tampon Secret Défense. Il porte le titre de : « Projet K9 : Rapport d'entraînement des Sections Oniriques de Combat du 11ème GIPA ».

J'y trouve de nombreux documents émanant du GIPA, le Groupement d'Intervention Psychologique des Armées du Colonel Mitchell et du BEPP, le Bureau d'Etude des Phénomènes Paranormaux de Didier Bonneau, émaillés de notes de service du professeur Messier. Je lis le plus rapidement possible de peur de me réveiller. Je rassemble toutes mes forces ; lire en rêve est un exercice épuisant. Je découvre pêle-mêle des photos de soldats allongés sur des lits de toile, reliés à une Dreamlight rudimentaire. Des notes de

Pierre relatent une série d'expériences sur l'influence des rêves lucides. Une lettre écrite de la main de Pierre Messier à Didier Bonneau retient mon attention :

*« Le rêve lucide pourrait être une arme indétectable, silencieuse et imparable. Je me propose, pour peu que vous m'en donniez les moyens, de mettre sur pied un laboratoire d'études qui pourrait abriter, sous le couvert d'expériences civiles, une section d'expérimentation militaire. Je suis fort introduit auprès du doyen de l'Université du Sommeil de Nanterre dont les locaux pourraient se prêter à de semblables activités. »*

S'ensuit un mail de Didier Bonneau au Colonel Mitchell :

*« Mon Colonel, je me permets de vous recommander chaudement le dossier présenté par le professeur Messier car je vous sais détenteur d'une ligne de budget dédiée à l'Intervention Psychologique. Les thèses avancées au travers de ce document, si elles sont confirmées, sont de nature à bouleverser la nature des conflits. Comment combattre un ennemi qui frappe à distance la nuit dans le sommeil ? Combien de temps une armée peut-elle lutter sans dormir ? »*

Je referme le dossier d'un geste sec. Zoé sursaute. Pourquoi diable Pierre garde-t-il chez lui sans précautions la copie de documents aussi compromettants ?

Zoé me tire de ma rêverie.

– Rouvre le dossier, Vincent, je veux en savoir plus.

Je tombe sur une coupure de journal du Canard Enchaîné sous le titre de : « On croit rêver » :

*« Une bien curieuse affaire était portée ce jour devant le Tribunal d'Instance de Moissac. Karl Straubers, militaire de carrière, comparait en qualité d'accusé pour un délit inédit. Son voisin, Pierre Doyen, demeurant rue Roger Delthil à Moissac, l'accuse en effet de harcèlement onirique. Au dire du plaignant, M. Straubers le poursuit chaque nuit en rêve dans le but de se voir céder une parcelle de terrain contiguë à sa propriété. Pierre Doyen se serait même réveillé blessé, après que son voisin eut menacé de l'attaquer en songe. Il y a fort à parier qu'il ne sera pas aisé pour l'accusation d'apporter de preuve, ni pour le juge de se référer à un article de loi. »*

Je poursuis ma lecture par un rapport militaire.

Il montre la photo d'un jeune garçon qui dort ainsi que l'image d'un soldat, le lieutenant Straubers. La feuille s'intitule « Mission Clé des Songes ».



– Pense à ce garçon, Vincent.

Je concentre toute mon attention sur l'image.

Le décor autour de nous se modifie.

Zoé et moi sommes plongés dans la pénombre, transportés dans une chambre d'enfant. Les murs sont tapissés de héros de Disney. Des jouets encombrant le sol. Le garçon de la photo est allongé sur un lit. Une dame est près de lui, sa mère visiblement. Elle sanglote en lui tenant la main. L'ambiance est pesante, malsaine. L'enfant a la bouche ouverte et ne bouge pas. Je voudrais changer d'endroit. Il traîne dans l'air comme des relents froids de malheur. Il s'est passé un drame. L'enfant ne se réveille pas, malgré toutes les sollicitations de sa mère qui crie son impuissance et son désespoir.

– Jérémy, mon tout petit. Reviens !

La scène est insoutenable. Je dois intervenir. Je me dirige vers la femme pour la réconforter.

Zoé m'arrête, le visage rongé de larmes.

– Cela ne sert à rien, Vincent. Tu n'existes pas ici. Cette scène est passée depuis longtemps. Essaie plutôt d'en connaître le responsable.

Je me concentre à nouveau et tout se dissout.

Nous sommes dans un laboratoire semblable à celui de Nanterre. Un soldat, allongé, se redresse et se masse le cou. Son badge porte le nom de Straubers. Il se réveille.

Pierre Messier et le Colonel Mitchell lui font face.

– « Mission Clé des Songes » accomplie, mon Lieutenant ? demande le Colonel.

– Mission accomplie, mon Colonel. J'ai suivi la procédure.

– Pas de difficultés majeures ?

– L'imaginaire d'un enfant est dense, Colonel. Cela n'a pas été facile.

– Bravo, Lieutenant, vous pouvez disposer.

Le Colonel Mitchell et Pierre restent seuls dans la pièce.

– Vous êtes certain que les résultats sont là, Messier ?

– Nous vérifierons demain, mais nous pouvons faire confiance au Lieutenant. S'il nous assure que le jeune garçon a été plongé dans le coma, je le crois.

– L'armée ne sera pas mise en cause ?

– La méthode employée n'a qu'un défaut : elle ne permet aucune explication médicale. Jérémy était un enfant

leucémique. Qui s'étonnera de le voir tomber dans un coma sans fin ? Qui cherchera une autre cause que sa maladie ?

– Parfait, Pierre. Vos résultats méritent les sacrifices consentis. Il va cependant falloir trouver un remplaçant au Lieutenant Straubers. Son pouvoir est devenu sans limites et nous ne pourrions continuer durablement à jouer avec une grenade dégoupillée.

– Je cherche de nouvelles recrues, Colonel. C'est précisément le but de cet exercice de photo mystère cachée dans une enveloppe...

Zoé me secoue le bras.

– Pierre mène des expériences sur le pouvoir des rêves, dit-elle.

– Oui. Je crois que je tiens le responsable de mes maux ! dis-je. La fin de cette histoire est proche. J'avais pris Pierre pour un ami !

Je plaque une main sur ma bouche en tremblant. Je respire profondément. Des larmes coulent sur ma joue, je cherche le responsable de mon *Accident* depuis si longtemps ! Les idées circulent dans ma tête à la vitesse de la lumière.

En sus de cet enfant, le service de Pierre est certainement à l'origine de la mise hors service de Scotti et de Tony. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient mafieux, évidemment. L'opinion publique s'émeut rarement du départ d'un membre de l'organisation et l'armée est un ennemi séculaire de la pieuvre. Pourquoi m'avoir agressé ? A cause de ma proximité avec Tony et parce qu'il est clair que la pègre projetait de m'enrôler. J'imagine que ma première rencontre avec Pierre ne devait rien au hasard.

Tu m'as bien eu, Pierre. Je te cherche depuis longtemps mais je t'ai retrouvé... et tu n'en sais encore rien.

Je te réserve un chien de ma chienne.

Quelques heures plus tard, réveillé cette fois, je suis convoqué par Pierre et ses acolytes dans un bureau surchauffé.

C'est l'heure du rapport. Ils attendent le récit de mon rêve.

Ils veulent savoir si je sais où a été prise la photo contenue dans l'enveloppe cachetée.

Je connais parfaitement l'endroit, il s'agit du manoir de Pierre au 36, Ailesbury Road, Ballsbridge à Dublin.

Personne ne sait que j'y suis entré avec Zoé, ils n'ont pas la moitié de nos pouvoirs. Et personne n'imagine que j'y ai découvert des documents compromettants.

La chaise dure sur laquelle je suis assis me fait mal. Je bouge d'une fesse à l'autre pour me soulager.

Pierre, Didier Bonneau et le Colonel Mitchell me font maintenant face. Zoé s'est frottée au jury avant moi. Lorsque je suis sorti du sommeil, elle était déjà partie déposer son témoignage. Je n'ai pas eu le temps de peaufiner avec elle le récit que nous allions faire de nos découvertes. Je transpire. Pierre me donne la parole.

– Vincent, nous attendons ton récit avec impatience. Cinq onironautes viennent de se succéder devant nous. Un seul a réussi à localiser l'endroit où la photo a été prise.

Est-ce Zoé ?

– Mon rêve, dis-je, commençait par un épais brouillard, la nuit, dans une région sauvage. Le paysage ressemblait à l'Ecosse.

– Bien Pierre. J'étais sûr que nous serions surpris de ton récit.

– J'avançais vers une maison ancienne, un château...ou plutôt un manoir flanqué de tours de pierre.

Pierre triomphe.

– Je vous l'avais dit, glisse-t-il à ses comparses.

Je poursuis.

– J'ai découvert l'homme que je croyais connaître en explorant ce bâtiment. Jusque là, je l'avais pris pour un ami, mais il m'avait attiré vers lui pour me faire participer à sa folie.

Je marque le silence. Pierre ne parle plus. Profite de l'instant, Pierre. L'heure est bientôt venue de payer pour les souffrances que tu m'as fait endurer. A moi comme aux autres et surtout à Tony.

– Qu'as-tu vu, Vincent ?

– Un monstre. Je ne trouve pas d'autres mots.

– C'est confus. Un homme, un monstre, pourquoi pas le Yéti ? dit-il en riant jaune. J'avoue que je m'attendais à mieux, surtout après le passage de Zoé. Vous n'êtes pas du même niveau.

Zoé a parlé ! Je le sens. Elle a donné l'adresse du manoir. Elle n'a cependant pas dû dire qu'elle a fait cette découverte dans mon propre rêve, Pierre aurait insisté.

– Reprends doucement le récit de ton rêve depuis le début, dit Pierre. Tu parlais d'Ecosse, c'est une bonne piste. Es-tu certain de ne pas avoir d'autres souvenirs à ce sujet ?

– J’ai vu un monstre, déguisé en respectable scientifique, un homme abject qui poignarde ses amis dans le dos et s’attaque à des enfants.

Le silence qui suit ma déclaration est assourdissant.

– L’un de ces enfants s’appelait Jérémy, dis-je dans un souffle.

Pierre se dresse et tape du poing sur la table.

– Vincent, le rêve dont tu parles n’a ni queue ni tête ! Je t’ai juste demandé de m’indiquer le lieu où a été prise la photo, ce n’est pas compliqué. Tu crois sérieusement qu’il s’agit de la photo d’un monstre qui dévore des enfants ? Tu te paies notre tête ?

Je réponds, l’air offusqué.

– Pierre, tu es bien placé pour savoir que les rêves sont fantaisistes ! Je ne suis pas un militaire en mission, je suis un bénévole tentant une expérience sur le rêve lucide. Le fait que je ne sois pas parvenu au résultat que tu souhaites ne t’autorise pas à me parler sur ce ton !

Le Colonel Mitchell se tourne vers Pierre.

– Il a raison, Pierre. Vous avez placé trop d’espoirs en Vincent. Excusez-vous.

Pierre s’effondre sur son siège.

Il reste quelques secondes sans parler.

– Excuse-moi Vincent. Je me suis sans doute trop investi dans ces recherches.

Pierre contient sa rage.

Il devine mon mensonge mais ne peut le prouver. Et il doit être effrayé de m’avoir entendu parler de Jérémy.

Dieu sait de quoi un homme apeuré est capable.

A la sortie de la salle, je cherche Zoé.

Je reste un bon quart d’heure dans la salle d’attente de l’Institut, me demandant où peut bien être ce petit bout de femme.

Elle me saute dessus au moment où je m’y attends le moins.

– Vincent, je te retrouve enfin.

– Tu en as mis du temps, que faisais-tu ?

– Après avoir raconté mon rêve à Pierre et ses sbires, j’ai fait mine de sortir de la salle, mais j’y suis restée. Je me suis cachée derrière un bureau pour suivre leurs conversations. J’ai dû attendre qu’ils aient fini de délibérer et qu’ils sortent du bureau pour pouvoir bouger de ma cachette.

- Tu n’as pas perdu ta mauvaise habitude d’écouter aux portes. Tu as donc entendu mon témoignage ?
- Oui, tu as eu du culot ! Pierre devait être vert de rage de t’entendre donner tous ces détails, notamment sur Jérémy. Tu as réussi à ne pas donner l’adresse de l’endroit où tu t’étais rendu en rêve, je suis trop fière de toi.  
Elle m’embrasse sur le front.
- Mon sixième sens m’a averti qu’il valait mieux que je ne déballe pas toute mon histoire, dis-je.
- Tu as bien fait. Pierre m’a pressé de questions et j’ai craqué. J’ai donné l’adresse de l’endroit où nous étions, celle du manoir sur la photo cachée, et je sens que je vais le regretter. Pierre, le Colonel Mitchell et Didier Bonneau ont longuement débattu après le passage du dernier onironaute. Je suis la seule à avoir passé le test de la photo avec succès. Ils sont certains que tu as aussi cette faculté, mais que tu n’as pas voulu l’avouer.
- Tu n’as donc pas dit que tu avais trouvé la clef de leur énigme dans mon rêve ?
- Tu es fou, ces types me fichent la trouille.
- Que cherchaient-ils au travers de cette expérience ?
- Une nouvelle recrue comme le disait le Colonel Mitchell dans ton rêve. Didier Bonneau dit que la faculté onirique de localiser un lieu inconnu en songe, comme une photo dans une enveloppe, fait appel à des capacités de télépathie, de précognition, de télékinésie et de téléportation. Quatre dons rares à réunir et qui en entraînent systématiquement un cinquième. Un don précieux pour l’armée, testé en long en large et en travers sur le Lieutenant Straubers : celui d’agir physiquement sur la personne dont on partage le rêve.
- Tu...Tu as cette capacité ?
- Je ne sais pas, Vincent, je ne suis pas une criminelle. Pourquoi me poses-tu cette question ?
- Admettons que tu possèdes vraiment ce don. Pourquoi aurais-tu peur d’avoir donné la localisation du manoir de Pierre ?
- Pierre et ses acolytes ont l’intention de me contraindre à utiliser mes capacités pour le compte de l’armée, pour je ne sais quelle mission d’Etat invouable. Celui qui possède ce pouvoir peut frapper partout en toute impunité. C’est l’arme absolue. Je te l’avais dit, l’armée est une entreprise de crime organisé. Ils ont parlé de prévenir les services du Président et la découverte d’une nouvelle recrue va leur débloquent des

crédits. Ils étaient fous de joie et ont félicité plusieurs fois Pierre en lui demandant de se mettre en chasse d'un nouveau candidat.

– Pourquoi donc ?

– Ils ont l'intention de se débarrasser de moi après ma mission comme ils l'ont fait du Lieutenant Straubers. Je suis une arme à un coup, pour eux. Ils veulent me neutraliser avant que je ne me rende compte de l'étendue de mes pouvoirs.

– Ils jouent avec le feu.

– Oui, mais te garantis qu'ils vont se brûler. Ils s'en sont pris à un enfant, Vincent, c'est horrible.

– Tu n'as pas peur ? Devenir la proie de l'armée, c'est ouvrir la boîte de Pandore.

– Tu devrais te méfier aussi, ils ont de très gros doutes sur ton compte. Au moindre soupçon, tu vas passer un sale quart d'heure.

Dieu fasse que l'enquête de l'inspecteur Smet ne le mène pas ici, à l'Institut !

– Après tes prouesses de ce soir, poursuit Zoé, J'ai aussi peur de toi et ta maîtrise des rêves. Je n'en vois pas la limite.

## Chapitre 25

Le soleil chauffe, malgré l'heure matinale.

La foule bruyante des touristes s'amasse dans la cour du château.

Marge est à mon bras. A l'occasion de mon anniversaire, elle m'offre une visite de Versailles. C'est mon caprice.

Zoé est avec nous, elle en mourait d'envie. Nous patientons devant l'entrée des Grands Appartements.

Marge nous quitte pour acheter des billets. Je discute avec Zoé.

– Tu t'es remise de notre dernière expérience, petite fille ?

– Je n'arrive pas à comprendre ce qui motive Pierre à faire ces horreurs. Je n'excuse pas les militaires, mais disons que je suis moins étonnée venant de leur part.

– Pierre cherche à financer ses travaux et inscrire son nom au Panthéon des chercheurs. Il travaille depuis trois ans maintenant sur les rêves lucides. Peu de ses collègues ont eu cette chance.

– Ils s'en sont pris à un enfant, Vincent. C'est inacceptable !

– Zoé, tu l'as dit toi-même : c'est du passé. Nous n'y pouvons rien changer.

– L'avenir peut être modifié.

Zoé pose la tête sur mon épaule, je passe le bras autour de son cou.

Marge revient avec les tickets

– Dites, les amoureux, vous n'allez vous papouiller dès que j'ai le dos tourné ?

– C'est un amour platonique, Marge.

– L'amour platonique est le pire qui soit. Il conduit au suicide ou au crime. Relisez Shakespeare.

Nous bougeons.

Le flot des touristes s'engouffre dans le château. Je m'accroche à Marge comme au mat d'un bateau pris dans la tempête. J'ai toujours eu envie de visiter la demeure du Roi Soleil. Lorsque je travaillais, je ne prenais pas de temps pour moi. Même si je n'y vois goutte, je me nourris des paroles, des bruits et des ambiances autant que vous des images.

Notre guide commente la visite d'un air pincé et d'une voix hautaine, semblable à celle que devait avoir Louis XIV lui-même.

– Nous sommes ici dans l'appartement du Roi. La distribution des appartements royaux est régie par la vie publique autant que la vie privée. Dès 1683, Louis XIV abandonne son Grand Appartement, désormais ouvert à tous, pour vivre ici. Suivez-moi je vous prie.

Marge me glisse un mot à l'oreille.

– Vincent, j'ai reçu un coup de téléphone inquiétant ce matin. Je t'ai déjà parlé du mari de ma sœur ?

– Celui qui est avocat ?

– Précisément. Un de ses amis travaille Quai des Orfèvres. Il connaît l'inspecteur Smet. Il dit que c'est un teigneux qui ne lâche jamais rien, qu'il déteste les célébrités autant que les homosexuels.

– Alors avec moi, il est servi.

– Ne le prends pas à la légère, Vincent. Il paraît que ce type a juré d'avoir ta peau !

– Il ne m'aura pas, Marge, je te le promets. Je prends mes précautions. A propos, la personne que tu as rencontrée hier t'a bien remis une enveloppe ?

– Je l'ai mise au coffre de ton appartement, comme tu me l'as demandé. Tu es bien mystérieux ces temps-ci, Vincent. Pourquoi me fais-tu faire toutes ces démarches ?

– Je ne peux pas te le dire, Marge...pour ta sécurité.

– La revente de *Vincent Coiffure* est en bonne voie ?

– Je rencontre plusieurs personnes demain. Tu voudras bien m'assister pour lire les papiers ? J'ai particulièrement apprécié le dossier des japonais. Ces gens-là respectent notre culture.

– Raphaël en offre davantage.

– Raphaël paye avec de l'argent qui ne lui appartient pas. Un fric sale qui sent le crime et la prostitution. Il ne m'achètera pas.

– Pourquoi vendre le travail de toute une vie ?

– J'ai bâti *Vincent Coiffure* avec Tony et il n'est plus là.

– Tu vas être riche comme un roi.



– Regarde bien autour de toi, dis-je triomphant, ce château est un avant-goût de mon futur logement.

Nous pénétrons dans la chambre de la Reine. Marge me tient le bras et Zoé prend ma main. Je fais face à la couche royale entouré des deux femmes de ma vie. Aucune d'elle n'est en âge de la partager avec moi.

– Devant vous, poursuit notre guide, la chambre de la Reine. Vous la voyez dans l'état où elle était lorsque Marie-Antoinette quitta Versailles en 1789. Les boiseries de style rocaille, ainsi que le plafond peint par François Boucher ont été commandés par Louis XV, en l'honneur de son épouse Marie Leszczynska. Rapprochez-vous de moi afin de mieux les découvrir...

La visite est terminée.

Nous nous reposons dans les jardins. Marge est en balade au hameau de la Reine. Je suis assis sur un banc, à l'ombre d'un platane. Zoé est appuyée contre mon épaule.

Elle n'est plus en colère contre moi. J'ai avancé plus vite qu'elle ne l'avait imaginé dans la maîtrise des rêves. Pourquoi cherchait-elle à m'en empêcher ? Je caresse ses cheveux. Elle sent bon la vanille et le miel. Elle est en paix et je sais que ma présence la rassure.

– Je voudrais vivre avec toi, Vincent, dit-elle.

– Tu es trop jeune, fillette et lorsque tu auras l'âge, je serai trop vieux.

Une larme coule sur sa joue, je la sens sur mon doigt.

– J'en ai marre de vivre chez ma mère.

– Vous avez plus de points communs que tu ne l'imagines, c'est précisément ce qui vous oppose. Tu veux que je lui parle ?

– Elle ne voudra pas. Elle n'écoute personne. Elle ne t'aime pas. Tu comptes faire quelque chose pour empêcher Pierre de poursuivre ses expériences ?

– Que veux-tu que je fasse ? Je n'ai pas l'intention de finir ma vie dans une prison militaire. Si je porte plainte, on me rira au nez.

– Il y a d'autres moyens.

Marge se glisse derrière nous et nous serre dans ses bras.

– Encore à roucouler ? dit-elle. Faites-vous un nid, vous serez plus tranquilles.

Nous rions.

Nous rions sans discontinuer jusqu'au repas de midi et déjeunons au *Renaissance* dont Marge me dit que la terrasse s'ouvre sur un parc aux arbres centenaires. Le restaurant est installé dans un hôtel particulier, autrefois propriété des Conti. La bâtisse a gardé ses fresques murales, ses meubles et des tableaux de peintres chers à Louis XIV comme La Fosse et Largillierre. Le chant des oiseaux agrmente nos silences. Nous savourons un verre de Deutz rosé à l'ombre d'une tonnelle de vigne vierge. Zoé m'a décrit la table : vaisselle de porcelaine, verres et chandeliers en cristal de Bohème, couverts en argent. Confortablement assis sur de lourds fauteuils tendus de soie, nous profitons du calme. L'ambiance est détendue, heureuse, digne du paradis un jour de printemps. Zoé et Marge échangent des secrets en gloussant. J'aime les entendre rire. J'aurais dû les inviter plus souvent à deux, elles sont enfin parvenues à cohabiter.

– On peut savoir ce qui vous amuse tant, les filles ?

– Zoé et moi regardons ta cravate. Nous sommes flattées que tu aies ressorti pour nous cette pièce de musée !

Je tâte la pièce de soie du bout des doigts sans parvenir à la reconnaître.

– C'est encore ma cravate Mickey ?

– Gagné ! dit Marge. Cette fois, en plus, elle jure avec ta chemise. C'est digne de toi, la taupe.

– La taupe ? dit Zoé. C'est un surnom qui lui va bien.

– Je trouve qu'il y a une certaine ressemblance physique, dit Marge. Mets-toi de profil, voilà, stop ! Tu vois, il a un peu le museau allongé.

– J'espère que vous n'avez pas l'intention de vous payer ma tête tout le repas. Au fait, les filles, je profite que vous êtes réunies. Nous avons traversé pas mal d'épreuves ensemble, mais les plus dures sont à venir. Si nous devons être séparés, je tiens à vous dire que...

– On ne comprend rien à ce que tu dis la taupe, dit Marge, mais la suite à l'air plutôt gentille pour nous, alors vas-y !

– Je voulais vous dire une chose importante...Je...

– Tu veux un verre d'eau ?

Mes mots ne veulent pas sortir. J'ai l'air con, hein ? Je voudrais leur dire que je les aime, mais les mots ont séché dans ma gorge.

– Que voulais-tu nous dire, Vincent. Tu vas payer l'addition ?

– Tu vas nous offrir une virée chez Chanel ?

Je souris. Les larmes se mêlent à mes rires. Je bafouille, je tremble. Je suis ridicule, quoi.

– Regardez-moi ce grand garçon, dit Marge. On ne croirait pas qu’il a dirigé une cinquantaine de personnes. Je pense qu’il veut nous dire qu’il nous aime, non ? Regarde, il fait oui de la tête, comme c’est mimi...

– C’est chou.

Elles rient. Zoé se lève.

– J’aimerais porter un toast à Vincent, dit Zoé, qui nous invite à manger dans un grand restaurant à l’occasion de son anniversaire. Je propose que tout le monde se joigne à nous pour chanter « Joyeux Anniversaire ».

– Zoé, tu vas nous faire remarquer. Ce n’est pas l’endroit pour...

Zoé fait le tour des tables et en quelques minutes, la mienne est cernée. Ils ont reconnu l’homme public sous le masque de la maladie. Le restaurant entier est debout à chanter. On rit, on m’applaudit. Je suis rouge.

Rouge de honte et de joie.

C’est le premier souvenir que j’emporterai là où je vais.

Le soir de cette journée mémorable, je suis seul dans l’appartement.

Je repasse une dernière fois mon plan en revue.

Tout est en place.

Zoé a raison, il y a d’autres moyens que la loi pour empêcher Pierre Messier de se livrer à ses horreurs. Il y a d’autres façons de me venger de la souffrance que j’endure depuis qu’il m’a privé de la vue. Je dois mieux le connaître, avant de passer à l’action. Cette nuit, je m’invite dans son rêve.

Comment peut-il s’en défendre ?

## Chapitre 26

Le lendemain matin, je suis tiré du sommeil par mon réveil.

Je passe mentalement en revue les rêves de la nuit.

Maigre butin. Des histoires banales, une promenade sur la plage au soleil couchant en Sicile, un tour de grande roue au London Eye et un repas fantasmagorique à la Grenouillère près du Touquet.

Malgré ma volonté répétée, aucun de ces rêves ne m'a permis de me projeter dans ceux de Pierre Messier.

Je ne comprends pas ce qui a cloché. Je n'avais pas connu d'échec récemment. C'est comme si la porte de l'esprit de Pierre était fermée à double tour. Les rêves obéissent-ils, comme le disait Pierre lui-même, à des lois que je ne maîtrise pas ?

Pierre est-il assez aguerri pour doter son esprit d'un pare-feu quelconque ? Et si c'est le cas, cet anti-virus lui a-t-il rendu compte des mes essais d'intrusion ?

Et si Pierre, à qui j'ai caché mes pouvoirs et qui connaît ceux de Zoé, pensait que ces assauts oniriques étaient l'œuvre de cette dernière ? N'ai-je pas moi aussi joué avec le feu au risque de déclencher sur elle les foudres de l'armée ?

Je suis soudain pris d'une peur irraisonnée pour ma protégée et me lève en sursaut.

Il est sept heures du matin, je peux appeler chez elle.

Tant pis si je m'attire les foudres de Madame Portos.

Zoé ne répond pas.

Sa mère travaille de nuit comme infirmière, soit, mais que peut faire cette gosse hors de chez elle à cette heure matinale ? Je ne l'imagine pas se promener dans le quartier dès potron-minet et je suis en général prévenu lorsqu'elle découche. Peut-être lui

est-il arrivé quelque chose ? J'aurais dû appeler plus tôt. Je dois savoir ce qui se passe chez elle.

Je marche à l'aveuglette jusqu'à la cuisine.

Mon tibia bute sur un tabouret mal rangé.

Où ai-je bien pu la mettre ? Dans le tiroir de droite ou dans celui de gauche ? Je fouille comme un drogué en manque. Je devrais au moins reconnaître le porte-clefs. Voilà, je l'ai ! Je brandis fièrement la balle de golf tenant une petite clef : celle de l'appartement de Zoé. Elle m'en avait confié un double lors de notre première rencontre.

Je ne connais malheureusement pas la configuration de son appartement et je risque de m'y perdre ou de casser des choses. Que dirait sa mère si elle me trouvait chez elle allongé dans un ramassis de vaisselle brisée en rentrant de sa nuit à l'hôpital ? Elle ne m'apprécie déjà pas beaucoup...

Marge doit arriver d'ici une heure, j'irai chez Zoé avec elle.

Je vais lui préparer un petit déjeuner dont elle se souviendra.

Comme toute femme normalement constituée, elle aime ces attentions. Je branche la cafetière, je grille les tartines, je presse les oranges. Bocuse n'aurait pas fait mieux.

Le temps passe, lentement.

Marge arrive enfin les bras chargés et me décrit ses présents : des fleurs, des journaux, des fruits et des légumes. Je l'embrasse comme si je la voyais pour la dernière fois.

– Vincent, tu es déjà debout et habillé ? Tu es tombé du lit ? Tu as préparé le petit déjeuner ? Tu dois avoir de la fièvre ! Ah, je sais : ce n'est pas pour moi, c'est pour une autre femme. Tu ne m'attendais pas si tôt. Voilà pourquoi tu t'es fait si beau. Tu veux que je ressorte faire un tour dans le quartier ?

– Marge, ne dis pas de bêtises et viens t'asseoir. J'ai préparé tout cela pour toi. J'ai besoin de ton aide, j'aimerais me rendre dans l'appartement de Zoé.

– Ah, je savais qu'il y avait une fille derrière tout ça. Je comprends : on gâte la vieille pour avoir la jeune...

Nous prenons place autour de la table. Marge pose ses paquets près de nous.

– Pas plus de thé, Vincent, merci, tu fais déborder ma tasse. Je t'ai rapporté plusieurs choses ce matin. Tout d'abord des fleurs pour me faire pardonner car en fin de matinée, je dois me rendre chez l'autre vieil homme dont je m'occupe, pour l'aider à faire sa toilette.

– Merci pour « l'autre vieil homme » ! Et pour le reste ?

– Il y a un petit marché en bas de l'immeuble. Je n'ai pas pu résister à t'y prendre des asperges...

– Marge, je n'aime pas les asperges, je ne sais même pas comment les faire cuire.

– Maman va les préparer avant de partir, mon gros bébé. Ah, tiens, je suis aussi allé chercher le porte-document dont tu avais besoin dans le casier numéroté de la gare de Lyon. Je ne te poserai pas de questions sur son contenu, même si j'en crève d'envie.

– Merci. J'aimerais pouvoir te dire ce qu'il contient.

– Ne te fatigue pas. Je t'ai aussi pris les journaux pour te faire la lecture.

– Ils parlent toujours des élections ?

– Plus que jamais, c'est très serré maintenant.

Je pense au Président actuel, qui vient comme le disait Zoé, d'être prévenu de l'existence d'un nouvel onironaute aux pouvoirs spéciaux par l'équipe du Colonel Mitchell. Sera-t-il tenté d'user de ses pouvoirs pour évincer un rival ?

Pour cela, il lui faut mettre la main sur Zoé. Et si ce silence voulait dire qu'ils l'avaient déjà enlevée ? Je dois savoir.

– Marge, emmène-moi chez Zoé !

Nous traversons le couloir au pas de charge, inquiets d'être surpris. Marge farfouille dans la serrure de l'appartement pendant des secondes qui me paraissent des heures. Je la pousse pour entrer plus vite.

Un long couloir bordé de chambres mène au salon, un peu comme chez moi. Marge fouille méthodiquement chaque pièce : le bureau, la chambre de Zoé, celle de sa mère.

– Vincent, viens ici sans te casser la figure. Zoé a laissé une lettre pour sa mère sur la table de la salle à manger.

– Que dit-elle ?

– L'enveloppe est fermée, Vincent, je ne vais quand même pas l'arracher. Attends, je peux lire le début par transparence : « Maman, ce que je vais te dire est un peu triste. Je dois te quitter quelques temps car je ne suis plus en sécurité. Peut-être des gens vont-ils venir te voir qui... ».

Je crie presque.

– Qui quoi, bon sang ?

– Je ne vois pas la fin, Vincent, si tu crois que c'est facile. Il faut partir maintenant, sa mère peut arriver d'une minute à l'autre. Tu as ta réponse : Zoé n'a pas eu de malaise chez elle, elle n'a

pas été enlevée, elle a choisi de partir de chez elle pour une raison inconnue.

Nous sommes de retour chez moi.

Marge épluche les asperges en me lisant le journal. J'ai la tête ailleurs. Je pense à Zoé. Où est-elle ? Pourquoi dit-elle dans son courrier qu'elle n'est plus en sécurité ? L'armée avait prévu de l'utiliser, c'est vrai, mais pourquoi s'enfuir sans en parler à personne ?

– Je te passe les faits divers dans le quartier et la rubrique nécrologique, dit Marge. Dans les pages internationales, ils parlent encore des élections. Il doit y avoir ce matin les résultats d'un sondage important. Tu veux que je regarde à la télé ?

J'acquiesce distraitement. Marge passe dans la pièce à côté. J'entends la télévision s'allumer. Je reconnais la voix du présentateur. Je souffle sur mon thé pour le refroidir. Je grignote un cake aux fruits confits. Je soupire en pensant à Zoé.

Je suis nerveux.

Un cri déchire ma tranquillité.

– Vincent, viens vite voir ! crie Marge.

Sous le coup de la stupeur et de la nervosité, je lâche ma tasse. Elle explose sur le sol et inonde le bas de mon pantalon. Je me lève précipitamment. Mon pied glisse sur les débris de porcelaine et le breuvage tiède. Je bascule en avant et ma tête heurte la table dans un bruit mat. La routine.

– Tout va bien, Vincent ?

– Encore un cri comme ça et je finis à l'hôpital !

J'arrive au salon en me tenant le front. Le communiqué que Marge voulait me faire entendre est presque terminé :

– « ...a eu lieu cette nuit vers quatre heures du matin. Les circonstances de drame sont encore inexplicables. Nous ne manquerons pas de revenir vers vous si nous en savons davantage. Il s'agit, comme vous vous en doutez, d'une nouvelle douloureuse pour la communauté scientifique qui perd un de ses plus éminents savants. D'autres développements dans notre édition de midi... »

– Qui est mort cette nuit, Marge ? Parle vite, je m'attends au pire. Avec moi, c'est Halloween tous les jours...

– Pierre Messier !

## Chapitre 27

Marge m'a quitté pour se rendre chez son « autre vieil homme ».

Non, je ne suis pas jaloux, j'aime qu'on s'occupe de moi, c'est tout !

Je sirote un whisky. L'alcool m'aide à réfléchir. Les idées fusent dans ma tête. J'avais imaginé différentes options, mais pas le départ de Pierre.

Les choses vont se précipiter.

Tout ce que ce pays compte de forces de sécurité va me tomber sur le coin du nez. L'inspecteur Smet, tout d'abord. La disparition de Pierre fait déborder le vase. Il m'avait prévenu : il interviendrait au moindre incident suspect dans mon entourage. Il faut dire que les gens qui me côtoient tombent comme des mouches. Je suis, au choix, une maladie foudroyante ou un serial killer. Je parie que la police penchera pour la deuxième option. Même sans preuves, un jury pourrait se laisser convaincre de ma culpabilité. Il y a trop de disparitions et de coïncidences.

Avec l'armée, les choses iront plus vite.

Il n'y aura pas de jugement.

Voyant que Pierre a disparu sans raison et ne sachant pas qui est son agresseur, ils ne prendront pas le risque de laisser courir un civil qu'ils soupçonnent avec force de posséder en rêve le pouvoir suprême. Des vagues de forces d'intervention vont déferler sur cet immeuble et ratisser l'appartement de Zoé comme le mien avec l'ordre de nous tirer comme à la fête foraine !

Je vis mes derniers instants ici, c'est une certitude. Je le sais.

Je suis prêt.



Zoé a disparu. Ils ne la trouveront pas. Je ne sais pas comment elle a appris qu'elle était en danger, mais elle le sait. Elle s'est mise à l'abri. Cette gamine a de la ressource. Je ne m'inquiète pas pour elle.

Marge ne sait rien de mes projets. J'ai tenu bon. Ils n'obtiendront rien d'elle.

Elle est en sécurité.

Il reste une dernière question : si Pierre a commandité, comme je le pensais, l'ensemble des meurtres précédents, y compris mon accident, pourquoi est-il mort ? Et si Pierre n'est qu'un nom supplémentaire sur la liste d'un serial killer, qui est ce dernier ? Je ne veux plus croire qu'il s'agit d'une partie de moi-même.

Marge ne va pas tarder à revenir de chez son vieil homme. Je l'embrasserai une dernière fois. Je savoure un whisky.

Je ne me fais pas de soucis pour mes effets personnels.

Tout me parviendra en temps voulu.

Pas de valises à faire.

Pas de soucis.

J'étends mes pieds sur la table basse.

Le calme avant la tempête.

Le téléphone sonne.

Je m'en fiche.

Je ne suis déjà plus là.

Il insiste.

A la deuxième sonnerie, je me lève en sursaut. Un pressentiment. Je prends le combiné. Marge me répond, affolée.

– Vincent, tu te décides enfin à décrocher ! Je suis au bout de la rue. Je n'ose plus avancer. Une voiture de police stationne en bas de chez toi. L'inspecteur Smet vient d'en descendre avec un de ses hommes. Tu sais ce qu'il te veut ? Tu as besoin d'aide ? Que dois-je faire ?

– Rentre chez toi au plus vite et ne bouge pas. Je vais me débrouiller. Je t'appelle quand je serai en sécurité.

Je raccroche.

Il va falloir faire vite. La sueur perle à mon front. Décidément, le sort prend un malin plaisir à déjouer mon organisation.

On frappe à la porte.

Ce n'est plus un plan B qu'il me faut, c'est un plan C ou D. Si cet imbécile d'inspecteur me place en garde à vue, l'armée n'aura plus qu'à me cueillir directement chez lui.

J'appuie sur le gros interrupteur du salon et je baisse d'un coup tous les volets de l'appartement.

La porte de l'ascenseur du palier s'ouvre avec fracas. Mon sursis se compte en secondes. J'entends crier. On frappe à ma porte.

– Au nom de la loi, ouvrez ! Police ! Nous avons un mandat !

Je me glisse jusqu'au tableau de commande électrique. J'abaisse le disjoncteur. J'entends s'éteindre la télé. J'enlève les cinq fiches en porcelaine et je les glisse dans ma poche. J'ai quelques secondes d'avance.

Je tire le petit banc en travers du couloir.

Derrière la porte, les deux hommes s'impatientent.

– J'appelle le concierge pour faire ouvrir la porte, inspecteur ?

– Attendez, je n'ai pas vérifié si elle était fermée.

Le verrou !

Je ne l'ai pas tiré ! Je ne ferme jamais la porte quand je suis là. J'ai peur de retarder les secours au cas où j'en aurais besoin.

Je me dirige vers les toilettes.

La porte de l'appartement s'ouvre. Personne ne me voit. Je passe dans la salle de bain. Une voix familière emplît le hall d'entrée.

– Il fait noir comme dans un four ici, Richez. Trouvez-moi un interrupteur. Dépêchez-vous, bon sang ! Il est certainement ici ! Vincent, vous êtes là ?

Bienvenue au royaume des aveugles, inspecteur. J'ouvre la trappe du côté de la baignoire et je m'agenouille.

– La lumière ne marche pas, inspecteur. Il n'y a pas d'électricité.

– Il faut fouiller quand même. Je vais au salon, prenez le couloir.

J'entends un grand bruit dans le couloir, suivi d'un juron.

Je me glisse sous la baignoire.

A cet endroit, il y a un trou dans le mur qui donne sur un mince passage, un vide entre le mur de mon appartement et celui de Zoé. J'entends rugir l'inspecteur.

– Richez, mais que faites-vous, malheureux ? Quel est ce bruit ?

– Je fouille, inspecteur, je fouille. Je me suis pris les pieds dans un banc tiré en travers du couloir.

Je souris.

Je me retourne avec d'infinies précautions. Je tire sur le fil de nylon attaché à la trappe par une ventouse et je la referme de l'intérieur. J'ai bricolé ce système en hâte au cas où je serais coincé chez moi. Je tire d'un coup sec. La ventouse se détache. Je rembobine le fil. Je me lève et me coule entre les murs, loin de l'orifice qui donne sous ma baignoire.

– Ne restez pas là comme un imbécile, Richez ! Allez chercher le concierge et sa lampe de poche. Qu'il nous remette la lumière !

Je souffle un grand coup.

Je suis en sécurité... pour quelques minutes ou pour toujours. Tout va se jouer maintenant. Mon cœur bat à tout rompre.

Un abominable fracas suivi d'un cri d'effroi secoue l'appartement, celui de Zoé cette fois. Je suis bien placé pour entendre. Je sursaute. Ma tête heurte le mur. Un goût bizarre envahit ma bouche. Je touche ma lèvre. Je saigne du nez.

– Richez, quel est ce bruit atroce ? Vous êtes encore tombé ?

– Ce n'est pas moi, inspecteur. Le bruit semble venir de l'appartement d'à-côté. Je vais voir...dès que je retrouve la porte d'entrée.

– Comment faites-vous pour vous perdre dans un appartement ? Je reste ici au cas où Vincent tenterait de sortir...ou de rentrer. Nous ne savons même pas où il est. Il est peut-être déjà loin. L'un de nous aurait dû rester en bas, à la porte de l'immeuble.

– Je l'avais suggéré, inspecteur, mais...

Des dizaines de pieds martèlent maintenant le sol de l'appartement de Zoé. On court. On crie. On renverse. On casse. J'entends hurler la mère de Zoé.

– Vous avez défoncé ma porte ! Vous ne pouvez pas sonner comme tout le monde ?

– Restez tranquille, madame, je suis le Colonel Mitchell. Mes hommes vont fouiller toutes les pièces. Nous cherchons votre fille, Zoé.

Un nouveau hurlement me prouve que les explications du Colonel n'ont pas pleinement rassuré madame Portos.

– Pourquoi ces armes ? Ma fille n'a rien fait de mal.

– Elle est ici ?

– Non, je...

Le Colonel hèle ses hommes.

– Envoyez deux gars dans l'appartement d'à-côté. Il nous faut également Vincent Boulogne.

On court sur le palier.

J'entends maintenant M. Stern, le concierge, fraîchement arrivé par l'ascenseur.

– Qu'est-ce donc que ce raffut ? Il y a des personnes âgées dans l'immeuble qui... Mais qu'avez-vous fait à la porte de madame Portos ?

L'inspecteur Smet se remet à crier, à quelques mètres de moi.

– Richez, vous êtes complètement empoté, mon vieux ! Vous trouvez cette porte oui ou non ? Pourquoi diable l'aviez-vous refermée ?

– Je ne l'ai pas refermée, inspecteur, certainement un courant d'air qui... Ah, je la tiens, je...

La porte s'ouvre d'un coup sec sur le coup de bélier de la section d'assaut, frappant Richez au visage. Les militaires investissent l'appartement au pas de charge, certainement fusil mitrailleur à l'épaule et lampe au front. On crie à nouveau.

– Mains en l'air ! Retourne-toi face au mur les mains derrière le dos.

– Vous êtes fou ? Je suis inspecteur de police.

– Ferme-là ! Qu'est-ce que tu fais dans le noir ? Ne bouge pas et mets tes mains derrière le dos. Ne bouge pas, je te dis ! Chef ! Il y en a un autre, là derrière la porte.

J'entends qu'on traîne des pieds, on crie, on s'insulte, on se pousse.

Mon téléphone vibre. Il vibre toujours deux fois avant de sonner.

S'il sonne, il me trahit.

Je dois l'arrêter. Je l'arrache de ma poche en me contorsionnant. Saisi d'angoisse, je m'embrouille dans les touches. J'appuie, mais trop tard. Mon téléphone s'éteint.

Il a sonné deux fois. La lambada.

La lambada au milieu des murs entre deux appartements cernés par les flics et l'armée. Je retiens mon souffle, je ne suis plus qu'une oreille.

Rien.

Il y a trop de bruit. Tout est trop confus.

Sur le palier, c'est la guerre entre les militaires, la police, le concierge et la mère de Zoé.

– Mon Colonel, j'ai trouvé ces deux hommes dans l'appartement d'à-côté, ils se cachaient dans le noir.

– Nous ne nous cachions pas ! Vous êtes débile ou quoi ? Je suis l'inspecteur Smet, de DRECO. Nous avons un mandat d'arrêt au nom de Vincent Boulogne dans le cadre d'une affaire criminelle. Mais lâchez-nous, bon sang !

– Je suis le Colonel Mitchell. Nous recherchons Zoé pour les mêmes raisons.

– Détachez-moi ! Aidez-nous à chercher chez Vincent Boulogne. Il fait noir et il n'y a plus d'électricité.

Un groupe sort de chez Zoé.

– La fille que vous cherchez n'est pas chez elle, mon Colonel. Nous avons ratissé toutes les pièces.

La voix stridente de la mère de Zoé me parvient en sourdine

– Je me tue à vous dire qu'elle n'est pas là !

– Attendez une minute, intervient M. Stern, qui va payer pour les portes défoncées ?

– Vous êtes concierge ici ? demande le Colonel. Commencez donc par remettre le courant dans cet appartement.

Des hommes rentrent à nouveau en masse chez moi.

Je retiens ma respiration.

Je suis tétanisé.

– On a enlevé les plombs ! C'est normal qu'il fasse noir ! J'ai des fiches de rechange sur le palier.

Quelques minutes plus tard, la télévision se remet en marche.

Les lumières se rallument.

Des soldats et des policiers marchent partout, du salon au balcon, de la chambre aux toilettes... jusque dans la salle de bains. On crie, on court, puis on marche, on parle. Je n'entends plus que des bribes de phrases, sans en reconnaître l'auteur.

– Venez chez nous, il faut tirer cette histoire au clair.

– Je laisse un gars en permanence au pied de l'immeuble. Il faudra bien qu'il rentre ou qu'il sorte.

– Vous allez enfin me dire qui va payer pour ces portes ? Vous n'avez pas vu qu'il y avait des poignées ?

Je bouge légèrement. Mes muscles me font mal.

J'entends soudain comme un craquement.

La chenille de la lourde trappe du côté de la baignoire vient de céder. La planche de bois s'abat sur le carrelage dans un claquement sinistre.

L'entrée de ma cachette est dévoilée.

Je tends l'oreille.

Ils vont venir me chercher.

J'attends.

Il ne se passe rien.

Je n'entends plus que le concierge discuter avec la mère de Zoé.

Ils sont partis.

Je soupire.

Je sors de ma cachette. Je ferme le verrou de la porte d'entrée. Je retourne dans ma chambre, jusqu'à ma table de nuit. Je sors d'un tiroir un téléphone portable flambant neuf. Ils me l'ont donné en cas d'urgence. Cette communication ne doit pas être interceptée. Un coup de fil et tout sera réglé. Je parle et je raccroche. Ils vont venir me chercher. L'armée et la police n'y pourront rien.

C'est comme ça.

Mon deuxième coup de fil est pour Marge. Ils m'ont dit d'être bref.

– Marge, c'est Vincent, dis-je.

– Vincent, j'étais folle d'inquiétude. Où es-tu ?

– Tout va bien. Je suis libre et en bonne santé.

– Je ne suis pas rentrée chez moi comme tu me l'avais demandé. Je suis attablée au café de France. D'ici je donne sur l'entrée de ton immeuble. Je voulais voir si tu ressortais menotté. Un camion militaire est arrivé juste après la police. Toute la rue était bloquée. Des hommes sont entrés dans l'immeuble avec des fusils d'assaut. Une foule de gens est venue voir ce qui se passait. Comment as-tu fait pour t'en sortir ?

– Je t'expliquerai, Marge. Je ne peux pas te parler longtemps. Je dois partir, je suis recherché. La police et l'armée vont venir te voir mais ne t'inquiète pas, tu ne sais rien. Ne cherche pas à savoir où je suis, je prendrai l'initiative de te contacter, mais pas avant quelques mois. Je serai en sécurité et je penserai à toi. Je t'aime. Tu me manques déjà.

– Je t'aime aussi, la taupe, je patienterai. Ne sors pas de chez toi, des hommes de l'armée sont encore en bas. La rue est barrée des deux côtés et les allées et venues sont filtrées. Des gens de la télévision filment ton balcon.

– Je sortirai, Marge, fais-moi confiance. Rentre chez toi discrètement.

– Le café a une porte, près des toilettes, qui donne sur la rue derrière. Ma voiture m’attend là, je serai bientôt loin.

– Marge ?

– Oui.

– Le porte-document que tu m’as rapporté ce matin de la consigne de la gare de Lyon, où est-il ?

Marge réfléchis un long moment avant de s’exclamer :

– Mon Dieu ! Je l’avais en main en fouillant chez Zoé ce matin. J’ai dû le laisser dans sa chambre près de son vivarium. C’est grave ?

– J’en ai absolument besoin, mais je ne vais pas aller le chercher moi-même, la mère de Zoé me dénoncerait à la police. Je sais qui va s’en charger. Un « vivarium », tu dis ?

– Une sorte d’aquarium avec un serpent.

– Un serpent ? De quelle couleur, bon sang ?

– Jaune.

Un long silence sépare nos propos.

– Vincent ? Tu pars avec Zoé, c’est ça ? C’est pour cela qu’elle n’est pas chez elle ?

– Je ne pars pas avec elle, Marge, mais je te garantis que je vais la retrouver.

## Chapitre 28

Je suis assis sur un couvre-lit en éponge rose.  
Des poupées et des peluches s'alignent le long du mur.  
Devant moi, des affiches de chanteuses et d'acteurs populaires.  
Dans un coin de la pièce, un cartable couvert de badges, une paire de Converse blanches et une petite culotte.  
Sur la table de chevet, un téléphone portable nacré, une lampe Hello Kitty et un réveil Betty Boop.  
La chambre d'une jeune fille.  
A côté de la table de chevet, dans un cadre, une photo de moi et plus loin celle d'un homme que je ne connais pas.  
Au fond de la pièce, enfin, un bocal où s'enroule un reptile jaune...

La chambre de Zoé.

Voilà plusieurs mois que je cherche cette dernière.  
Ce lieu porte les traces de sa présence récente.  
Je prends le petit cadre dans la main. J'ignorais que Zoé possédait une image de moi. Une larme roule sur ma joue. Je me suis juré d'aller jusqu'au bout. Il le faut.  
Zoé n'a pas reparu depuis bien longtemps. Personne n'a de ses nouvelles, ni sa mère, ni l'armée, ni la police.  
Elle se cache. Je sais pourquoi. Elle oublie que je suis capable de la retrouver. Dans ses rêves.

Machinalement, je bascule le magasin de mon 357 Magnum Smith & Wesson pour compter les cartouches. C'est inutile, je sais. Théoriquement je peux tirer autant que je veux.  
J'ouvre la porte de la chambre. Je glisse dans le couloir. Tout semble normal.



Il y a du bruit derrière une porte au fond.  
Je tends la main vers la poignée. J'entends un gémissement.  
Je respire profondément et j'ouvre.  
Une petite fille est assise sur un lit, les cheveux dans les yeux.  
Ses mèches sont mouillées par les larmes. Elle sanglote. Elle doit avoir sept ou huit ans.  
Je m'assois dans un coin de la pièce pour la regarder.  
Elle serre une peluche contre son cœur et lui parle :  
– Je t'ai déjà expliqué, Puppy. Papa est mort à cause des méchants monsieurs. Zoé ne peut rien faire, elle est trop petite...et puis, ils pourraient faire du mal à maman. Zoé a vu en rêve que papa faisait des choses mal et qu'ils allaient venir le voir pour se disputer avec lui, mais elle n'a pas été assez forte pour le protéger. La police n'a pas voulu me croire. Zoé retrouvera les monsieurs quand elle sera plus grande. Je te le promets.  
Elle sanglote de nouveau. Je quitte la pièce. Son père n'est pas mort de cause naturelle. Il a été assassiné.  
Zoé se croyait responsable car elle avait vu venir l'évènement en rêve.  
Depuis, elle cherche à se venger...  
Quel rapport avec moi ?

Je poursuis ma route dans le couloir de l'appartement de Zoé.  
Un couloir improbable. Je marche sur des aiguilles de pin pour déboucher près d'un vignoble. Je suis à l'extérieur, dans le sud de la France. Je crois reconnaître l'endroit que décrivait Zoé : la villa Manosque. Un homme poursuit Zoé en riant, celui dont la photo était près de la mienne sur la table de chevet.  
C'est certainement son père.  
Zoé pousse des cris stridents. Sa mère, sur la terrasse, se hisse sur la pointe des pieds en riant. Je souris également, la scène est touchante.  
Zoé déboule près de moi comme un jeune chiot. Son père est sur ses talons. Il parle d'une grosse voix :  
– Je vais t'attraper, ma princesse.  
Elle rit. Tout le monde rit.  
La conduite intérieure noire arrive tranquillement par l'allée de graviers. Je suis seul à la voir, tout est trop joyeux. Elle s'immobilise, quatre hommes en descendent. Je reconnais le chauffeur, Jean Valvert, et un passager, Paolo Scotti. Il écarte les pans de sa veste et tire un Beretta noir de l'étui sous son

aisselle. Les portières claquent. Les hommes se mettent en marche, lentement. L'un d'eux tient une mitraillette.

Zoé se prend le pied dans une racine et s'abat sur le sol. Son père court déjà en sens inverse, vers la maison. Sa mère pousse un cri d'effroi. Les balles crépitent, fracassant vitres et pots de fleurs. Zoé pleure, une main sur chaque oreille. Son père avance, les bras sur les yeux pour se protéger.

Le feu se nourrit.

Une première balle l'atteint à la jambe, puis au bras. Son buste et sa tête se criblent de balles. Sa chemise blanche s'imprègne de rouge. Il glisse sur le sol comme un fantôme.

Les hommes s'effacent, sans une parole. Zoé se précipite vers son père. Sa mère court derrière la Mercedes.

La scène est insoutenable. Je ne veux pas voir Zoé pleurer sur le corps de son père.

Je cours vers le couloir de l'appartement. Tout est silencieux. Je n'entends plus que le bruit haletant de ma respiration. J'avance jusqu'à la cuisine et m'assois sur une chaise, le visage trempé de sueur. Je respire.

Les pièces du puzzle s'assemblent enfin. Le père de Zoé a été assassiné par la mafia, peut-être en était-il membre lui-même. Scotti et Valvert étaient de la fête.

Voilà pourquoi je l'ai surprise à nous espionner, Valvert et moi, au Bar de la Butte. Elle l'a reconnu. Cette rencontre a dû être terrible pour elle. Dire que je lui ai reproché de nous avoir écoutés et que Jean l'a défendue !

Elle était seule à savoir.

J'avance à nouveau dans d'interminables couloirs. Mes pas me mènent devant une porte noire, sans poignée. Je pousse le battant. La pièce est plongée dans l'obscurité. Un curieux malaise m'envahit. Un homme est au fond de la salle, je le devine plutôt que je ne le vois. Mes yeux s'habituent. Sa silhouette se découpe plus précisément. Je le reconnais, sanglé dans son imperméable de cuir. Il me tourne le dos, le cigare vissé aux lèvres. Je m'attendais à le trouver dans ce rêve, je n'ai pas eu besoin de le chercher. J'ai le revolver bien en main. J'arme le chien dans un claquement sec.

L'homme se retourne. Je pointe l'arme vers lui, à hauteur de la tête. Sa bouche s'ouvre et son cigare en tombe, comme au ralenti.

– Tu te souviens de moi ? dis-je le sourire aux lèvres.

– Vincent Boulogne ?

– Précisément. Je suis heureux de te retrouver. J’ai passé trop de nuits à te courir après. J’aimerais que tu me dises qui tu es vraiment, et garde bien les mains au dessus de la tête.

– Je suis un homme de main, une petite frappe.

– C’est ce que tu crois être. Pour qui travailles-tu ?

– La Maîtresse vient me voir quand elle veut. Je suis son serviteur.

– La Maîtresse ? Je constate que pour se venger de la mafia, la « Maîtresse » s’est créé un milieu proche de la pègre. Combien as-tu de contrats à ton actif ?

– Vous étiez le premier. J’ai d’abord reçu l’ordre de vous éliminer, puis les consignes ont changé. Je devais vous blesser.

– Vous avez choisi de me rendre aveugle ?

– Je devais vous empêcher de poursuivre votre activité.

– Tous n’ont pas eu la chance d’être blessés ?

– Effectivement.

– Paolo Scotti ? Pierre Messier ?

L’homme opine. Je n’ose pas dire le nom suivant.

– Tony Firenze ?

– Je devais juste lui faire peur, mais tout a mal tourné. Mes mains tremblent à l’évocation du nom de mon meilleur ami. Je ne voulais pas croire qu’elle soit allée jusque là. Une larme coule sur ma joue. Mon doigt se crispe à mi-course sur la détente. L’homme livre son dernier nom.

– Sais-tu pourquoi nous devons être neutralisés ?

– Je ne me pose pas de questions.

– Tu ne t’es jamais demandé pourquoi tu avais ma tête ?

Il se touche le visage.

– Je ne me suis jamais regardé.

– Je pense que Zoé voulait que tu symbolises ma déchéance. Elle voulait me montrer vieux, violent et corrompu par la mafia. Elle voulait que je me punisse moi-même, pour me mettre en garde contre le mal que je pourrais me faire en rejoignant la pieuvre. Tu m’as dit beaucoup de choses la nuit de mon *Accident* comme « Tu veux du sang des Lampa sur la conscience ? ». Etait-ce improvisé ?

– La maîtresse me dicte mes répliques. Je les récite par cœur, c’est tout. Mon métier n’est pas de parler, c’est d’agir.

– Tu es une machine à régler des comptes créée par une adolescente déséquilibrée. Tu n’as pas plus de passé que d’avenir. As-tu seulement un nom ?

– Je...j’en ai un bien sûr...je ne m’en souviens pas, c’est tout.

– Tu es un onirhomme, un personnage humain créé en songe. Comme tous tes congénères, tu crois fermement à ton existence. La tienne s’arrête cependant ici, trop de gens ont souffert par ta faute.

– J’ai un nom bien sûr, comme tout le monde, je ne suis pas un onirhomme, j’existe vraiment.

Il s’arrête de parler, ses lèvres tremblent. Ses yeux se bloquent derrière moi.

Zoé apparaît sur le seuil de la porte. L’homme s’adresse à elle.

– J’ai un nom, Maîtresse, pourquoi ne me l’avez-vous jamais dit ?

La détonation éclate. J’ai le bras tendu pour amortir le recul de mon arme. Le coup est parti. La justice est en marche.

L’onirhomme s’effondre.

Je baisse les bras, un sourire aux lèvres.

Je viens de tuer mon pire cauchemar, au propre comme au figuré.

Et ça fait bougrement du bien.

Je me tourne vers Zoé, soudain privée de son protecteur.

Elle lève un bras et l’appartement disparaît.

Il fait nuit.

Nous sommes assis à une table d’apparat. J’admire les assiettes et les couverts en argent, les verres gravés. La flamme tremblante des bougies éclaire doucement nos visages. Les verres pétillent de champagne. Zoé lève le sien pour un toast.

– A nos retrouvailles, Vincent, j’ai pensé que le décor d’un restaurant serait propice à la discussion. J’ai choisi Maxim’s. Enfin, c’est l’idée que je m’en fais.

Elle rit.

Je regarde autour de moi.

Tout jusqu’au moindre détail évoque l’intérieur d’un grand restaurant, depuis la gigantesque verrière art déco, la moquette à grosses fleurs orange, les cuivres du bar en acajou, les miroirs en bois sculpté. Je porte le verre à mes lèvres. Un liquide frais coule dans ma gorge. Mon esprit recrée à l’identique le goût d’un champagne rosé millésimé. Pourquoi ne

parvenons-nous pas à utiliser ces pouvoirs fantastiques durant l'éveil ?

Un maître d'hôtel en nœud papillon s'approche de notre table pour prendre la commande. Je l'écarte d'une main.

– Rappelle tes chiens, Zoé. Je ne suis pas là pour savourer les prouesses de ton imagination.

– Tu m'as retrouvée ?

– Je t'ai retrouvée, oui. Et j'ai retrouvé du même coup le fil de cette histoire. Elle se termine. Ma quête touche à sa fin. Tout cela va me laisser un grand vide, je m'y investis depuis si longtemps. L'heure est venue d'utiliser enfin mes pouvoirs de manière positive.

– Tu as découvert des choses sur moi ?

– Des choses que mon cœur refuse encore d'entendre.

– Qui t'a mis sur la voie ?

– Un serpent jaune. J'ai cru qu'il s'agissait d'une signature de mon esprit avant que Marge n'en découvre un chez toi. J'en ai déduit qu'il ne s'agissait pas de mon animal totem, mais du tien. Il marquait donc de manière irréfutable tous les instants où nous partagions le même rêve. Je me souviens, bien sûr, de l'avoir vu dans le rêve de Frédéric Dark. Tu y es apparue pour briser le cours d'une histoire que tu jugeais dangereux pour moi de poursuivre. Tu ne voulais pas que je puisse établir de lien entre Raphaël, Frédéric et la mafia. Ce serpent était également aux pieds de cet homme qui me ressemble dans le rêve de Tony, juste avant sa mort. Tu étais donc encore là pour guider la main de l'homme sans nom. Je suppose que cet animal glissait également dans les songes qu'ont fait Pierre Messier et Paolo Scotti avant de sombrer dans le coma. Plus que tout, ce serpent rampait contre un mur dans le rêve qui est à l'origine de tout, celui où je dévalais sur la tête un escalier de marbre avant de perdre la vue.

– Tu sais maintenant pourquoi je ne voulais pas que tu progresses dans l'étude des rêves, je ne voulais pas que tu découvres tout ça.

– Tu as joué un double jeu, Zoé. Tu m'as donné soif de progresser.

– Je voulais devenir ton amie.

– Après m'avoir agressé ?

– Après la mort de papa, j'ai recherché les coupables. J'ai vite retrouvé Scotti, mais je n'étais pas résolue à intervenir. J'ai étudié sa vie à travers ses rêves. Ton nom revenait souvent.

Scotti projetait de faire de toi son bras droit. Tout était planifié, de ta corruption à ta formation. Je devais l'arrêter. Mais à travers tes propres songes, que j'ai longtemps partagés avant d'agir, j'ai appris à te connaître... et à t'aimer. J'aurais pu t'éliminer, cela n'aurait pas pris longtemps, comme pour les autres. Je n'ai pas pu. Après ton accident, j'ai eu des remords. J'ai eu envie de te voir, de parler avec toi. J'ai utilisé mes pouvoirs pour convaincre ma mère de déménager dans l'appartement voisin du tien. Un matin, quelques jours après notre installation, j'ai senti que tu avais besoin d'aide. Je me suis glissée chez toi pour te soigner. Tu connais la suite. Je suis une bonne infirmière.

Je me dresse d'un bond. Je crie.

– Ne parle pas de toi comme d'une infirmière, Zoé ! Tu as fait de ma vie un enfer. J'étouffe de savoir que je t'ai donné mon amitié, que j'ai pactisé avec l'ennemi que je passais le reste de ma misérable existence à traquer. Tu m'as volé ma gloire, mes amis, mes amours. Ton amitié est basée sur le mensonge, je te la rends aujourd'hui comme un cadeau empoisonné !

Zoé pleure doucement. Je l'ai touchée au cœur. Je ne fais rien pour la reconforter. La haine me serre la poitrine.

– Je n'ai pas triché, Vincent. Mon amitié est réelle. Si tu savais comme j'ai regretté mon geste ! Il était trop tard pour tes yeux, mais je pouvais encore rendre ta vie meilleure, pour me faire pardonner (sanglots). Je me suis montrée gaie, j'ai essayé de te redonner le goût de vivre. J'ai utilisé ta passion des rêves. L'arme s'est retournée contre moi. Je sentais qu'il ne fallait pas, mais ma dette envers toi était trop grande. J'avais pitié de toi.

– Je t'ai fait pitié ? Voilà le dernier sentiment que j'espérais t'avoir inspiré ! Tu avais des remords ? Que dire des autres dont tu as brisé le destin sans même leur laisser la parole par l'intermédiaire de cet homme de main qui avait mon visage ?

– Ils étaient liés à la mafia.

– Zoé, tu as emprunté leurs pires méthodes ! La vengeance de ton père est une vendetta ! Elle coule à flots. Je suis venu fermer le robinet. Et ce robinet, c'est toi.

Zoé se lève, la rage dans la voix.

– Je n'ai pas honte de ce que j'ai fait, Vincent. Encore quelques semaines et, sans mon intervention, la pieuvre allait t'enrôler. Ils en voulaient à ton carnet d'adresse, à ta situation. Je t'ai rendu inutile à leurs yeux tout en préservant ta vie. Pour les

autres, je n'ai pas eu de pitié. Pas plus qu'ils n'en ont eu pour mon père.

– Scotti et Valvert sont responsables pour ton père, mais Tony ?

– Tu m'as avoué un soir au téléphone qu'un de tes amis faisait partie de la pègre. Je ne t'en connaissais qu'un seul. Je suis allée vérifier dans son sommeil. J'ai découvert les horreurs dans lesquelles il était trempé. Je devais le stopper. Pour la sécurité des autres et pour la tienne. Son esprit était noir, Vincent, comme du bois brûlé. Je l'ai fait par amour pour toi, pour te sauver. Je suis seule à savoir dans quelle histoire il pouvait t'entraîner. Mais je ne voulais pas le tuer. Je voulais juste lui faire peur, mais mon onirhomme a dérapé.

– On ne maîtrise pas les personnages de nos rêves, Zoé. Pierre Messier t'as pourtant mis en garde.

Je serre les poings. Une larme coule le long de mon nez. Ainsi donc, j'ai involontairement livré Tony à Zoé, comme un baiser de Judas. Zoé brise tout autour de moi pour modifier l'histoire à venir. Une histoire invérifiable qu'elle ne m'a laissé aucune chance d'infléchir. Je poursuis d'une voix tremblante.

– Et Pierre ? Était-il mafieux, lui aussi ? A-t-il comploté contre ton père ?

– C'était différent. Je n'ai pas supporté de découvrir qu'il s'en était pris à un enfant.

– De la vengeance d'un père, tu passes à l'attaque de la mafia au travers de Tony pour te poser enfin en redresseur de torts du genre humain en agressant Pierre. J'espère que tu saisis bien cette dérive. Sais-tu combien il te reste de tortionnaires, de bandits et d'assassins il te reste à neutraliser avant de pacifier la planète et éteindre ta soif ? Il faut mettre un terme à cette folie.

– Qui es-tu, Vincent, pour me juger et venir me défier dans mes songes ? J'ai une mission à mener.

– Tu parles comme le gourou d'une secte. Personne ne t'a confié de mission. Tu m'entends ? Personne !

Je me lève et lui prend le bras.

Zoé recule violemment, renversant les tables et les assiettes. Elle se méprend sur mes intentions, je veux simplement la raisonner. Pour son bien.

Les serveurs s'approchent de nous, affolés.

– Voyons, messieurs dames, restez calmes ! Avez-vous fait votre choix sur la carte ?

Zoé bouscule un loufiat qui tombe à la renverse sur un trolley de fromages.

– Zoé, nous n'avons pas terminé notre discussion. Je ne partirai pas d'ici avant d'obtenir ta promesse d'arrêter ce massacre.

– C'est pour discuter que tu es venu me voir les armes à la main ?

– Tu te trompes, c'est pour me défendre contre ta créature. Zoé, je...

– Ne me touche pas, Vincent.

– Ne recule pas sans cesse, je ne veux que...

Zoé fait d'étranges signes. Elle se concentre, je le sens.

Elle cherche à modifier son rêve. Je réalise pour la première fois que je suis ici à sa merci. Je ne peux pas contrôler son imagination.

Elle trace une ligne imaginaire et une barrière de feu surgit entre nous.

La chaleur est insoutenable. J'aperçois Zoé de l'autre côté, derrière les ondulations de l'air surchauffé.

– Zoé, je suis dans ton rêve, ce feu ne peut pas me brûler.

– Continue à le penser. Rien ni personne ne pourra m'empêcher d'accomplir ce qui doit l'être. Adieu, Vincent.

Une vague déferlante d'adrénaline emplit mon corps. Qui pourrais-je appeler à l'aide en pleine nuit, perdu dans le rêve de Zoé ? Le mur de feu se met en marche et s'avance vers moi. Je ne connais pas son pouvoir. Je recule. L'incendie se propage aux rideaux et au mobilier, dégageant une épaisse fumée noire.

Je tousse. Le feu s'approche de moi de tous côtés. Je ne vois plus Zoé. Je trébuche et tombe à la renverse sur une table dans un fracas de vaisselle brisée. Les serveurs ne bougent pas, les mains derrière le dos, ils sont programmés pour servir. Je suis seul à tenter de sauver ma peau.

Je cours dans tous les sens, les bras devant moi. La fumée m'arrache les poumons. L'air n'est plus respirable qu'au ras du sol. Je cavale à quatre pattes dans les débris de vaisselle brisée. J'enfonce la porte de la cuisine avec la tête. La pièce n'a pas d'issue. Je m'agenouille derrière l'îlot central. Impossible de faire demi-tour. Je pleure, je frissonne. Il fait chaud.

Le feu s'engouffre par le passe-plat et vient lécher le papier peint. Il me rattrape. Je crie.



– Zoé, sauve-moi ! Je suis le seul à pouvoir te ramener à la raison.

Les verres du bar éclatent l'un après l'autre sous la chaleur. Je me bouche les oreilles. Les flammes progressent vers moi. Elles me mordent les pieds. Le sang boue dans mes veines.

Je me tords de douleur.

Je vais rôtir. Je n'ai plus d'idée pour m'échapper.

Mes mains se recroquevillent et me mutilent le cou. Je roule des yeux comme un damné.

Je ne veux pas finir ici.

Je ne veux pas.

Je concentre l'énergie qu'il me reste et la projette en hurlant de colère. La rage s'étend autour de moi comme le souffle d'une bombe. Une masse d'énergie prodigieuse se répand aux alentours. L'onde de choc fait imploser la cuisine, fracasse la vaisselle, balaie tables et serveurs... et sape les flammes.

Je reste assis de longues minutes, dans l'attente du pire, sans que rien ne se produise.

J'ouvre les yeux et j'écarte les mains.

Tout est vide et silencieux.

Je me redresse, les jambes flageolantes, dans un paysage de mort. Mes pieds crissent sur les débris qui jonchent le sol. Tout est pulvérisé. Le restaurant n'est plus qu'une coquille vide aux murs et aux plafonds noircis. Des visions apocalyptiques s'imposent à mon esprit, comme un lendemain nucléaire. Je souris.

J'ai réussi à imposer ma volonté au rêve de Zoé.

J'ai plus de pouvoirs qu'elle ne le pense.

Je dois la retrouver.

J'avance à grands pas et pousse la porte aux dorures carbonisées.

Elle s'ouvre sur un paysage de forêt, à la nuit tombée.

Dans la réalité, Maxim's donne sur la Place de l'Obélisque, mais pas ici, dans le labyrinthe de l'imaginaire de Zoé où les connexions se font au gré de ses souvenirs.

Il fait humide et chaud. Le tonnerre gronde et se rapproche comme une fanfare de tambours. Les branches des arbres prennent des formes inquiétantes, comme des mains prêtes à me saisir. L'atmosphère est étouffante.

Je traverse une zone particulièrement angoissée de l'esprit de Zoé.

Elle est aux abois, je le sens, percée à jour et prête à tout pour m'échapper. Je cours dans les sous-bois, écartant vivement les branches et piétinant le sol. L'air est chargé d'électricité. Zoé me sent venir. Son homme de main est hors-service. Elle est exposée.

La pluie tombe lourdement, déchirée d'éclairs aveuglants. Rien ne m'arrêtera. Une racine sournoise me fait un croc-en-jambe. Je tombe la tête la première dans une flaque de boue.

Zoé devra répondre de cette humiliation.

Je me relève péniblement.

Une silhouette familière se découpe dans l'obscurité. Je devine son visage. Il me sourit. Mon cœur bondit.

– Tony ! Que fais-tu ici ?

– Tu ne pensais pas que j'allais te laisser tomber ? Je me suis réfugié ici pour avoir la paix. J'ai entendu dire que tu me croyais mort. Je suis bien vivant, comme tu vois.

– J'étais présent dans ton rêve quand l'homme de Zoé t'a tiré dessus. Je t'ai senti partir.

– C'était symbolique, Vincent, un petit arrangement entre Zoé et moi. On ne sort de la mafia que les pieds devant alors j'ai choisi de mettre en scène ma mort pour m'échapper. Je me suis retiré du monde dans un endroit connu de moi seul. Je suis prêt à te le révéler. Mais, il pleut ici, viens donc prendre un verre au calme, nous avons beaucoup de choses à partager.

Tony m'indique une taverne improbable, surgie à l'orée de la forêt.

– Tony, toute cette histoire est confuse. Je ne demande pas mieux que de bavarder avec toi, mais je dois retrouver Zoé. Elle doit cesser cette folie. Je dois profiter de l'opportunité qui m'est offerte de partager ses rêves. Elle ne m'y laissera plus jamais entrer.

La main de Tony s'abat sur mon épaule.

– Attends une minute, Vincent, comment peux-tu refuser la main que je te tends. Je n'aurai pas d'autre occasion de te révéler où je vis.

– Laisse-moi, Tony. Je ne comprends rien à ce que tu me dis. Comment peux-tu raisonnablement te trouver dans le rêve de Zoé ? Elle t'a placé sur mon chemin pour me retarder.

Zoé a créé cet onirhomme au visage de Tony pour me barrer la route. Je perds mon temps à tenter de lui faire avouer qu'il

n'est pas l'original. Son regard sur moi n'est plus bienveillant. Il tient fermement mon bras.

– Tu vas trop loin Vincent, je...

Je tente de me dégager. Ce fantôme m'agrippe à la taille et me soulève. Je me débats, nous tombons à la renverse et je lui assène un coup au visage. Ses mains montent jusqu'à ma gorge. L'air ne m'arrive plus. Je tousse et je suffoque. Je plante mon genou dans son estomac. Il roule de côté, je me retourne pour lui échapper. Mes pieds glissent dans la boue. Il me saute sur le dos et je m'écrase dans la terre détrempée. Sa main appuie sur ma tête et mon visage penche vers une flaque sombre où se reflète ma terreur. Je ne peux plus bouger, le bras pris en étau derrière le dos. Les muscles de mon cou se fatiguent. Je vais toucher l'eau. Mes narines soufflent dans le liquide saumâtre. Ma tête s'enfonce doucement, comme happée par la boue qui entre par mes narines, tentant d'asphyxier mon cerveau.

Je tressaute. Je pense à la force qui dort en moi. La tête sous l'eau, je concentre mon énergie avant de l'expulser. Rien ne vient. Il ne sort que de l'air de ma bouche, de l'air qui fait des bulles. Mes pieds raclent la glaise. Je rassemble mes dernières forces.

Je pousse comme un damné.

L'énergie sort de moi comme le souffle d'un volcan.

Je redresse la tête et respire enfin, dans un cri déchirant et reste un long moment appuyé sur les bras, à râler, à cracher la boue, à haleter comme un âne qui braie.

Tony a disparu, enseveli sous l'enchevêtrement des arbres emportés. Je reste immobile, terrifié et furieux, avant de reprendre ma route. La pluie me colle aux yeux. Elle xylophone dans la forêt. Je cours les bras croisés pour me tenir chaud.

Soudain, elle apparaît à la faveur d'une trouée de verdure.

Sa silhouette se dresse au centre de la clairière. Elle ne s'enfuit plus. Elle est résolue à me défier.

C'est peut-être mon dernier rendez-vous avec Zoé.

Je crie, à bout de souffle.

– Zoé, tu dois t'arrêter.

– J'irai au bout de ma mission, Vincent. Elle se prolonge au delà de l'amour que je te porte.

– Tu viens de tenter, par deux fois, de me supprimer. Je pense que la raison t'échappe.

– Adieu, Vincent, puisses-tu me pardonner un jour !  
Elle lève les bras. Je me résigne au pire. Je sors mon arme, au cas où elle lâcherait sur moi une de ses créatures.  
Son regard soutient le mien. L'instant dure une éternité.  
Je me cale sur les pieds et tend les bras, le revolver en avant.  
Une lumière irréaliste l'englobe. Elle concentre ses pouvoirs. Sa force me transperce. Je baisse les yeux sous l'intensité de la lumière.  
Le décor se dissout en elle. Elle va frapper d'un moment à l'autre.  
Je ferme un œil. Elle est au milieu de mon viseur. Ma volonté s'étiole.  
Elle tend le bras et je vacille. Je ferme les yeux et tombe à genoux. Une chaleur intense m'envahit.  
Ma vie défile sous mes paupières.  
Une vie où j'ai rêvé de faire de mon mieux.  
Je viens te rejoindre, Tony.  
Une détonation retentit.  
Lumière, chaleur, force et douleur disparaissent subitement.  
J'ouvre les yeux.  
Zoé est à genoux, une douleur immense lui a brisé le dos. Ses mains cherchent à toucher la plaie et elle roule des yeux, incrédule et affolée. Tout se passe au ralenti. La furie vengeresse a fait place à la petite fille apeurée, solitaire et sans défense, celle qu'un père a abandonnée un jour dans une villa de Manosque.  
– Papa, dit-elle. J'ai fait tout cela pour toi. Tu ne m'en veux pas, dis ? Je suis toujours ta Zoé, pas vrai ? Il ne fallait me laisser seule.  
Elle bascule de côté, inerte.  
Un homme se tient derrière elle, une arme pointée. Il vient de tirer. Son regard est infiniment triste, comme un enfant qui vient de commettre une bêtise irréparable.  
L'homme qui a mon visage tremble et bredouille. Il pleure.  
– Tu ne m'avais pas donné de nom, Maîtresse. Pourquoi ? J'ai fait le sale boulot pour toi mais tu n'as rien fait pour me faire exister. Je ne veux pas partir seul. Tu viens avec moi.  
Il s'effondre lui aussi, définitivement.  
Le décor s'assombrit comme un film qui s'arrête.

Le cauchemar fait place au rêve.

*La vie est un songe dit un vieil axiome. A ceux pour qui c'est un songe pénible, elle laisse du moins l'heureuse pensée de se réveiller dans la mort.*

Hervey de Saint-Denys

## Épilogue

Le soleil brille.

Marge et moi profitons chacun à notre manière du coucher de soleil, sur notre vaste terrasse bordée de palmiers.

Nous savourons un champagne glacé avec des rondelles séchées de banane-pomme. Je suis devenu fou de ces douceurs.

Je repense au petit balcon de mon appartement parisien.

Ici, plus de matinées grisâtres, plus de froid, plus de ruelles polluées, de klaxons, de bruits. Simplement le soleil, la mer et le grondement infini des vagues. Notre maison est un peu à l'écart du centre-ville. Elle s'ouvre sur la plage de Point of Sands. Je l'ai achetée, en arrivant, à un pêcheur nommé George. Son bateau est encore dans le jardin, il sert de refuge aux oiseaux.

J'ai atterri à Little Cayman au lendemain de la fouille de mon appartement par l'inspecteur Smet et le Colonel Mitchell. Marge est venue me rejoindre il y a un an déjà, après plus de six mois d'une séparation nécessaire à notre sécurité réciproque.

Nous fêtons ce soir la fin d'un long travail : la rédaction de l'ouvrage que vous venez de lire. Je ne me souviens plus précisément quand nous avons commencé notre labeur. Il a fallu nous organiser, échanger nos souvenirs, confronter nos opinions, recréer les lieux et les ambiances. Nous avons ri, nous avons pleuré, nous nous sommes pas mal engueulés.

Ecrire m'a permis de réfléchir.

Je suis enfin en paix avec moi-même.

Je ne l'étais plus depuis la disparition de Zoé.

Marge et moi avons nos habitudes sur ce caillou.

Je sors de notre baraque au soleil levant, un caleçon élimé sur les fesses (Marge jure chaque matin de m'en acheter un nouveau) et prends la mer comme on prend son bain. L'eau me

ramène mes facultés, me plonge dans l'enfance, dans le souvenir oublié du ventre de ma mère, dans une sensation de vol, de libération, d'apesanteur. Je sens une myriade de poissons vibrer entre mes pieds. Marge m'appelle alors pour le petit déjeuner comme on s'époumone après un enfant pour le faire sortir du bain. Comme lui, je traîne et renâcle à quitter l'eau chaude, cocon tiède et rassurant. Le baiser du matin de Marge fleure le café. Elle m'a préparé de la morue ou du maquereau avec des bananes vertes. Elle est une mère pour moi.

Dans le travail de rédaction de ce livre, je la remercie pour son infinie patience et pour avoir bien voulu être la main qui tient le stylo. Ne pouvant le faire moi-même, j'ai souvent dû lui demander de relire un passage ou un chapitre. Je m'en excuse. Je ne lui reprocherai qu'une chose : avoir exercé une forte censure sur les compliments que je souhaitais lui adresser à travers cet ouvrage. Sachez donc que tout ce que vous avez pu lire à ce sujet est en dessous de la réalité. Je l'aime, voilà tout.

Elle possède toutefois un gros défaut : sa cuisine, trop savoureuse, me fait gonfler. Mais pour qui dois-je encore être désirable ?

Je bois mon jus de mangue comme un nectar, comme un graal, celui d'être enfin livré à moi-même.

Dans la journée, nous naviguons beaucoup. Le vent nous porte indistinctement sur le pont en teck de riches Européens ou sur celui de frêles esquifs de pêche, des gommiers, menés par les hommes du pays. L'océan généreux nous offre le midi, à l'ombre des palmes, des festins grillés de daurades fraîchement tirées des eaux que nous dégustons les pieds dans le sable chaud.

Dans mon dernier souvenir parisien, l'armée et la police bloquaient le pied de mon immeuble et de ma rue.

Comment m'en suis-je sorti ? J'avoue ne pas y croire moi-même.

Mes sauveurs sont venus me chercher par les toits. Une équipe de choc. Des hommes anonymes en collant noir, le visage dissimulé sous une cagoule. Ils m'ont passé par le conduit de l'ascenseur et m'ont descendu en rappel par la façade arrière de l'immeuble. En silence. Un véhicule nous attendait dans

l'arrière cour. Une fausse voiture de police avec laquelle nous avons traversé les barrages.

La grande classe.

Ils ont récupéré dans la chambre de Zoé le porte-document comprenant mon faux passeport et mes billets d'avion. Je crois que madame Portos, la mère de Zoé, en a été quitte pour la frayeur de sa vie. Le soir même, je me suis envolé pour Grand Cayman, puis pour Little Cayman.

Marge et moi faisons depuis partie de la centaine de privilégiés qui résident ici en permanence.

Chaque fin de journée, nous nous joignons aux habitants pour une traditionnelle balade en vélo. Famille et amis s'y retrouvent dans la chaleur décroissante du jour. Les enfants filent entre les roues des adultes en riant, au rythme joyeux d'un troupeau en transhumance.

Marge et moi circulons sur un vélo double, un Motobécane hors d'âge qu'elle a fait repeindre par un artiste local. Et le moins que l'on puisse dire est qu'une dame d'un âge certain et un aveugle européen circulant sur une antiquité peinte de fresques naïves et colorées ne passent pas inaperçus. Nous reproduisons sur la route ce que nous sommes dans la vie : un tandem insolite dont Marge est la tête et moi les jambes. Un tandem dont je suis les bras et elle le cœur. Mon cœur pour toujours.

J'ai quitté mon appartement pour vivre enfin.

Je ne voulais pas revendre *Vincent Coiffure* à Raphaël, ce truand. Je lui ai juste cédé la licence de mes produits cosmétiques.

Un prix d'ami, disons.

En échange, il s'est occupé de tout : les faux papiers, mon évasion-spectacle, les billets d'avion, les pressions diverses sur le gouvernement des colonies, les pots de vin, les magouilles et le transfert des fonds de la vente de *Vincent Coiffure* dans une des quatre cents banques qui font de Grand Cayman la cinquième place financière mondiale...et l'un des premiers paradis fiscaux.

Mieux qu'une agence de voyage.

Ils ont une règle d'or dans la mafia : tout régler par eux-mêmes. J'ai reversé l'argent que m'a donné Raphaël à la fondation Peppino Impastato qui lutte contre l'organisation, ainsi la boucle est bouclée, je suis en règle pour mon passage devant Saint-Pierre.



Je ne possède plus grand-chose. L'important n'est pas ce que l'on possède mais les gens que l'on aime. Ne pas avoir assez aimé est la seule chose que l'on puisse regretter à l'heure de mourir.

Celle que j'aime vit avec moi.

Si je vis comme un moine, je dois cependant confesser un péché : j'ai tenu à effacer toute trace de l'existence du projet K9.

Après la mort de Pierre et de Zoé, je me suis occupé personnellement de Didier Bonneau et du Colonel Mitchell. Une simple visite de routine la nuit, dans leur sommeil et l'envie de poursuivre leurs recherches les a quittés à jamais. Plonger les gens dans le coma ou les supprimer n'est pas la seule solution pour faire changer d'avis. Zoé n'aura pas eu le temps de l'apprendre.

Les hommes de Raphaël, décidément très serviables, se sont chargés de retrouver et de faire disparaître l'ensemble des documents relatifs à l'affaire, notamment ceux qui se trouvaient chez Pierre, en Ecosse.

Avec la mort de Pierre et les accidents survenus à Didier Bonneau et au Colonel Mitchell, le dossier K9 ainsi que l'ensemble des programmes militaires liés à l'étude des rêves ont été jetés aux oubliettes. Comment manipuler cette arme incontrôlable et dévastatrice qu'est le cerveau humain ? C'est une grenade dégoupillée.

Comment manipuler un homme dont le pouvoir de tuer en rêve lui donne virtuellement tous les pouvoirs ?

La boîte de Pandore est refermée.

Il n'y aura plus de victimes.

Zoé a été la dernière.

J'ai réfléchi à tout ça, avec Marge.

Je n'ai pas vu le corps de Zoé, bien sûr, et je n'ai pas assisté à son enterrement. Notre dernier combat a eu lieu alors que j'étais déjà ici. Une âme vengeresse sur un caillou divin.

Le coup de feu tiré dans le dos de Zoé par l'homme qui avait mon visage a tué son corps de rêve comme son corps physique. J'ai lu dans la presse qu'on l'avait retrouvée sans vie dans une chambre d'hôtel en Provence, à quelques centaines de mètres de la villa Manosque. J'ai versé ma larme en lisant ça. C'était donc là qu'elle se terrait, elle avait rejoint le seul

endroit où elle avait été heureuse, avant que la folie des hommes n'emporte son père et sa naïveté d'enfant.

Personne ne savait d'où venait cette fille, décédée sans papiers sur elle et sans aucun indice pour l'identifier. J'ai appris plus tard que le lendemain, de grosses voitures conduites par des hommes en costumes sombres étaient venus chercher le corps, au grand soulagement de l'hôtelier.

L'armée très probablement.

Je pense avoir compris ce qui s'est réellement passé.

Zoé n'a pas été assassinée. Personne ne se fait tirer dessus en rêve à son insu par le fruit de son imagination, si démoniaque soit-elle.

Non.

Zoé s'est suicidée.

Un suicide hors norme, j'en conviens. Sans doute inédit. Le dernier acte d'un virtuose du contrôle des rêves. Un Mozart des songes dont la faculté, dirigée vers le bien, aurait pu faire gagner vingt ans à la recherche.

Les personnages de nos songes portent une partie de nous. L'homme blessé qui a tiré dans le dos de Zoé incarnait son profil justicier. Un justicier assailli de remords, écœuré de son rôle macabre. Je crois que sa conscience l'a rattrapée. Une conscience qui ne supportait plus de ne pas avoir de nom.

Je soigne la mienne au crépuscule de ma vie.

Quand le soleil décline, Marge et moi rejoignons le bar-restaurant Blue Iguana, posé sur la plage. Le propriétaire, Thierry, était patron d'une grosse affaire de finance, je coiffais d'ailleurs à l'époque indifféremment sa femme et ses maîtresses. Séparé d'elles, brouillé avec ses enfants et le reste de sa famille, je salue dans son parcours le même succès professionnel et le même gâchis familial que dans le mien. Montrez-moi quelqu'un qui a réussi son travail et sa vie intime et je vous montrerai un homme heureux.

Sous les tresses de palmes sèches du bar, sur les tables de bois patiné, les pieds sur des nattes, nous dégustons le meilleur ragoût de conches des deux îles.

La nuit venue, le grand bar circulaire construit au ras des flots s'agite et débite au kilomètre ses punches au rhum au son envoûtant des tambours. C'est l'occasion pour nous de refaire le monde au coin du feu.

Les journées sur l'île glissent comme le souffle du vent tropical.

Elles oxygènent l'esprit et nous concentrent sur l'essentiel.  
Je n'ai plus que le temps de penser.

Si vous avez lu ces lignes jusqu'ici, je vous en remercie. Il y a eu des passages techniques, peut-être trop complexes, excusez-moi.

Vous savez maintenant tout de cette aventure hors du commun que je tenais à partager. Je ne vous dis pas à bientôt, si vous lisez ces lignes, c'est que j'ai quitté ce monde (il ne perd pas grand-chose, je vous l'accorde). Publier ce manuscrit de mon vivant aurait permis à mes ennemis de me localiser.

Cet ouvrage est un testament au sens propre du terme ; une chose que je souhaite vous léguer : l'envie de suivre vos rêves. Des rêves guidés par l'envie de faire le bien. Les autres, vous l'avez vu, se retournent contre leurs auteurs.

Avant que vous ne puissiez lire ces lignes, j'ai encore du temps. Mes dernières heures m'appartiennent et j'entends bien en profiter. Je ne fais plus de rêves aujourd'hui, je les vis éveillé.

Dans les rares que je fais encore, je ne croise plus de serpents jaunes.

Je me demande parfois si je n'ai pas rêvé tout ça.

Et dans un sens, si.

**Romangrattuit.fr** est fier de vous avoir offert gratuitement ce livre en **format numérique**.

**Vous avez aimé ?**

Laissez vos commentaires sur le site **Romangrattuit.fr** et/ou faites un don à l'association **Lire et Faire Lire**. Vous pouvez également partager le lien du site et y télécharger d'autres ouvrages.

**Vous souhaitez offrir ce livre en version papier ?**

Rendez-vous sur le site **Romangrattuit.fr**. Les bénéfices de l'auteur sont reversés à **Lire et Faire Lire**.

Bonne Lecture.